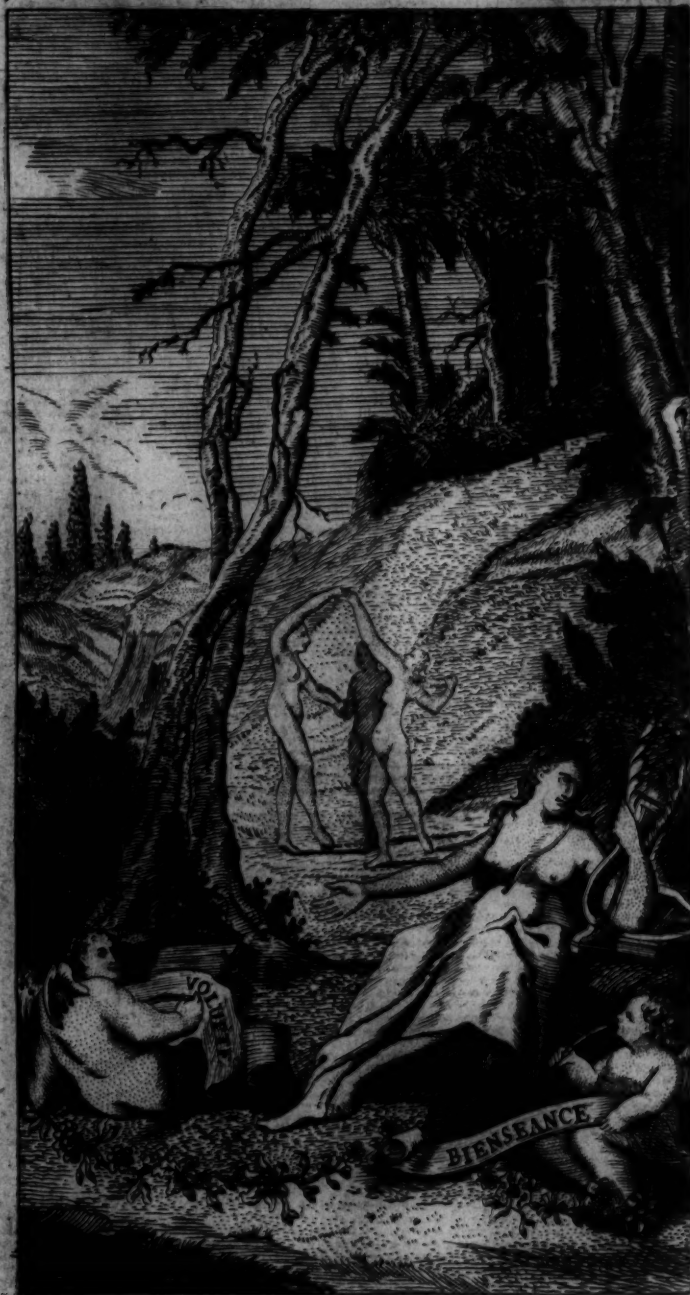
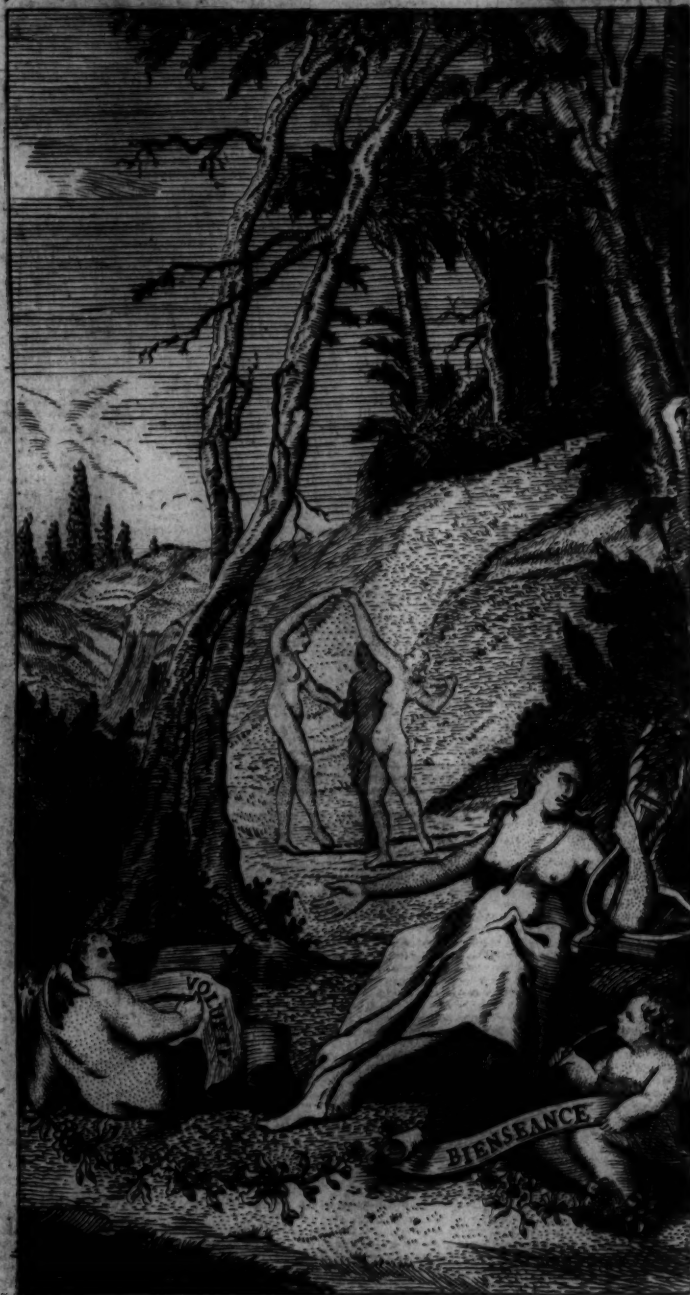


FRONTISPICE.



FRONTISPICE.



11475. ccc 10

L'ART  
D'AIMER,  
NOUVEAU POÈME  
EN SIX CHANTS,

PAR MONSIEUR \*\*\*\*\*.

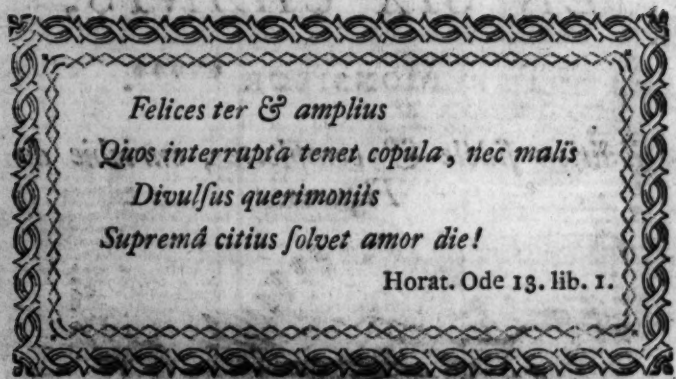
*Edition fidèle & complète, enrichie de  
Figures.*



A LONDRES,  
Aux dépens de la Compagnie.

---

M. DCC. L.



*Felices ter & amplius*

*Quos interrupta tenet copula, nec malis*

*Divulsus querimonijis*

*Suprema citius solvet amor die!*

Horat. Ode 13. lib. 1.

## AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES.

*LES Editions réitérées de l'ART D'AIMER, qui ont paru depuis cinq ans, tant en France qu'en Hollande, étoient, sans en excepter aucune, des Editions tronquées, surprises, fausses & desavouées hautement par l'Auteur. Les Mémoires de Trévoux & quelques autres Journalistes ont eu soin d'avertir, que, malgré les Editions qu'on débitoit, ce Poëme étoit encore manuscrit, & qu'on le lisoit dans des Maisons choisies. (1)*

(1) Mémoires de Trévoux, Mars 1746. art. des nouvelles littéraires, p. 571.

L'Edition que nous donnons aujourd'hui , & qu'on peut regarder comme la première , ne court point le risque du desaveu ; c'est le Poëme de l'ART D'AIMER tel qu'il a été composé & lu dans le monde par l'Auteur : nous le tenons de bonne main ; le Lecteur en jugera.

La vérité exige ici de nous un éclaircissement au sujet du nominatif fréquent qui se trouve dans cet Ouvrage : la personne à qui nous sommes redevables du manuscrit , n'avoit marqué que la lettre initiale des noms , suivie d'étoiles ; un habile homme , qui connoit la Carte de Paris , & qui a veillé à cette Edition , a cru qu'il seroit fatigant & même dégoûtant pour les Lecteurs , de rencontrer à chaque pas des lettres ini-

*tiales suivies d'étoiles ; de sorte que devinant à peu près ce que l'Auteur vouloit dire , il a pris le parti de remplir les noms , avec cette précaution pourtant de ne blesser personne essentiellement ; car lorsque le nomina-  
tim auroit pu porter coup , on s'en est abstenu , en mettant en œuvre des noms en l'air empruntés de la Fable ou des Romans.*

*Cette explication étoit nécessaire ici : nous serions au désespoir qu'on imputât les libertés que nous avons prises , à l'Auteur , qui en sera sans doute surpris lui-même.*

*Quant à nous , il suffira pour nous justifier , de citer ici ce qu'une illustre Reine de France dit un jour à un de nos Confrères qui n'osoit prendre sur lui d'imprimer un Ouvrage où quel-*

vj

*ques personnes étoient compromises :*

Allez, *lui dit-elle*, travaillez sans crainte, & faites tant de honte au vice, qu'il ne reste plus que de la vertu en France. (2)

(2) La Caille, Hist. de l'Imprimerie, p. 285, 286.



# DISCOURS.

**L**E Poëme de l'ART D'AIMER qu'on présente au Public, n'est point un Rituel de débauche tel qu'on accuse Ovide d'en avoir fait un sous le titre abusif, *De Arte amandi*; (1) il n'a rien de commun avec ce Recueil de *Concetti* doucereux & d'afféteries pointilleuses, donné par Pietro Michele, Vénitien, sous le nom d'*Arté degli amanti*, & commenté par un Moine Augustin; ce n'est point un Répertoire de thèses ciniques & de momeries burlesques, comme on l'a reproché au *Roman de la Rose* des deux Ecclésiastiques Guillaume de Loris & Jean de Mehun; il n'a aucun rapport non plus avec cette Kirielle de prétendues *Maximes d'Amour*,

(1) Voyez le Dictionnaire de Baile aux articles d'Ovide, de Jean de Mehun, de Barberin, d'Aprossio, &c.

que le Comte de Buffy nous a laissées en Vers profaïques ; on n'y trouvera point un tissu de puérilités pastorales , & de fadeurs Romanesques , semblable aux productions Gigantesques des deux Auteurs infructueusement féconds de l'*Astrée* & du *Cyrus* ; enfin , on n'y a point emprunté le langage précieux de l'*Hôtel de Remboullet* , magasin de petitesse bourgeois & de sentimens frivolement alambiqués , où la froide *Madame Lambert* a sans doute puisé ses chimères métaphisiques.

Voilà ce que l'ART D'AIMER n'est pas ; la coquetterie , l'obscénité , la débauche ne l'ont point dicté ; on n'y apprend point à sophistiquer le sentiment ; on n'y métamorphose point l'Amour en une estime forte & glaciale : il reste à présent à indiquer ce qu'il est , & à faire voir combien , par les principes , il diffère des écrits qu'on vient de citer.

Ce nouveau Poëme est l'art de soumettre l'Amour aux bienséances , aux de-

voirs , aux mœurs , sans cependant lui donner la torture , sans lui interdire ses agrémens , sans l'assujettir à des contraintes qui le détruisent , en un mot , sans exiger qu'il ne soit plus une *passion* : on ne s'est point proposé d'étouffer la nature ; on a eu en vue d'enseigner l'Amour tel qu'un honnête homme souhaite de le sentir , & tel que la personne la plus délicate voudroit l'inspirer.

L'Ouvrage entier ne roule que sur cette maxime : *On ne peut se rendre véritablement aimable que par de bonnes qualités*. Un Cavalier & une jeune personne ne se captiveront tous deux que par les vertus du cœur & par les talens de l'esprit ; ce sera le mérite personnel & acquis qui les attachera l'un à l'autre ; leur commerce deviendra un commerce de vertus ; non de vertus mornes , farouches & monacales , mais de vertus riantes , libres & sociales ; par-là on banit pour jamais de l'empire de l'Amour les dissimulations ,

les tromperies, les fraudes; on en exile l'inconstance, la duplicité, le parjure, la violence, les excès; ce n'est plus qu'un regne paisible & semé de mille délices, où tous ceux qui y vivent, ont pour devise: *Point de conquêtes que pour le mérite.*

C'est d'un tel Ouvrage que le sage Addison semble avoir voulu donner l'idée dans son Spectateur, tome 1, discours 4; c'est à un tel dessein que songeoit encore un habile Rétheur des derniers tems, lorsqu'il dit que, *si l'Art d'aimer d'Ovide ne rouloit que sur de pareils principes & sur les justes conséquences qu'on en pourroit tirer, il ne seroit pas assurément si dangereux;* (2) c'est sans doute de telles réflexions qui faisoient déclarer au charmant Anacréon, qu'il *préferoit le tendre badinage de l'Amour aux hiperboles fastidieuses des déclamateurs de son tems.* (3)

Par les Auteurs nommés à la tête de ce

(2) Gibert, Traité de la véritable éloquence.

(3) Ode 36.

Discours , on a dû s'appercevoir que les sentimens sont partagés sur le chapitre de l'Amour : eh ! sur quoi les sentimens des hommes sont-ils d'accord ?

Une foule d'Ecrivains ont deshonoré cette douce passion , en mettant sur son compte les effroyables suites du libertinage ; ils ont confondu la débauche avec le sentiment , la fureur avec le plaisir : nés vicieux , ils ont cru prêter un lustre à leurs débordemens , en les attribuant à l'Amour ; ils ont fait passer sous son nom tout ce qui tend même à le détruire.

Un petit nombre de gens graves se sont soulevés contre de tels excès ; mais ils ont été trop loin en voulant y remédier , ne faisant pas réflexion que l'abus qu'on fait d'une chose , n'en détruit point la bonté : ils n'ont vu l'Amour que sous les traits difformes qu'on lui prêtoit ; ils l'ont regardé comme une maladie dangereuse dont il falloit guérir l'humanité ; ils ont essayé de le proscrire , ou du moins de

limiter son empire : selon eux il ne fut plus permis aux personnes sages de concevoir d'autres sentimens que ceux d'un amour spirituel ; c'étoient les *ames* qui devoient s'aimer , sans que les *sens* fussent de la partie ; galimatias bizarre que la nature n'entend point , & qu'elle n'a jamais adopté.

C'est sous ces deux classes qu'on peut ranger presque tous les Ecrivains qui jusqu'ici ont écrit pour ou contre l'Amour.

Ce conflit de sentimens a été cause qu'une passion si connue & si simple dans son origine , est devenue , pour ainsi dire , méconnoissable : les idées des hommes s'y sont confondues ; il n'y a point de fureurs ou de chimères auxquelles on n'ait donné le nom de l'Amour : delà il est arrivé dans le commerce des Amans ce qui arrive dans une guerre civile , où chacun croit combattre pour la Patrie ; le Citoyen redoute le Citoyen , lors même qu'il semble tenir pour le même parti , & s'armer pour la même cause. Un Cavalier & une jeune

personne qui en sont à leur début , & qui  
 commencent à se parler d'amour , ne s'en-  
 tendent plus ; l'un ignore le but de l'au-  
 tre : d'un côté l'Amant appréhende que la  
 Belle préoccupée des chimères d'un amour  
 métaphisique , ne borne là les effets de sa  
 tendresse ; il tremble qu'une estime sèche  
 & glacée ne soit le salaire de ses soupirs &  
 de son ardeur : d'un autre côté la jeune  
 Amante craint de ne devoir les assiduités  
 & les hommages qu'elle reçoit qu'à la vo-  
 lage avidité du libertinage ; elle s'imagine  
 être offensée , elle ignore si l'encens qu'on  
 lui offre ne tend point à profaner la divi-  
 nité. Ainsi l'on se met de part & d'autre  
 sous les armes , on s'examine , on s'appro-  
 fondit , on cherche mutuellement à devi-  
 ner les vues & les intentions , on veut con-  
 noître si l'on doit se traiter comme amis  
 ou comme ennemis ; il faut du tems , des  
 soins , des recherches , des feintes , des  
 surprises , &c. & souvent tout cela ne sert  
 qu'à faire éclatter des feux qui devroient

être secrets, & même à rompre pour jamais les neuds qu'on alloit former; ce qui n'arrive ordinairement que faute de s'être bien compris de part & d'autre; c'est (comme en Sorbonne) un mal-entendu perpétuel.

Or, un Ecrivain qui, en traçant une route sûre, essayeroit de concilier les choses, qui viendrait apprendre d'une part à un Amant passionné à ne point heurter de front les principes de timidité & de réserve où une jeune personne a été élevée, à ménager adroitement sa tendresse scrupuleuse, à respecter, dans ses démarches, les bienséances les plus étroites; qui d'autre part enseigneroit à une Amante difficile sur les égards & prompte à s'allarmer, l'art d'inspirer le respect, sans effaroucher les graces, sans exiler les desirs; qui lui montreroit par quelle adresse on éconduit sans rebuter, par quels soins on nourrit long-tems l'espérance avant de la couronner; un tel Ecrivain ne pourroit-il point

se flatter d'avoir contribué à la politesse de sa nation , & d'être lu avec utilité ?

UN ART D'AIMER composé dans de telles vues , ne sera plus un amas de minucies , un tissu de maximes rebattues , un enchaînement de préceptes frivoles , il doit nécessairement devenir une *école de mœurs* ; on y apprendra à rejeter ce qui s'est glissé de blâmable dans nos usages , & à embrasser ce qu'ils ont de louable ; on y instruira à distinguer le vrai d'avec le faux , ce qui est sensé d'avec ce qui est impertinent ; enfin , l'art y ramenera les Amans aux loix de la nature polie & civilisée.

Dire tout simplement qu'il faut *plaire pour être aimé*, *ut ameris amabilis esto*, c'est là dire ce que toute la terre fait ; mais poser pour principe , & insinuer à chaque page , que les *Tartuffes* , que les *fais* , que les *pédans* , que les *fourbes* , que les *bravaches* , que les *rimeurs incommodes* , que les *petits-mâtres* , &c. ne sont point du tout propres à inspirer un amour

fondé ; leur mettre sous les yeux leurs défauts pour les en guérir ; enfin , profiter du désir qu'ils ont de plaire pour les exciter à devenir vertueux , c'est là , je crois , enseigner ce que peu de gens savent , surtout dans *un certain Pays*. On a déjà dit , on le répète encore , que par la vertu dont il est ici question , on n'entend point la *vertu hérissée* d'un Fondateur de Monastère.

Il y a en France un bon nombre d'Ecrits composés pour dresser un homme destiné à figurer un jour dans le monde par ses talens ou par sa naissance : tout ce qui fait le mérite des Ouvrages solides contribue à les embellir ; mais ces Ecrits , on ose le dire , sont peu propres à former ce qu'on appelle un homme de société & un galant homme. Il faudroit pour arriver à ce terme , un de ces Ouvrages vifs & aisés qui ont un rapport plus sensible avec le détail de nos mœurs , & qui sont semés d'un certain sel petillant qui rejaillit mieux sur le  
ridicule

ridicule de nos usages ; on y employeroit une manière plus détournée & plus piquante pour peindre les abus qui fourmillent autour de nous , & dont le prestige de la coutume a fait l'apotéose ; la nécessité d'être aimable & poli y seroit démontrée d'autant plus heureusement , que l'on s'appliqueroit à y décrier avec finesse les qualités opposées. Le monde est plein de cette espèce qu'on appelle *bonnêtes gens* , & rien n'est plus rare qu'un homme honnête , aimable & poli. L'on peut être un grand Guerrier , un habile Politique , un savant Magistrat , un profond Philosophe , un illustre Auteur , & ne point plaire , souvent même choquer ; nous en avons des *exemples vivans* sous les yeux. On peut être un homme d'une intégrité à toute épreuve , & n'être bon qu'à commercer avec les ours ; tant l'amour propre & la mauvaise éducation influent sur le caractère & sur la conduite des hommes ! tant il est difficile de réunir le solide & l'agréa-

ble ! tant l'heureux talent de plaire est négligé !

L'Auteur très-moderne de l'*Essai sur la nécessité & sur les moyens de plaire*, semble avoir senti toutes ces vérités, & c'est sur elle qu'il s'étoit promis de bâtir son Ouvrage ; mais la légèreté métaphisique avec laquelle il traite ses matières, le peu de ressource avec lequel il entre dans quelques détails de nos mœurs, enfin, les bornes étroites que sa vivacité bientôt épuisée lui a prescrites, ne touchant presque qu'à l'éducation des enfans, font que l'on peut, sans blesser son mérite, (4) regarder cet *Essai* comme une *production avortée*. Il n'en est pas de même de la sèche, affadissante & plagiaire compilation qui a pour titre, *Traité du vrai Mérite* ; ce n'est point là une production avortée, car elle n'a jamais été bien conçue : il ne s'est trouvé aucun connoisseur desin-

(4) Le même Auteur a, dit-on, fait l'*Histoire des chais* ; Ouvrage intéressant, utile, essentiel à la Patrie, & digne de passer à la postérité la plus reculée.

teressé qui en ait dit du bien, & il y a long-tems qu'on n'en dit plus rien, si ce n'est peut-être que son Auteur a volé un titre à quelque habile homme qui auroit pu le remplir.

Il y a donc lieu de croire qu'un Ouvrage suivi, où l'on ait pour but de dresser un galant homme, est une entreprise rarement tentée, & non encore exécutée en notre Langue : ce nouveau Poëme ne pourroit-il point un peu suppléer à ce qui nous manque de ce côté-là ? Un ART D'AIMER & un Ouvrage fait pour former un homme aimable, ne sont-ils point à peu près la même chose ? ne peut-on point l'envisager comme une ample scène, où, représentant tour à tour la plûpart des actions & des démarches les plus ordinaires de la vie, qui semblent amenées d'elles-mêmes, on est à portée de varier les situations & de marquer du doigt à chaque pas les ridicules à éviter & les qualités à acquérir ? Enfin, les vertus & les charmes qui

rendent aimables auprès d'une Maîtresse délicate , ne sont-ils pas les mêmes qui font que l'on plait à tout le monde ? & l'Amour n'est-il point l'éguillon le plus piquant & le plus propre à nous porter à nous les procurer ?

*Né le scholé d'amor ché nò s'apprendé ! Tasso.*

Après avoir répondu à l'imputation vague d'*inutilité* qu'on a déjà faite à cet Ouvrage sur la vue seule du titre , il est bon de dire deux mots sur d'autres objections que quelques personnes se sont crues intéressées à faire valoir ; on peut les réduire à deux points.

La timidité de la Langue, dit-on, & le libertinage regnant qui a achevé de corrompre nos mœurs, s'opposent au succès d'un *Poëme didactique* où l'on enseigne le véritable amour ; il faut examiner ces objections l'une après l'autre.

On prête souvent à une Langue des défauts qu'elle n'a pas : des Auteurs pauvres de leur propre fonds ont taxé l'idiome

François de pauvreté, d'autres foibles & timides lui ont attribué une sorte timidité. Avant d'imputer quelque vice à un langage, il faut en connoître le génie. Les libertés de la Langue Gréque, les inversions de la Latine, les prolixités de l'Italienne, les hardiesses de l'Angloise, ne prouvent rien contre la nôtre ; son naturel n'est point d'être libre, détournée, prolixe, ni hardie ; elle brille par d'autres charmes ; elle est naïve, pure, simple, exacte, unie, élégante, riche quand on fait la cultiver : voilà ses aimables attributs.

Cela une fois posé, quel genre de Poësie est plus propre à être traité en notre Langue que le genre didactique ? & quel tort Patru, cet homme si connoisseur, n'avoit-il pas de prédire que l'*Art Poétique* auquel Despreaux se dispoisoit de mettre la main, ne pouvoit avoir de succès en notre Langue ? L'événement a bien démenti la prédiction : l'*Art Poétique* François est aujourd'hui un Poëme d'une grande per-

fection , malgré les emprunts fréquens qu'on prétend que l'Auteur y a faits , malgré les contradictions & les oublis dont on le taxe malignement , enfin , malgré une certaine sécheresse dominante que quelques modernes se sont crus en droit de lui reprocher. Il est vrai que pour un bon Poème didactique qu'on peut citer , nous en avons beaucoup d'autres au-dessous du médiocre ; tels sont *le Poème de l'amitié* & *l'Art de prêcher* de l'Abbé de Villiers ; de ce rang sont encore *le Poème de l'amour propre* & celui de *la chasse* , (5) dont les Auteurs sont mis depuis long-tems en oubli : on pourroit augmenter cette liste de *deux Poèmes* profaïques , diffus & insipides , dont le Public a été régalé depuis peu par deux Auteurs vivans : ce n'est point que la morale & le fonds de ces Ouvrages ne soient bons , mais les vers en sont pitoyables ; on n'y trouve pas de Poësie ;

(5) Il se trouve dans un Recueil qui a pour titre , *Les dons des enfans de Latonne.*

ce font donc de mauvais Poèmes : fussent-ils encore plus mauvais , qu'est-ce que cela prouveroit au defavantage de notre Langue ? Sommes-nous exemts d'avoir parmi nous des *Antimachus* , des *Bavius* , des *Mævius* , des *Codrus* , &c. ? est-ce par des *avortons* qu'on juge de la force d'un état ?

Il est vrai encore , & c'est le sentiment de *l'Abbé Desfontaines* (6) dans la feuille où il parle des morceaux de cet ART D'AIMER qui ont paru , qu'un Poème didactique sur les travaux de la campagne ou sur quelque manufacture ne réussiroit peut-être pas en notre Langue , parce que l'agriculture & les arts mécaniques sont des choses ou ignorées ou négligées des honnêtes gens , & releguées chez le peuple & dans les villages : mais , ajoute *l'Abbé Desfontaines* , un Poème didactique sur des matières spirituelles , tel qu'est l'ART D'AIMER , convient fort à notre Langue.

(6) Observations sur les écrits modernes, année 1745, page 211, article de l'ART D'AIMER, nouveau Poème.

Ce n'est donc point la prétendue stérilité de notre idiome qui forme la difficulté de réussir dans un tel Ouvrage, mais plutôt la rareté des talens requis pour l'exécuter avec gloire ; rareté qui peut être commune à tous les climats, quelque langage que l'on y parle. En effet, combien de jugement, quel génie, quel gout, quel fonds de Poësie n'y faut-il point apporter ? Que d'épines sont semées sur la route ! Marcher de précepte en précepte, effleurer l'un, s'accouder sur l'autre ; entrer dans mille détails, les arranger, les relever, les embellir ; comme une hidre se reproduire à chaque pas, par de nouveaux tours, d'heureuses expressions, de riantes images ; répandre par-tout ce charme inexprimable qui fait l'ame de la Poësie, & sans lequel elle n'est qu'un morne squelette ; unir la force à la délicatesse ; flatter, toucher, frapper tour à tour ; ménager ses tons, les rendre plus vifs ou plus lents ; employer chaque sorte de stile, y jeter un

certain air de ressemblance qui ne fasse sentir ni chute, ni trop d'élévation ; ajoutez de la netteté, de l'aménité, de l'élégance, de l'harmonie, &, ce qui est la dernière perfection de l'édifice, un ordre clair & exact, *lucidus ordo*, & avec tout cela n'avoir à peindre que des choses fort communes qui se réduisent à répéter sans cesse, *faites cela, dites ceci*, &c. voilà le *Poème didactique* avec toute sa stérilité, *boc opus, hic labor est*. Il y a tel précepte qui a plus coûté de travail & de peine, qu'un Chant entier d'un *Poème épique* boursoufflé & croqué à la moderne.

Ce que l'on en dit n'est point dans la vue de relever le mérite de cet Ouvrage. Un jeune Ecrivain (7) qui n'a reçu de la nature pour tous présens, qu'une délicatesse extrême de temperament & qu'une étincelle d'imagination, frêles avantages qu'un quart d'heure, donné à l'étude ou au plai-

(7) On sait que l'Auteur avoit fini ce Poème avant l'âge de 20 ans ; il n'a fait que le revoir depuis.

sir , abat & éteint pour long-tems ; ce jeune Ecrivain a lieu d'être persuadé qu'un Poëme auquel il n'a pu prêter que quelques-uns de ces intervalles lucides , doit être bien éloigné de la perfection où tout autre que lui auroit pu le porter ; il sent le vuide sans pouvoir le remplir , il voit dans un éloignement le point où il tend , sans pouvoir y arriver ; l'idée du parfait se présente à lui comme dans un nuage , il court , il vole pour la saisir , elle fuit , elle échappe & elle le laisse ébloui sans être éclairé ; tel est trop souvent le sort de l'humanité.

Si l'on n'est point parvenu à donner à ce Poëme ce dernier degré de beauté dont un autre pinceau eût sans doute été capable , l'on n'aura pas du moins à se reprocher d'avoir sacrifié les règles du bon sens & de l'art aux axiomes du *Nouveau Code Poétique*. On n'a point quitté les traces célèbres de nos *illustres devanciers* pour suivre les sentiers récents de quelques *Ver-*

*sificateurs* du bel air , à qui une vogue équivoque & une présomption fastueusement étalée tiennent lieu de mérite. Il n'y a point jusqu'à l'exactitude scrupuleuse des rimes , où l'on s'est attaché à prendre le contrepîé des belles maximes débitées depuis peu , persuadé que dans notre Langue *jamaïs un mauvais rimeur n'a fait un bon Poëte.* (8)

Enfin , pour exterminer l'ennui , ce fléau si redoutable , qui semble avoir fait un pacte avec les matières didactiques , l'on a , à l'imitation d'Hésiode & de Virgile , inséré à la fin de chaque Chant un exemple historié , tiré du fonds du sujet , & placé en forme d'*Episode*. Toute Poësie est une imitation de la nature. On voit tous les jours que ceux qui enseignent , appuient leurs documens de faits & d'exemples ;

(8) L'oreille françoise semble être née pour la rime. L'on a pu remarquer que nos payfans les plus grossiers , dans les chansons qu'ils composent à leur mode , n'oublient jamais d'y mettre des rimes , même exactes : sans cet ornement elles ne leur plaisent point : où ces gens-là ont-ils appris qu'il falloit que nos vers fussent rimés ?

par conséquent, un Poëte didactique, en qualité de fidèle imitateur, doit étayer ses préceptes de récits & de circonstances historiques. Le fameux *Vida* le recommande expressément, & le pratique lui-même constamment dans son Art Poétique, qui (quoiqu'on assure le contraire) a servi de modèle à celui de Despreaux en beaucoup d'endroits.

*Vidi etiam qui jam perfecto munere, longam  
Subjecere moram, extremo sub fine vagantes,  
Exactorum operum, vacuâ dum carmina Musâ  
In longum traherent, cujus dulcedine mira  
Fessi animi cuperent iterumque, iterumque redire...  
Tristis aristei questus, monitusque parentis, &c.*

Vida, Poët. lib. 2.

Cette coutume de mêler des narrations aux maximes & aux leçons, est fondée sur l'expérience; on s'est apperçu que la vérité toute nue échappoit : une belle sentence ne persuade qu'un instant; un précepte est comme un trait léger, qui ne fait qu'effleurer l'ame sans y laisser la moindre atteinte : l'action, au contraire, présente à

l'esprit de quoi l'attacher ; elle émeut & interresse le cœur , elle se place dans l'imagination qu'elle agite ; on se rappelle ce qui a touché , on oublie ce qui ne fait qu'instruire. Ces sortes de récits épisodiques sont sur-tout faits pour ces Lecteurs dont parle *l'Abbé Desfontaines* , dans la feuille mentionnée ci-dessus , *qui* , dit-il , *semblent vouloir qu'un Poëme de ce genre soit sur le ton du Poëme épique*. Il faut donner à tous les gouts , lorsqu'on le peut , sans faire tort à la raison.

Le second obstacle qu'on prétend qui s'oppose au succès d'un Poëme où l'on ne parle que d'un amour délicat , est un certain libertinage de cœur , qu'on dit qui gagne de jour en jour.

De quel front , dira un petit-maître , cet Auteur vient-il prêcher la Réforme à Cithère ? Qu'est-ce que l'Amour fondé sur le mérite ? Qu'entend-t'on par sincérité & par constance ? On ne connoit plus ces noms-là. Est-ce qu'on aime encore ? &c.

Il faut, ajoutera-t'il, que j'apprenne à mon  
 tour à ce *novice* comme on fait l'amour  
 aujourd'hui. " On entre dans une assem-  
 „ blée ou dans une compagnie, on re-  
 „ garde, on choisit entre toutes les Da-  
 „ mes celle qui revient davantage, on  
 „ lui jette de tendres œillades, on lui fait  
 „ des mines, on cherche à lui parler, on  
 „ lui parle; la déclaration se fait dès le  
 „ premier abord: si la Belle s'en scanda-  
 „ lise, ce qui n'arrive guères, on s'en  
 „ moque, on n'y revient pas: si elle prend  
 „ la chose de bonne grace, on lui fait des  
 „ protestations, elle y répond, voilà qui  
 „ est fait: ensuite l'on court ensemble au  
 „ Bal, aux Spectacles, on médit du pro-  
 „ chain, on prend du tabac, on boit du  
 „ vin mousseux, on avale des liqueurs,  
 „ on passe les nuits au cours, on ne songe  
 „ qu'au plaisir, on le cherche ensemble  
 „ tant qu'on a du goût l'un pour l'autre:  
 „ dès que l'ennui se met de la partie, le  
 „ *Monsieur* tire d'un côté, la *Dame* tire

„ de l'autre , & on va s'accrocher ail-  
 „ leurs ; voilà de quelle manière naissent ,  
 „ s'entretiennent & finissent les belles pas-  
 „ sions d'aujourd'hui.

Ce portrait satirique des mœurs du tems fait de la main d'un grand maître , (9) est , dit-on , très-ressemblant. On assure qu'un esprit de fatuité & de mollesse est aujourd'hui l'esprit dominant. On veut qu'un oubli total des égards , des bienséances , des mœurs , ait pris la place de la décence & de la noblesse dans les sentimens : enfin , l'on prend à la lettre ces vers de l'aimable *Abbé de Bernis*.

Oui cette gloire diffamante  
 Qu'on cherche dans le changement ,  
 Est , à la honte de l'Amante ,  
 Un vice applaudi dans l'Amant.

Quoique l'ART D'AIMER n'ait paru jusqu'ici que fort imparfait , l'on publie cependant que la bienséance & la retenue qui regnoient dans les morceaux qui ont vu le

(9) Mr. Destouches.

jour, & qui sembloient annoncer que tout l'Ouvrage étoit du même caractère, ont déjà été reprouvées par les *Trimalcions*, les *Eumolpes*, les *Habinnas*, les *Circés* & les *Gitons*. Pour eux le stile étoit trop réservé, trop sérieux; nuls jeux de mots, nulles fades allusions, nulles équivoques, nulles phrases ciniques.

Si le mal est si grand qu'on le fait, il faut une bonne fois déclarer à ces gens-là qu'on n'écrit point pour eux, ou du moins qu'en écrivant on n'a point prétendu flatter leur gout malade; ce sont des frénétiques désespérés qu'il faut abandonner aux empiriques.

C'est aux Lecteurs sensés que j'offre mes écrits;  
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,  
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,  
Qu'aux deux bouts de la table où *Quartilla* pré-

fide,  
Sans chercher dans les vers ni le bon sens ni l'art,  
Il s'en aille admirer le babil de *Bern*. \*

L'ART

\* A .... 6 Janvier 1748.

L'ART  
D'AIMER.

---

CHANT PREMIER.

---

---

## ARGUMENT

### DU CHANT PREMIER.

*IL ne faut point d'art pour aimer , mais il faut un art pour concilier l'amour avec les bienséances & les mœurs : l'amour , dans son origine , est le plus beau présent que le ciel ait fait à l'humanité ; il n'est vicieux que par le mélange de nos vices ; tous les cœurs lui doivent un tribut ; tôt ou tard il s'en rend le maître : profiter de la jeunesse , c'est la saison des plaisirs : il y a dans le monde une personne destinée à nous aimer & à être aimée de nous : le bonheur des Amans dépend de ne s'y point méprendre : marques auxquelles on pourra la reconnoître : symptômes d'une passion naissante : l'ambition & l'avarice s'apposent souvent aux succès de l'Amour : le langage des yeux est le premier langage des Amans ; son pouvoir , ses charmes : une Belle craint d'être trompée autant qu'elle souhaite de ne pas l'être : ménager une première entrevue , s'expliquer vivement & sans affectation : une déclaration , quoique mal reçue , n'ôte point l'espérance : tous les mouvemens dans une jeune Personne démentent ses discours : écrire lorsqu'on ne peut se parler ; origine de l'écriture : si une Belle s'obstine à paroître insensible , quels ressorts il faut employer , & quels succès on peut en attendre : exemple du Duc de Nemours & de la Princesse de Clèves.*







# L'ART D'AIMER.

---

## CHANT I.

**S**ANS maître on fait aimer, sans art un cœur  
souponne;

L'Amour est un panchant que la nature inspire:  
Mais voulez-vous soumettre à la loi du devoir  
Ces beaux feux dont votre ame a senti le pouvoir?  
Voulez-vous du destin fléchir la résistance,  
N'acheter les faveurs qu'au prix de la constance,  
Et des pâles rivaux étouffer les soupçons?  
Alors il faut un art, un maître & des leçons.

Venez, jeunes Amans, accourez sur mes traces,  
Couronnez-vous des fleurs que vous offrent les  
Graces;

# 4 L'ART D'AIMER,

L'Amour guide mes pas, marchez à son flam-  
beau,

Sa main vous a tissé le destin le plus beau ;  
Ce Dieu puissant m'inspire, & si, timide élève,  
J'ose braver ces mers que l'Aquilon soulève.

Si j'ai tracé des loix à mes rivaux surpris,  
Amour, tu l'as voulu, tu dictois mes écrits :  
L'âge apprit à Boindin\* à farder l'imposture,  
Je suis jeune, je peins les jeux & la nature.

Telle une fleur riante éclosse avant le tems,  
Dans nos champs étonnés devance le printemps ;  
Quand le froid glace encor ses timides compa-  
gnes,

Son front couvert de pourpre embellit les cam-  
pagnes,

Et des vents mutinés éludant les efforts,  
Son odorant calice étale ses trésors.

O toi ! par qui je vis, toi qui sechas mes larmes,  
Toi dont la vertu même emprunteroit les charmes,  
Si, daignant se montrer aux regards des mortels,  
La vertu leur venoit demander des autels,  
ZULNI, soutiens mes chants, qu'à mes concerts  
unie

Ta voix de leurs accords relève l'harmonie ;

\* Sophiste dangereux.

# CHANT I. 5

Dévoile à l'univers l'art de plaire & d'aimer,  
 Tu fus me l'inspirer, tu sauras l'exprimer;  
 Parois, rallume en moi ces transports, cette ivresse  
 Dont le trouble éloquent t'expliquoit ma ten-  
 dresse;

Tourne sur moi ces yeux, images de ton cœur,  
 Où la pudeur habite, où rit l'Amour vainqueur;  
 Un seul de tes regards va porter dans mon ame  
 Ces sublimes ardeurs, cette divine flamme,  
 Qui des chantres fameux échauffent les accens:  
 C'est sur ton seul autel que j'offre mon encens;  
 Te plaire est le seul bien où j'ai voulu prétendre;  
 Approche, sois ma Muse, en est-il de plus tendre?  
 D'un coup d'œil, d'un souris daigne m'encou-  
 rager,

Conduis, règle ma main, tu fais la diriger;  
 Viens prêter à mes vers ta grace si touchante:  
 En célébrant l'Amour, c'est ZULNI que je chante.

L'AMOUR, rayon divin, feu pur, sacré  
 flambeau,  
 Est des présens des cieux le présent le plus beau:  
 Par lui les cœurs liés, les ames assorties  
 Eprouvent ces doux neuds, ces tendres simpaties  
 Qui leur font partager le sort des immortels;  
 Par lui l'homme épuré mérite des autels.

6 *L'ART D'AIMER,*

Mais si ce feu brillant flatte & ravit nos ames,  
Quand on joint des parfums à ses subtiles flammes,  
Il fait craindre bientôt ses funestes clartés  
Quand sa vapeur se mêle aux poisons infectés;  
L'Amour tendre ou cruel, louable ou ridicule,  
Devient vice ou vertu suivant les cœurs qu'il  
brûle:

On l'adore en *Zaïde*, \* on le hait en *Philis*, †  
Il charme dans *Courbon*, il fait peur dans *Dulis*:  
Toujours conforme aux mœurs où sa flamme s'im-  
prime,  
Chez B\*. il est sagesse, & chez D\*. il est crime.

Tout mortel à l'Amour doit un heureux tribut;  
Par des sentiers cachés il nous mène à son but;  
Tôt ou tard il fléchit les plus fermes courages:  
Le Guerrier, au milieu des feux & des orages,  
Sent, sous un triple acier, l'atteinte de ses traits;  
Le Juge dont la voix fait pâlir les forfaits,  
Le Sage qui des tems perce la nuit profonde,  
Qui pèse dans sa main les cieux, la terre & l'onde,  
Blessés, vaincus par lui, subjugués à sa loi,  
De plaire à deux beaux yeux font leur plus doux  
emploi.

\* La Marquise de G\*\*\*.

† La P\*\*\*, Actrice.

# CHANT I.

7

Quand l'astre du matin luit encor sur vos têtes,  
Hâtez-vous de briller au rang de ses conquêtes:  
L'âge où l'on fait sentir est la saison d'aimer,  
Et c'est toujours trop tard qu'on se laisse en-  
flammer.

Profitez des beaux ans, la vieillesse tremblante  
Vous apporte à pas sourds sa langueur chance-  
lante:

Bientôt viendra le tems où le gout émué  
Ferme à tous les plaisirs un cœur déjà glacé;  
Tout change autour de vous: admirez cette rose  
Qu'embellit le printems, qu'un pur cristal arrose;  
Sa modeste pudeur n'ose s'épanouir;  
On lui fait des beautés sans pouvoir en jouir:  
Zéphir s'efforce en vain d'ouvrir son sein rebelle,  
Moins ses attraits sont vus, plus on la trouve belle.  
Les Bergers vont chanter son triomphe éclatant;  
Il n'est plus.... sa beauté n'a duré qu'un instant;  
Son sein s'est entr'ouvert, & déjà moins craintive,  
Elle prodigue aux yeux sa grace fugitive,  
Elle tombe, elle sèche, on ne s'en souvient plus;  
Ainsi passent les jours: nos regrets superflus  
Ne rappelleront point les momens favorables,  
On ne peut réparer des jours irréparables:  
Les mortels & les fleurs ont un même dessein,  
Veillons, cueillons d'abord la rose en son matin.

8 *L'ART D'AIMER,*

Aimer, se faire aimer est notre unique affaire ;  
Le bonheur y dépend du choix que l'on fait faire.

Les plaintes des Amans , leurs larmes , leurs  
ennuis ,

Tant de jours regrettés , tant d'inquiètes nuits ,  
Des feux mal assortis font le juste partage.  
Voulez-vous parvenir à l'heureux avantage  
De posséder un cœur où vous puissiez regner ?  
De la route commune osez vous éloigner ,  
Laissez à vos rivaux & la gloire & les peines  
D'attacher à leurs chars les beautés les plus vaines ;  
Pour vous n'offrez un cœur soumis , respectueux ,  
Qu'à l'objet le plus tendre & le plus vertueux ;  
C'est pour de tels Amans que l'Amour a des char-  
mes ;

Toujours sa voix les flatte , il vient tarir leurs  
larmes ,

Il n'offre que des fleurs dans un lien si doux.

Il est dans l'univers un objet fait pour vous ,  
Nos panchans sont marqués : des mers inaccessi-  
bles

En vain ont élevé des ramparts invincibles  
Entre deux jeunes cœurs nés pour se captiver ;  
Un moment imprévu vous la fera trouver ,

Reçut-elle le jour sur ces brûlans rivages  
 Où Phœbus enrichit les Mexicains sauvages ;  
 Vecut-elle en ces monts glacés, déserts, affreux,  
 Que le scythe & les ours se disputent entre eux,  
 Ces monts, tombeaux du monde où la nature  
 expire :

Si le ciel de vos vœux lui réserve l'empire,  
 Rien ne peut du destin balancer les arrêts,  
 Sur l'airain immuable il grava ses décrets :  
 Cet objet tôt ou tard remplira votre attente,  
 L'Amour vous unira d'une chaîne constante.

Ainsi, sans vous charger d'inutiles tourmens,  
 Laissez au ciel le soin de fixer les momens :  
 A des feux passagers les cœurs se laissent prendre ;  
 Un cœur qu'Amour conduit ne peut point s'y  
 méprendre.

Ebloui des appas d'une jeune Beauté,  
 A ses premiers regards, immobile, enchanté,  
 Votre ame de l'Amour sentit la vive atteinte,  
 Vos sens étoient troublés, votre voix s'est éteinte,  
 Votre cœur, plein d'un feu qu'il n'a pu lui cacher,  
 Pour voler sur ses pas sembloit se détacher :  
 Tout retrace à vos yeux son image fidelle,  
 Tout vous peint ses attraits & tout vous parle d'elle.

Absent vous l'adorez , présent vous pâissez ,  
Vos plus simples discours semblent embarrassés ,  
Vous exprimez beaucoup , vous sentez davantage ;  
S'il vous naît quelque espoir la crainte le partage ;  
Timides , incertains , pleins d'un trouble parlant ,  
Vos regards sur les siens ne tombent qu'en trem-  
blant.

C'en est assez ; vos feux recevront leur salaire ,  
Cet objet enchanteur étoit né pour vous plaire ;  
Et si sous tant d'appas un destin fortuné  
Daigna placer un cœur aux vertus façonné ;  
Si son esprit est grand autant comme elle est belle ,  
Aimez , soumettez-vous , sans vous montrer re-  
belle.

En formant ses attraits l'Amour vous regardoit ;  
C'est un rare trésor que le ciel vous gardoit.

Il fut des jours charmans à l'Amour favorables ,  
(Les beaux jours sont-ils faits pour être peu du-  
rables ?)

Il fut un siècle heureux où les cœurs innocens  
Au pied de ses autels brûloient un pur encens ;  
Les talens , les vertus fixoient la préférence ;  
Sans éprouver d'un fat l'indigne concurrence ,  
Dans les bras du repos , entourés des plaisirs ,  
Les Amans sans détours dévoiloient leurs desirs ;

L'Amour parloit sans feinte & marchoit sans alarmes ,

Les seuls Amans heureux pouvoient verser des larmes ;

Sentir & découvrir son amoureux tourment ,

Etoit dans ces beaux jours l'ouvragé d'un moment.

On ignoroit des cours la souplesse importune ,

Les Rois vantoient leur flamme & non point leur fortune.

Que les tems ont changé ! L'orgueil , les trahisons ,

L'amour affreux de l'or soufflerent leurs poisons ;

Un déluge de maux couvrit la terre entière ;

On n'offrit plus des vœux qu'à la richesse altière ;

L'Amour ne marcha plus qu'entouré des égards ,

L'Amour ne parla plus que par ses seuls regards ;

Son front parut voilé des ombres du mystère ,

Un cœur se vit contraint d'aimer & de se taire ,

Un aveu trop hâté passa pour indiscret ,

Nourri dans les soupirs l'Amour fut un secret ;

Les yeux seuls d'un Amant respectueux & tendre ,

Interprètes du cœur , osent se faire entendre :

Les yeux peuvent parler ! que ne disent-ils pas ?

Et pour qui les entend que leur trouble a d'appas !

Courroucés , attendris , ils blâment , ils approuvent ,

En voulant s'éviter sans cesse ils se retrouvent ;

Ils trahissent des cœurs la joie ou le tourment ,  
Si la bouche menace , un regard la dément ,  
Ils rassurent l'espoir que les rigueurs confondent ;  
Non , le cœur n'est point sourd , si les yeux vous  
répondent.

Une Belle , d'abord , habile à s'allarmer ,  
Veut , malgré son panchant , connoître avant  
d'aimer ,

Se plait à pénétrer le trouble involontaire  
D'un Amant qui ne peut ni parler ni se taire :  
Sensible à ses détours , attentive à ses pas ,  
Elle aime à deviner ce qu'on ne lui dit pas ;  
Mais l'amour le plus vif meurt faute d'espérance ;  
Osez tout , armez-vous d'une noble assurance ,  
On s'explique d'abord par des soupirs constans ;  
Mais il est dangereux de s'y borner long-tems :  
Profitez des momens , ils sont chers , le tems  
presse ;

A trahir votre cœur que tout en vous s'empresse ,  
Des traits qui l'ont blessé montrez la profondeur ,  
Venez de vos desirs faire éclatter l'ardeur ,  
Venez du premier mirte embellir votre tête ,  
Ménagez à propos un heureux tête-à-tête ;  
Là sans feinte , sans art , sans vous intimider ,  
Cherchez , trouvez un ton propre à persuader ,

Parlez d'après le cœur, le cœur a son langage :  
Quand à nous expliquer l'amour seul nous engage,  
Il fuit dans ses propos l'étude & l'ornement,  
Les mots embarrassés coulent confusément :  
L'esprit est peu touché quand la bouche déclame,  
Le trouble du discours fait voir celui de l'ame ;  
L'éloquence paroît sur un front confondu,  
Et l'Amant qui se tait est le mieux entendu.

De vos aveux pressans blâmant la violence,  
On voudra vous prescrire un éternel silence :  
Hélas ! le foible Amour veut-il tout ce qu'il dit ?  
La pudeur qui combat dans un cœur interdit,  
Des yeux qui de vos yeux ne peuvent se distraire,  
Un soupir, un regard vous dira le contraire.

Dès que l'Amour languit, l'amour perd son  
pouvoir,  
Eloigné de ses yeux demandez à la voir,  
Ecrivez-lui ; que l'art, l'esprit, la politesse  
Nuancent vos desirs avec délicatesse :  
Laissez à *Marivaux* le stile affadissant,  
La main doit ne marquer que ce que le cœur sent.

C'est à l'Amour, dit-on, c'est à son industrie  
Qu'est dû cet art divin si cher à la Patrie,

Origine  
de l'écriture.

De tracer la parole & de peindre des sons;  
Une Amante en donna les premières leçons. (1)

Si, se parant toujours d'une fierté sévère,  
Dans ses tristes froideurs cet objet persévère,  
Ménagez, employez des ressorts plus cachés,  
De vos premiers liens paroissez détachés,  
Que ses yeux de vos soins sentent la différence,  
Opposez à l'amour la feinte indifférence,  
Sans paroître haïr, paroissez négliger,  
Voyez-la sans la voir, quittez-la sans changer.

L'Amour est un enfant mutin, fier, indocile,  
Présentez-lui d'un cœur la conquête facile,  
Une victoire aisée a pour lui peu d'attraits;  
Voulez-vous le fixer? résistez à ses traits.

C'est par de tels détours conduits avec adresse,  
Que l'on obtient d'un cœur l'aveu de sa tendresse;  
Ce précepte avec art veut être pratiqué:  
L'on emporte toujours un cœur bien attaqué.

L'ingénieux NEMOURS, Amant fier & fidèle,  
Aux siècles à venir servira de modèle:

(1) On prétend que l'Amour fut le premier qui donna l'idée de l'écriture, 50me. Lettre Juive, tome 2.

Ces récits embellis du pinceau des plaisirs,  
Ecartent les ennuis, enchantent les loisirs,  
Et portent dans les cœurs la molle rêverie :  
L'Amour a plus d'un stile, on plait quand on varie.

NEMOURS \* aimoit DECLEVE, il en étoit aimé,  
Némours de son bonheur n'étoit point informé :  
Vainement ses soupirs découvroient ses allarmes,  
Declève d'un œil sec voyoit couler ses larmes ;  
Offensantes froideurs , dédains toujours nou-  
veaux ,

Des souris prodigués à de jaloux rivaux,  
Le soin injurieux de fuir jusqu'à ses traces,  
L'absence, les mépris, tout marquoit ses disgraces.

Némours enfin s'irrite, il forme le dessein  
De cacher ses desirs étouffés dans son sein.  
Bientôt il voit Declève avec indifférence,  
Ses yeux de ses rivaux souffrent la préférence,  
Ses tranquilles regards n'observent plus leurs pas,  
Declève est inquiète, il ne s'en trouble pas ;  
Tout vient contribuer à la paix qu'il respire,  
Il trompe, il dissimule, & l'Amour en soupire.

\* Sous les noms de deux Amans de la vieille Cour, on décrit ici, à quelques circonstances près, une aventure récente dont les personnages ne sont point connus.

16 *L'ART D'AIMER,*

Belle & fière Declève, à ce prompt changement  
Quel fut de votre cœur l'affreux ressentiment?

Declève étoit en pleurs, sa fierté l'abandonne:

„ Helas ! que n'aimons-nous lorsque l'Amour  
l'ordonne :

„ Dédains trompeurs, dit-elle, injurieux mépris,

„ De mon amour secret voyez quel est le prix !

„ Je perds Némours ! l'ingrât me fuit quand je  
l'adore,

„ Son ardeur est éteinte, & moi je brûle encore !

„ Brisons nos fers .... Némours ! je t'aime pour  
jamais,

„ Sois fidèle ... rens-moi l'idole que j'aimais...

Declève ainsi mêloit ses regrets à ses larmes ;

Mais bientôt se fiant au pouvoir de ses charmes,

Elle veut dans ses fers ramener son Amant ;

Les égards, les souris, les grâces, l'enjouement,

Tout fut mis en usage & tout fut inutile :

En détours, en froideurs Némours long-tems  
fertile,

Eludoit tous ses soins, sembloit les ignorer,

Du cœur d'une cruelle il vouloit s'assurer.

Declève quelquefois sous l'habit d'amazonne,  
Pour chasser de son cœur l'ennui qui l'empoisonne,

Et

Et suspendre le cours de ses tourmens secrets,  
Poursuivoit à grands cris les hôtes des forêts :

Helas ! quand sous ses coups les animaux expirent,  
Son cœur traîne avec lui les traits qui le déchirent.

Conduit par le hazard, peut-être par l'Amour,  
Dans ces sombres forêts Némours s'arrête un jour,  
Dans ces sombres forêts, retraite affreuse, immense  
Où regne au loin la nuit, l'horreur & le silence,  
Némours sur l'herbe assis, loin des traits du soleil,  
Sous un abri touffu s'étend, cède au sommeil :

Son Amante survient, l'aperçoit & s'arrête,  
Puis fixant ses regards sur l'acier qu'elle apprête :

„ Enfin, je peux tarir la source de mes maux,

„ Dit-elle, jusqu'ici d'innocens animaux

„ Ont rougi de ce fer la pointe ensanglantée,

„ Et j'épargne Némours ! Némours qui m'a quit-  
tée,

„ Qui ne vit plus pour moi, qui vit pour m'ou-  
trager !

„ Mon cœur, vous soupirez, ne puis-je me  
venger?...

„ Qu'il meure, que ce glaive ouvre son cœur  
parjure,

„ Dans les flots de son sang qu'il lave mon in-  
jure....

„ Perfide Amant ! couché dans les bras du sommeil,

„ Tu dors, ton ame attend un paisible réveil,

„ Tandis qu'errante & seule en proie à mes larmes,

„ Je suis dans ces forêts pour y cacher mes larmes....

„ Son langage, ses yeux, tout m'avoit su charmer,

„ Son front est plein d'appas, il est fait pour aimer.

„ Qu'il meure.... Ah ! si son cœur.... L'air frémit, l'éco gronde :

Montrant au jour des pins la racine profonde,

Un affreux sanglier, terreur de ces climas,

S'annonce par cent cris & s'approche à grands pas.

Il paroît, il s'irrite en voyant cette Amante,

Il appelle sa proie, & sa gueule écumanté

S'entr'ouvre & laisse voir un gouffre armé de dents,

Ses yeux sont teints de sang & de carnage ardents,

Ses crins sont hérissés, ses entrailles mugissent,

Les vallons, les forêts, les antres retentissent ;

Némours s'éveille, il voit, il recule d'horreur ;

Declève (ah ! que l'Amour inspire de valeur !)

Plus prompt que l'éclair, frappé, tonne, étincelle,

Declève avoit cent bras .... le sanglier chancelle,

Il tombe, il se relève, il fuit en rugissant,  
Il retombe, se roule & meurt en frémissant.

Déjà Némours pleuroit aux pieds de son  
Amante,

Qui tremblante à ses yeux, de carnage fumante,  
Teinte du sang du monstre & sa tête à la main,  
Désespéroit encor d'un Amant inhumain :

„ C'en est assez, dit-il, & sois moins allarmée,  
„ Némours n'a point changé, tu fus toujours  
aimée;

„ C'étoit à tes dépits à me rendre vainqueur,  
„ Pardonne à mes détours, ils m'ont valu ton  
cœur.

*Fin du premier Chant.*

Il se relève, il luit en levant,  
 Le soleil se montre en levant.

Il se relève, il luit en levant,  
 Le soleil se montre en levant.

Alors,  
 Qui s'embrasent à ses yeux, de carnage fumant,  
 Tournent les sangs de mortels & se lèvent le matin,  
 Qui s'embrasent à ses yeux, de carnage fumant,  
 Tournent les sangs de mortels & se lèvent le matin,  
 Qui s'embrasent à ses yeux, de carnage fumant,  
 Tournent les sangs de mortels & se lèvent le matin,

Car si les dieux à me rendre valaient,  
 Je ne serais pas pauvre, ils m'ont vaincu.

Fin du premier Chant.

ARGUMENT  
DU CHANT DEUXIÈME

L'ART  
D'AIMER.

---

CHANT DEUXIÈME.

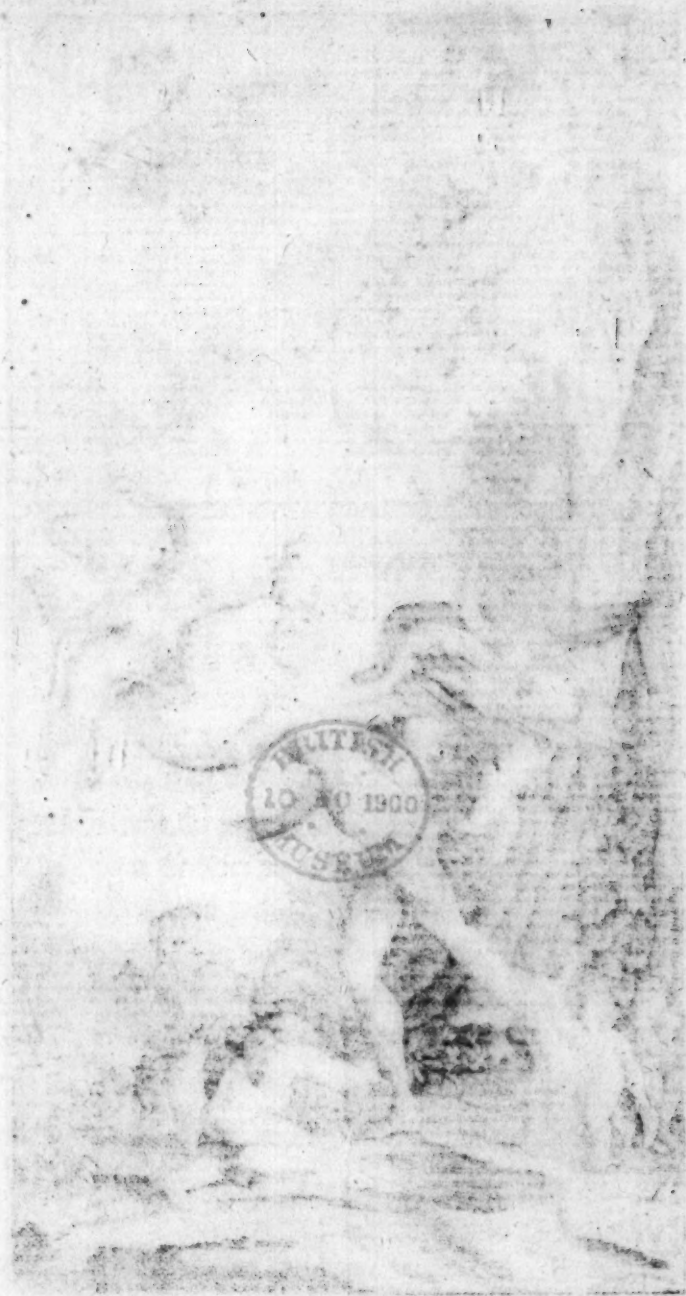
---

---

---

## ARGUMENT DU CHANT DEUXIÈME.

*L'Occasion est souvent favorable à l'Amour ; ne la point laisser échapper : l'Amant & le Guerrier doivent être prompts : suivre par-tout les pas d'une Maîtresse à la Comédie, à l'Opera, aux Promenades, &c. : description des Spectacles & des autres Assemblées publiques : éloges de plusieurs personnes à talens : le naturel du beau sexe est de chercher à plaire ; c'est en lui la première & la dernière passion : lorsqu'on a obtenu un rendez-vous, se trouver le premier à l'endroit indiqué : calmer les appréhensions d'une Amante, guérir ses scrupules ; la gagner par ses protestations, par ses sermens, par ses larmes ; l'Amour sera de moitié pour la fléchir : puissance de cette passion ; elle soumet tous les cœurs ; la Philosophie même est un foible rampart contre elle : exemple des amours du Philosophe Descartes & de \*\*\*. sous le nom de la Bergère Emire.*







# L'ART D'AIMER.

## CHANT II.

**I**L est une Déesse inconstante, volage,  
 Sourde aux Amans glacés, favorable au bel Age;  
 Son séjour est par-tout, son nom, l'OCCASION;  
 Sur ses pas sont l'espoir & la confusion:  
 Frêle enfant du hazard, un instant la voit vivre,  
 Elle paroît & fuit: en vain à la poursuivre  
 Les Amans trop tardifs précipitent leurs pas,  
 Dès qu'elle est échappée on ne la rejoint pas:  
 Sa tête d'ornemens, de cheveux dégarnie,  
 Est d'un simple toupet légèrement munie:  
 Il faut en l'arrêtant fixer son vol trop prompt,  
 Il faut la devancer & la saisir au front.

Loin ces froids soupirans dont la molle indolence

Affervie aux égards, à la crainte, au silence,  
 Languit nonchalamment dans un sommeil captif;  
 Ainsi que le Guerrier l'Amant doit être actif:  
 CONTI ne souffre point que l'Ennemi s'avance,  
 Sa rapide valeur le cherche & le devance.

D'une Belle en tout tems suivez par-tout les pas,

Ne voyez, n'admirez, n'aimez que ses appas:  
 Par-tout du tendre Amour l'on reçoit le salaire,  
 Et l'on plaît à l'objet qui sent qu'on veut lui  
 plaire.

Le théâtre propice aux desirs des Amans,  
 Pour amollir un cœur fournit d'heureux momens:  
 Par son illusion la scène enchanteresse  
 Fait cherir ses erreurs, flatte, charme, interesse.

Tantôt peignant les mœurs, le miroir à la main,  
 Thalie y rompt les coups d'un tuteur inhumain,  
 Elle y dresse à Tartuffe une secrète embuche,  
 Où sa noirceur éclatte, où son orgueil trébuche;  
 Le Duc & le Bourgeois, l'Avare & le Faquin  
 Y viennent figurer chauffés du brodequin.

Tantôt près des tombeaux Melpoméné sanglante,  
 Souveraine ou captive est altière ou tremblante;  
 Le cœur n'est plus à soi, la pitié, la terreur  
 L'entraînent tour à tour de l'amour à l'horreur:  
 On déteste, on adore, on redoute, on espère,  
 Là Monime est en pleurs, ici Néron prospère:  
 La foudre va tomber, l'orage s'éclaircit,  
 L'Amour menace & craint, éclatte & s'adoucit,  
 CLERON commande aux cœurs & DUMENIL \* y  
 tonne,  
 Tout s'anime, surprend, frappe, saisit, étonne;  
 Ce n'est plus un Spectacle à nos yeux imité,  
 L'esprit séduit par l'art croit voir la vérité.

La scène en son berceau par les Grecs anno-  
 blie, (1)

Chez les Romains altiers fut toujours avilie:  
 Des peuples assemblés séparant les Acteurs,  
 La loi marquoit les rangs aux nombreux specta-  
 teurs:  
 Il n'étoit point permis aux sévères Actrices  
 De parer les coups d'œil, d'appréter leurs caprices;

\* Excellentes Actrices.

(1) Toutes les places étoient assez indifférentes  
 dans les Spectacles des Grecs, elles étoient réglées  
 chez les Romains, Pline, liv. 7. chap. 30. Juvenal,  
 sat. 3. Antiquités Romaines, chap. 4. liv. 5. Petronie  
 de Nodot, pag. 193.

26      *L'ART D'AIMER,*

Caton avoit proscrit les blondins trop diserts,  
Le théâtre étoit libre & les foyers déserts.

On suit un autre excès aux rives de la Seine,  
*Versac* \* y vient le soir débiter sur la scène,  
Entre ARMAND & GRANVAL sottement confondu,  
Ou sur un long sofa mollement étendu,  
Il étale au Public ses bijoux, sa dorure,  
Il veut que tous les yeux méditent sa parure,  
Il lorgne, chante, rit, vient, sort au même instant:  
Heureux si descendu de son poste éclatant,  
Ce fantôme bruyant marchant à la traversé,  
N'éclipse point aux yeux les Acteurs qu'il dis-  
perse!

J'ai vu près d'HERMIONE aborder *Fierenfat*, †  
On attendoit PIRRUS, on vit paroître un fat.

Amans, fuyez l'excès d'un faste ridicule,  
N'offrez point Adonis à côté d'un Hercule;  
Qu'à l'objet de vos feux vos regards consacrés  
Lui disent que vos pas sont par elle attirés.  
Une Belle en ces lieux peut souffrir qu'on l'a-  
borde,

Qu'avec ses mouvemens votre entretien s'accorde;

\* Les Marquis François.

† R\*\*\*. Conseiller.

Sans vouloir décider des systèmes nouveaux,  
 Supportez *Pellegrin* & souffrez *Marivaux* :  
 Que nul ne trouve en vous un censeur tyrannique,  
 Que la loi du bon sens soit votre règle unique ;  
 Mais songez à tourner au profit de l'Amour  
 Les tableaux qu'en ces lieux on expose au grand  
 jour.

Si distillant son fiel un sombre MISANTROPE  
 Au milieu de la Cour cherche un *Pénélope*,  
 Traitant tous les humains de fous & de pervers,  
 S'il veut fuir avec elle au bout de l'univers,  
 Frondez en lui l'excès d'une haine blâmable,  
 Dites qu'en un Amant l'amour doit être aimable,  
 Détestez le modèle en vantant le portrait.

Lorsque rendant aux yeux TUFIERE trait pour  
 trait, (2)  
 DUFRENE \* citera ses châteaux, sa noblesse  
 Au crédule Bourgeois dont la candeur le blesse,  
 Rougira de son père ou craindra d'envoier  
 Un écrit trop poli qui semble supplier,  
 Blâmez d'un glorieux l'enflure insupportable,  
 Dites que la vertu fait l'honneur véritable,

(2) Comédie du Glorieux.

\* Acteur héritier d'une partie des talens de Molière  
 & de Baron ; il a quitté le théâtre, & on le regrette.

28 *L'ART D'AIMER,*

Qu'avec elle on a tout, que par elle on est grand,  
Que sans elle on devient infame au premier rang.

Si la mort dans les yeux *ARIANE* abusée  
Rappelle les sermens du perfide *THESE'E*,  
Si convaincu trop tard de sa fatale erreur,  
Son cœur suit les accès d'une juste fureur,  
Attendri sur son sort, sensible à son injure,  
Détestez un Amant infidèle & parjure.

Lorsqu'enfin de *CHIMENE* exprimant les dou-  
leurs,  
Le cœur plein de remords, les yeux couverts de  
pleurs,  
*GAUSSIN* \* de l'infortune & des Graces suivie,  
Aux Mânes de *RODRIGUE* immolera sa vie,  
Et fidèle à son Père & fidèle à l'Amour,  
Contre tant de devoirs combattra tour à tour,  
Employez la pitié que la terreur augmente,  
Que l'ame de *GAUSSIN* passe dans votre Amante.

Trop aimable *GAUSSIN*, reçois ici le prix  
Que t'offrent mille Amans de tes charmes surpris:  
Oui, les accens flatteurs de ta voix si touchante,  
Tes larmes, tes regards dont la douceur enchante,

\* Jeune *Afrique*.

Par-tout du tendre Amour lancent les traits vain-  
queurs;

Il regne par tes yeux, il te doit tous les cœurs.  
Heureux qui peut te voir, te parler & t'entendre!  
Heureux qui peut te plaire! heureux qui peut  
prétendre

Qu'obtenant de ta bouche un précieux souris,  
Il lira son bonheur dans tes yeux attendris.  
Daigne accueillir ces vers, l'Amour les a fait  
naître,

Je chante ses douceurs, & tu les fais connaître.

Il est un vaste TEMPLE, (3) où publiant ses lois,  
L'Amour, ceint de lauriers, célèbre ses exploits;  
Autour de ses autels trente jeunes Prêtresses  
Mêlent à ses accens leurs voix enchanteresses;  
Et toujours ces Beautés pour prix de leurs attraits,  
Victimes de ce Dieu, sont en bute à ses traits:  
Tantôt sous les lambris, tantôt sur les fougères  
De Reines, lorsqu'il veut, il les change en Bergères,  
Il réserve à leurs cœurs ses liens les plus forts,  
Et leurs cœurs à son joug se prêtent sans efforts.

Sa voix dans ce séjour commande à la nature,  
Empruntant l'harmonie, aidé de la peinture,

(3) L'Opera.

30 *L'ART D'AIMER,*

Il suspend le tonnerre, il embrase les eaux,  
Fait plaindre les forêts & gémir les roseaux;  
Il vole sur les flots, les calme & les soulève,  
Où regnoit un désert une Cité s'élève,  
Les blonds épis font place à des bois toujours  
verts,

Et le plus beau printems naît du sein des hivers:  
Trop sensibles tableaux des charmes que prépare  
L'Amour tendre & fidèle aux cœurs dont il  
s'empare!

Il fait plus : de leur cendre approchant son  
flambeau,  
Il arrache les morts au sommeil du tombeau;  
ANGELIQUE renaît toujours fière & timide,  
L'invincible RENAUD brûle encor pour ARMIDE,  
PLUTON de PROSERPINE a trompé les refus,  
PHAETON dans les airs va convaincre EPAFUS,  
Et MEDUSE y succombe à sa rage impuissante,  
Des songes enchanteurs l'ivresse ravissante  
Fait voir au tendre ATIS combien il est aimé,  
Tout respire, tout vit, le marbre est animé.

Aians, volez en foule à ces pompeux Spec-  
tacles,

L'Amour toujours vainqueur n'y connoit plus  
d'obstacles,

Tous les arts rassemblés offrent tous les plaisirs,  
 Cherchez, abordez-y l'objet de vos desirs;  
 Des concerts de LULLI la flatteuse harmonie,  
 Aux accens de QUINAUT par les amours unie,  
 Portera dans ses sens le trouble & la langueur,  
 Vous verrez sur sa bouche expirer la rigueur:  
 Si CADMUS vient jurer une foi solennelle,  
 Ses yeux vous jureront une ardeur éternelle.

Tendre & charmant QUINAUT, mélodieux  
 LULLI,

Vos deux noms échappés à la nuit de l'oubli,  
 Elevés jusqu'aux cieux sur les ailes des Graces,  
 Obtiendront des autels chez les dernières races.  
 Vainement DESPREAUX par ses cris obstinés,  
 S'efforça de troubler vos concerts fortunés,  
 Et, semblable à l'aspic qu'irrite l'harmonie,  
 Distila son poison sur votre heureux génie.  
 Vos vers, vos tendres vers par les Amours dictés,  
 Seront les derniers vers par les Amours chantés.

Toi que VENUS en pleurs a formé de leur cen-  
 dre,

Sur la tombe où le sort les fit trop tôt descendre,  
 Toi leur fameux Rival, pour vanter tes talens  
 Donne-moi les éclats de tes accords brillans,

### 32 L'ART D'AIMER,

Inspire à mes concerts ce gout, cette harmonie  
 Que tu fus enrichir des sons de l'Ausonie,  
 Vis, RAMEAU, pour l'Amour, vis pour tarir ses  
 pleurs,  
 Vis, & qu'à pleines mains couvrant ton front  
 de fleurs,  
 Les Amans dans Paphos accourent sur tes traces,  
 Qu'ils disent aux rochers ton génie & tes graces.

xii Les Jeux ont leur saison, le Spectacle a son tems,  
 CLIO brille l'hiver, FLORE éclatte au printems:  
 Aimez de tous les arts la charmante imposture,  
 Mais il est des momens qu'on doit à la nature.

Cet astre étincellant qui dispense les jours,  
 Va pancher vers la fin de son pénible cours,  
 Et s'apprête à verser au sein d'un autre monde  
 Sa lumière vivante & sa chaleur féconde,  
 Le zéphir vous appelle, & sa molle tiédeur  
 De la terre altérée a tempéré l'ardeur.  
 Du paisible ferein les douces influences  
 Présentent des fleurs de plus fraîches nuances.

Paroissez, rendez-vous dans ces jardins char-  
 mans,  
 Où de nos derniers Rois les vastes monumens  
 Elèvent

Elévent jusqu'aux cieux leur riche architecture,  
Chefs-d'œuvres qui diront à la race future  
L'opulence, le gout & le nom des HENRIS.

Sous ces bosquets naissans où voltigent les Ris,  
Que PHILOMELE en pleurs ravit par ses ramages,  
Vous pourrez, à l'objet qui reçoit vos hommages,  
Expliquer par vos yeux vos tendres sentimens;  
Qu'on lise vos desirs dans tous leurs mouvemens,  
Que tout découvre en vous une ardeur violente,  
Ayez un front plus triste, une démarche lente,  
Ne cherchez que ses yeux, admirez ses appas,  
Fuyez-la quelquefois, revenez sur vos pas,  
Son cœur vous suit par-tout, &, trompant son  
    adresse,  
L'Amour fait lui ravir des marques de tendresse.

Jardins, séjour de FLORE où les efforts de l'art,  
Rivaux de la nature, imitent le hazard,  
Tranquille LUXEMBOURG, superbes THUILLERIES,  
Si l'Amour, promenant ses douces rêveries,  
Calme en secret les feux dont il brûle les cœurs,  
S'il est sous vos berceaux quelques Amans vain-  
    queurs,  
Soyez de leurs transports discrets dépositaires,  
Et cachez aux jaloux l'amour & ses mystères.

34 *L'ART D'AIMER,*

Zépher s'est éloigné de nos heureux climas,  
 Les Aquillons glacés amènent les frimas,  
 L'hiver, chargeant de fers les Nymphes fugitives,  
 Enchaîne les vaisseaux sur les ordes captives,  
 LOUIS (4) même LOUIS, l'arbitre des humains,  
 Voit éteindre à FRIBOURG la foudre dans ses mains:  
 Sur un char éclatant la victoire rapide  
 Ramène sur nos bords leur vengeur intrépide:  
 Du repos qu'il accorde il compte les momens,  
 Il a soumis l'Europe, il cède aux élémens.  
 Le front ceint de glaçons, sur tout ce qui respire  
 Borée exerce au loin son inflexible empire;  
 Tout meurt à son aspect, nos champs sont des  
 tombeaux.

L'Amour seul dans les airs fait luire ses flam-  
 beaux;

Dans un de nos Jardins (5) il rassemble les Graces,  
 Y fixe les succès, y règle les disgrâces:  
 Là des modes, des goûts le luxe environné  
 Sous l'or & les rubis lève un front couronné;  
 Là tout paroît *bebé*, les ans n'ont plus d'outrages:  
 Pour briguer les soupirs, pour gagner les suffrages,

(4) Ces vers ont été faits quelques jours après le  
 siège de Fribourg, & ils désignent l'entrée du Roi à Paris.

(5) Le Palais Royal.

Pour venir à tout ceil présenter le deffi,  
Quatre heures de toilette ont à peine suffi.  
Suivez-y votre Amante, amené par l'usage,  
Vous verrez en entrant briller sur son visage  
Le désir de fixer, d'éblouir tous les yeux.

C'est le droit de son sexe : à tout âge, en tous  
lieux,

Et sans même y penser une Belle veut plaire :  
Empruntant les avis de l'onde la plus claire,  
La Bergère attentive à s'y parer de fleurs,  
Vient de son teint naissant ménager les couleurs :  
Au fond d'un cloître obscur les glaces consultées  
Donnent sur mille atours des leçons répétées.  
Plaire, dans une Belle est son premier désir ;  
Avoir plu, ne plus plaire, est son dernier soupir.

Chaque jour, chaque instant, propices à vos vûes,  
Peuvent vous procurer d'heureuses entrevues :  
Il est d'autres endroits qu'on ne peut indiquer,  
Et qu'un Amant soigneux doit souvent pratiquer ;  
Il est aussi des lieux où l'Amour doit se taire,  
Où regnent les respects & la décence austère :  
Aux mœurs, aux lieux, aux tems, pliez votre  
maintien,  
L'exemple est un devoir, montrez-vous citoien.

36 *L'ART D'AIMER,*

Un destin fortuné remplit votre espérance,  
 Vos soupirs, vos sermens, votre persévérance  
 Balancent les rigueurs d'un sévère devoir,  
 On daigne vous entendre, on se prête à vous voir,  
 Saisissez les plaisirs que l'Amour vous prépare,  
 Le moment que l'on perd rarement se répare,  
 Paroissez le premier à l'endroit convenu;  
 Le beau sexe toujours veut être prévenu.

Quand par mille transports votre flamme s'ex-  
 plique,  
 Un jeune objet craintif, rêveur, mélancolique,  
 D'abord pourra douter de leur sincérité:  
 Peut-être soupçonnant votre fidélité,  
 Et des Amans trompeurs vous citant l'inconf-  
 tance,  
 Pour mieux vous colorer sa feinte résistance,  
 Cette Belle avouera que vos soins, vos respects,  
 Dignes d'être acceptés, ne lui sont plus suspects  
 Si vous pouvez borner vos vœux à son estime.  
 „ De son cœur, dira-t-elle, on devient la vic-  
 time  
 „ Sitôt que l'on écoute un trop tendre pan-  
 chant,  
 „ Le front paré de fleurs, agréable, touchant,

- „ L'Amour s'offre d'abord sous le plus beau visage ;  
„ Mais ceux qui de sa chaîne ont fait le triste usage ,  
„ N'ont rencontré , séduits par ses charmes cruels ,  
„ Que pour un faux plaisir mille tourmens réels :  
„ Faut-il t'abandonner , tranquille indifférence ?  
„ Tu nous flatte sans choix , tu plais sans préférence ,  
„ Sous ton paisible empire on n'a que de beaux jours :  
„ Faut-il te fuir ? faut-il te perdre pour toujours ?

A ces mots où l'Amour se peint avec adresse,  
Que dicte le soupçon, que dément la tendresse,  
Jetez-vous à ses pieds, redoublez vos sermens,  
Vantez-lui de l'Amour les doux engagemens,  
Le prix de la jeunesse & du tems qui s'envole,  
Etouffez les clameurs d'un préjugé frivole,  
Jurez-lui mille fois que plus vif & plus beau,  
Votre feu toujours pur vivra jusqu'au tombeau,  
Qu'adorant ses vertus, qu'à la servir fidelle,  
Vos jours, votre bonheur, votre sort dépend  
d'elle.

38 L'ART D'AIMER,

S'il est besoin de pleurs pour la convaincre  
mieux,  
Que des torrens de pleurs échappent de vos  
yeux,  
Pleurez, le tendre Amour se complait dans les  
larmes,  
Son calme le plus doux nait du sein des allar-  
mes,  
Ses mirtes les plus chers sont arrosés de pleurs,  
Et qui ne fait pleurer ignore ses douceurs.

Enfin, l'Amour l'emporte & la rigueur chan-  
celle,  
Dans des yeux languissans la tendresse étincelle:  
Un inflexible objet va se laisser fléchir;  
Du piège qui lui plait il n'ose s'affranchir;  
Sur sa tremblante main cueillez le premier gage;  
Un baiser parle au cœur, il en est le langage.

Amour, l'on fuit en vain l'atteinte de tes traits,  
Tout ressent ton pouvoir, tout cède à tes at-  
traits;  
De mille préjugés la voix tumultueuse  
Reprime de tes feux l'ardeur impétueuse,  
A ton joug, pour un tems, un cœur est dérobé,  
Tu parois, le cœur brûle, & le fard est tombé.

Et toi, fantôme altier, vaine Philosophie,  
 A ton appui trompeur insensé qui se fie !  
 Tu dédaignes l'Amour, ses fleurs & ses appas,  
 Tu marques ses écueils, tu n'en garantis pas :  
 Viens voir briser l'orgueil de ton superbe maître ;  
 Colosse de fumée, apprends à te connaître.

Sur la cime d'un mont inaccessible aux yeux,  
 DESCARTES (6) mesurant & la terre & les cieus,  
 De l'antique univers réformant la structure,  
 Devant son tribunal assignoit la nature :  
 Là le *vide* & le *plein* dociles à sa voix,  
 Les globes & les feux se rangeoient sous ses loix.

Près d'un bois qui couvroit sa retraite profonde,  
 Un ruisseau prodiguoit la fraîcheur de son onde ;  
 Son cristal fugitif, claire image du tems,  
 Nourrissoit sur ces bords un éternel printems :  
 Descartes chaque jour à ces sources limpides  
 Puiſoit le long oubli des voluptés rapides.

(6) Que Messieurs les Cartésiens ne se scandalisent point de voir ici leur Héros soupirer pour une *Bergère* : *Descartes* étoit homme ; *Bailler* rapporte de ce Philosophe qu'il avoit eu en Hollande une fille nommée *Francine* : un Cartésien zélé assureroit, dit-on, que ce n'étoit qu'une *machine automate* ; un Poète est obligé de s'en tenir au bruit commun : *Famam sequere*, Art. Poët.

40 *L'ART D'AIMER,*

Un matin que l'aurore, aux dépens de ses pleurs,  
De perles, de saphirs enrichissoit les fleurs,  
Qu'à la rose échappé le zéphir infidelle,  
Publioit les faveurs qu'il venoit d'avoir d'elle,  
Le dessein ingénu de baigner mille appas  
D'EMIRE à ce bassin avoit conduit les pas.  
D'un hameau d'à lentour Emire étoit bergère;  
Sa timide pudeur, sa démarche légère  
A ses vives beautés prêtoient mille agrémens:  
Dans un verger prochain cueillant ses ornemens,  
Elle empruntoit son art des mains de la nature,  
Ses attraits & des fleurs composoient sa parure,  
Son cœur, libre de soins, soumis au seul devoir,  
De ses yeux enchanteurs ignoroit le pouvoir;  
Sa voix du rossignol défioit les ramages,  
Reine de dix hameaux, objet de mille hommages,  
Elle enflammoit les vœux des pasteurs d'à lentour,  
Tircis & Coridon la chantoient tour à tour,  
Emire sur le choix demouroit incertaine.

Elle arrive, & s'afflit aux bords de la fontaine,  
De tant d'appas secrets confidens fortunés,  
Ces bords sèment les fleurs dont ils sont cou-  
ronnés:  
Inquiète, elle cherche avec un œil timide  
Si ce buisson épais, si cette roche humide

Ne peut point receler quelque témoin furtif;  
Puis fixant ses regards sur le cours fugitif  
De ces flots argentés qui semblent se suspendre,  
Qui semblent sur son sein brûler de se répandre,  
Rêveuse, elle se mire & remet une fleur,  
Qui de ses longs cheveux rehausse la couleur;  
Les bois, l'éloignement, l'ombre, tout la rassure,  
Elle ose enfin quitter sa légère chaussure,  
Puis d'une lente main dévoile en rougissant  
De cent trésors cachés l'albâtre éblouissant.

Quel spectacle pour vous, Philosophe insensible!

Sous l'abri d'un buisson touffus inaccessible,  
Voyant sans être vu, d'ombres enveloppé,  
Aucun de ces appas ne vous est échappé:  
Descartes, paroissez auprès de la fontaine;  
Montrez l'austérité de votre ame hautaine.  
Que vois-je? ô vain remède! ô trop frivole orgueil!

Le Dieu d'un ciel nouveau tombe au premier écueil;

Il pâlit, il recule, il avance, il admire,  
Il veut fuir, il retourne, il vole aux pieds d'Emire.

La Bergère tremblante à l'aspect d'un mortel,  
Rougit, s'échappe & fuit. „ Non, il n'est rien  
de tel,

Crioit le Philosophe en courant sur ses traces,

„ Il n'est rien ici-bas qui ressemble à vos graces:

„ Ah! Bergère, arrêtez, montrez-moi vos beaux  
yeux,

„ Saturne est moins brillant, ils effacent les  
cieux....

Inutiles transports! D'une course légère,

La crainte loin du bois emporte la Bergère,

Emire est disparue : ainsi dans un vallon,

D'où Flore & le Zéphir ont proscrit l'Aquilon,

Un cruel oïseleur voit un oiseau timide

S'agitter, s'échapper de son filet perfide:

Par les sons contrefaits d'un pipeau séducteur,

Il le rappelle en vain au piège destructeur;

Joyeux d'avoir trompé ses embûches secrètes,

L'oiseau cherche des bois les profondes retraites,

Insulte à son tiran, rejoint ses compagnons,

Qui par de vifs transports, par de tendres chansons

Célébrent du captif la prompte délivrance:

Telle, de son Amant emportant l'espérance,

Emire s'échappoit loin du Sage éperdu.

Descartes resté seul, étonné, confondu,

Forme sur son destin des réflexions vaines,  
 Un poison trop subtil a coulé dans ses veines,  
 D'un feu séditieux son cœur est dévoré,  
 Il emporte le trait dont il est déchiré;  
 Il retourne, il revoit le donjon solitaire,  
 De son repos profond sacré dépositaire;  
 Hélas! il n'y sent plus ce calme trop heureux,  
 Tout à ses yeux errans n'offre qu'un *vide* (7) af-  
 freux,  
 Il redemande Emire à tout ce qu'il rencontre,  
 Il l'entend, il lui parle, & rien ne la lui montre;  
 Confus, il prend en main un globe où l'univers  
 S'étend & se divise en des cercles divers, (8)  
 Il y voit les saisons, les nombres, les années,  
 Il y suit du soleil les routes ordonnées:  
 „ Assemblage étonnant des merveilles des cieux,  
 „ Astrés, signes, dit-il, est-ce à nos foibles yeux  
 „ A vouloir pénétrer vos loix impénétrables?  
 „ Sous la main d'un moteur, constans, inalté-  
 rables,

(7) Descartes en créant le système des tourbillons, détruisoit celui du *vide* dont il nioit l'existence; depuis Newton par le moyen de l'*attraction* a prouvé la nécessité du *vide* & anéanti les tourbillons: on a essayé dans les derniers tems de concilier ces deux Philosophes, mais inutilement; ils ont eu l'un une fille, l'autre un fils de leurs maîtresses; voilà en quoi ils sont semblables.

(8) Une sphère.

- „ Vous marchez, vous suivez le cours qu'il vous  
prescrit,  
„ De son souffle animés & pleins de son esprit,  
„ Un globe dans sa route appelle un autre globe,  
„ Il n'est point à ses loix de loi qui vous dérobe,  
„ Et nous, atomes vains, vils jouets de l'erreur,  
„ Prenant pour le devoir notre aveugle fureur,  
„ Quittant la vérité pour la triste imposture,  
„ Nous fuyons les sentiers qu'a tracé la nature!  
„ Elle embrase nos cœurs pour des objets char-  
mans,  
„ C'est son flambeau qui brûle au sein de mille  
Amans;  
„ Sa voix nous dit d'aimer, le préjugé l'opprime,  
„ L'Amour est la nature & l'Amour est un crime!  
„ Reviens, nature, amour, dans un cœur combattu;  
„ Aimer c'est être sage, Emire est la vertu.

Il dit, & les Amours rians de l'entreprise,  
Il prend la vaste sphère, il la foule, il la brise;  
Enfin, cédant au sort, par son panchant conduit,  
Il s'apprête à quitter ce tranquile réduit,  
Ce réduit que la Paix avoit choisi pour Temple.  
Il trouve une onde claire, il s'y voit, s'y con-  
temple,

Il cherche à s'y parer d'un éclat étranger,  
Le Sage en un moment se transforme en Berger,  
Descartes de bouquets remplit sa pannetière,  
Deux mirtes enlacés ornent sa tête altière,  
La houlette à la main, plein de nouveaux appas,  
Il cherche Emire, il suit la trace de ses pas.

Tel Pluton, de Cères parcourant les campa-  
gnes,  
Frappé d'un jeune objet (9) qu'entouroient ses  
compagnes,  
Se dérobe aux horreurs du ténébreux séjour,  
Dans les prés, dans les bois la cherche nuit &  
jour.

Près du hameau voisin où brille, où regne Emire,  
Au bord d'un fleuve pur où le Printems se mire,  
Sont deux antres profonds que la nature a faits,  
Là sa main libérale épanche ses bienfaits,  
Là sur des lits de fleurs, de mousse & de fougères  
Le sommeil dans ses bras appelle les Bergères,  
Quand l'astre du midi lançant ses traits brûlans,  
A fait désirer l'ombre à leurs troupeaux bélans;  
Le silence y sourit dans une paix profonde,  
Là l'on jouit de soi, là l'on est seul au monde:

(9) Proserpine.

46 *L'ART D'AIMER,*

C'est sous l'asile heureux de ces antres fleuris  
Que le pampre tapisse, où l'if sert de lambris,  
C'est sur ces beaux coteaux, trônés de la nature,  
Où l'art n'a point mêlé sa brillante imposture,  
Que se laissant conduire au flambeau des plaisirs,  
Descartes trouve enfin l'ame de ses desirs.

A sa vue, agité d'une tendre contrainte,  
Enflammé par l'espoir, ralenti par la crainte,  
Il rougit, il chancelle, il recule, il pâlit,  
Son génie étonné s'égare & s'affoiblit,  
Il veut parler, sa voix sur ses lèvres expire,  
Il tremble, il ne voit plus, il frémit, il soupire,  
En vain à son idole il veut se dérober,  
Aux pieds de la Bergère il vient enfin tomber.

„ Arrête, lui dit-il, & ne crains point d'ou-  
trage,

„ Tes beaux yeux m'ont vaincu, jouis de ton  
ouvrage,

„ Tu vois à tes genoux un Sage renommé,

„ Du foible des mortels par l'Amour informé:

„ Jusqu'ici les vertus avoient fait mon étude,

„ J'ai su par une longue & pénible habitude

„ Enchaîner de mon cœur les efforts revoltés,

„ Je jouissois de moi, mes sens étoient domptés,

- „ Aux traits du vain plaisir j'étois invulnérable,  
 „ Les vastes cieux n'ont point d'abîme impéné-  
 trable  
 „ Que mon œil curieux n'ait voulu pénétrer,  
 „ Dans ces globes sans fin mon Etre osoit entrer...  
 „ Je t'ai vue & mon sort vient de changer de face,  
 „ Les cieux à tes regards, le monde entier s'ef-  
 face,  
 „ L'astre le plus brillant à ton aspect s'éteint,  
 „ Les plus vives couleurs le cèdent à ton teint,  
 „ L'ordre de l'univers, ses ressorts admirables  
 „ Sont un foible tableau de tes traits adorables;  
 „ Quel Dieu pût compasser & ta taille & ton port?  
 „ Tout se rencontre en toi dans un juste rapport;  
 „ Quel pinceau de ton front ménagea les nuances?  
 „ De Vénus & de Mars les vives influences  
 „ N'ont point les agrémens qui parlent dans tes  
 yeux,  
 „ Un Dieu brille dans toi, tu renfermes les  
 cieux....  
 „ Tu rougis des aveux que mon amour t'ex-  
 prime,  
 „ Plus pure que le jour mon ardeur est sans crime;  
 „ Et si ma bouche enfin se fait mal exprimer,  
 „ Du moins jusqu'au tombeau mon cœur saura  
 t'aimer.

#### 48 *L'ART D'AIMER, &c.*

Descartes en ces mots découvroit sa tendresse,  
L'Amour parloit pour lui, qu'auroit fait sa Mat-  
tresse ?

On lisoit sur son front sa crainte & sa pudeur,  
Des soupirs ingénus trahissoient son ardeur ;  
Se laissant prévenir d'un panchant favorable,  
Son cœur ne resta pas toujours inexorable,  
Le Berger Philosophe eut l'art de le fléchir,  
D'un appât si flatteur il ne put s'affranchir.

*Fin du deuxième Chant.*

L'ART

L'ART  
D'AIMER.

---

*CHANT TROISIÈME.*

---

L. A. R. T.

D. A. I. M. E.

---

CHANT TROISIEME

---

---

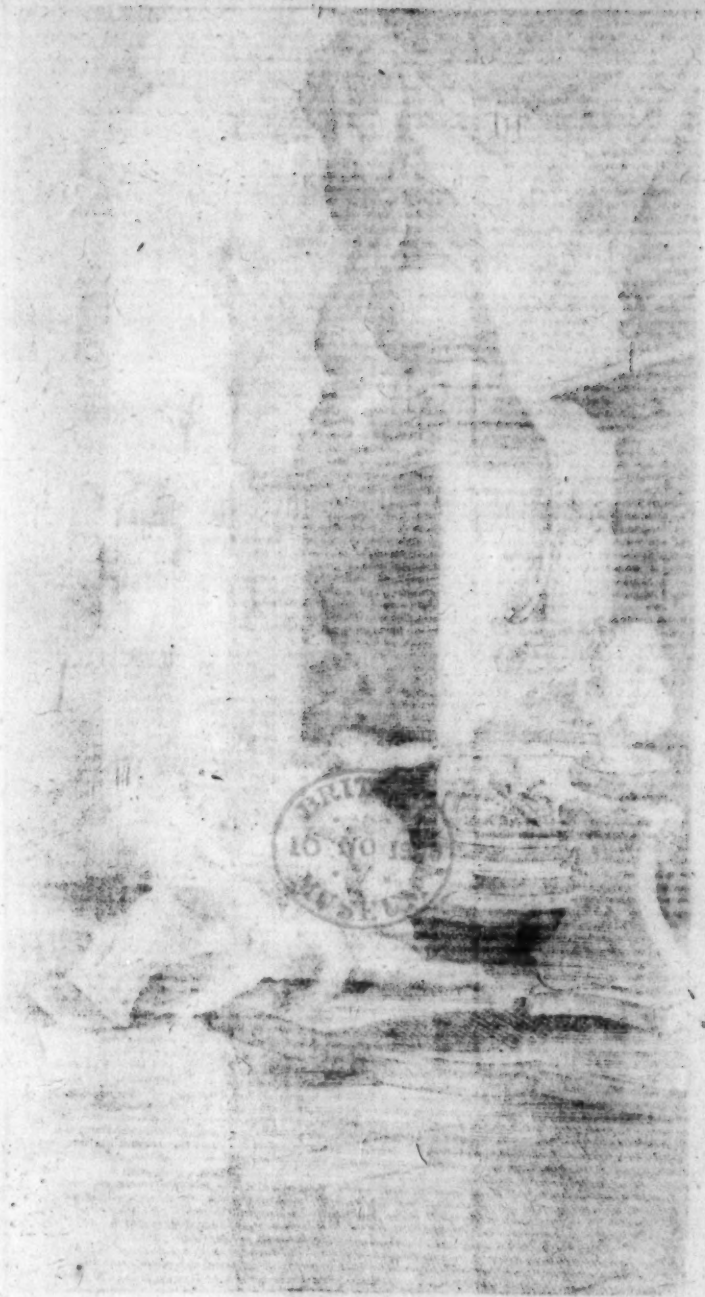
---

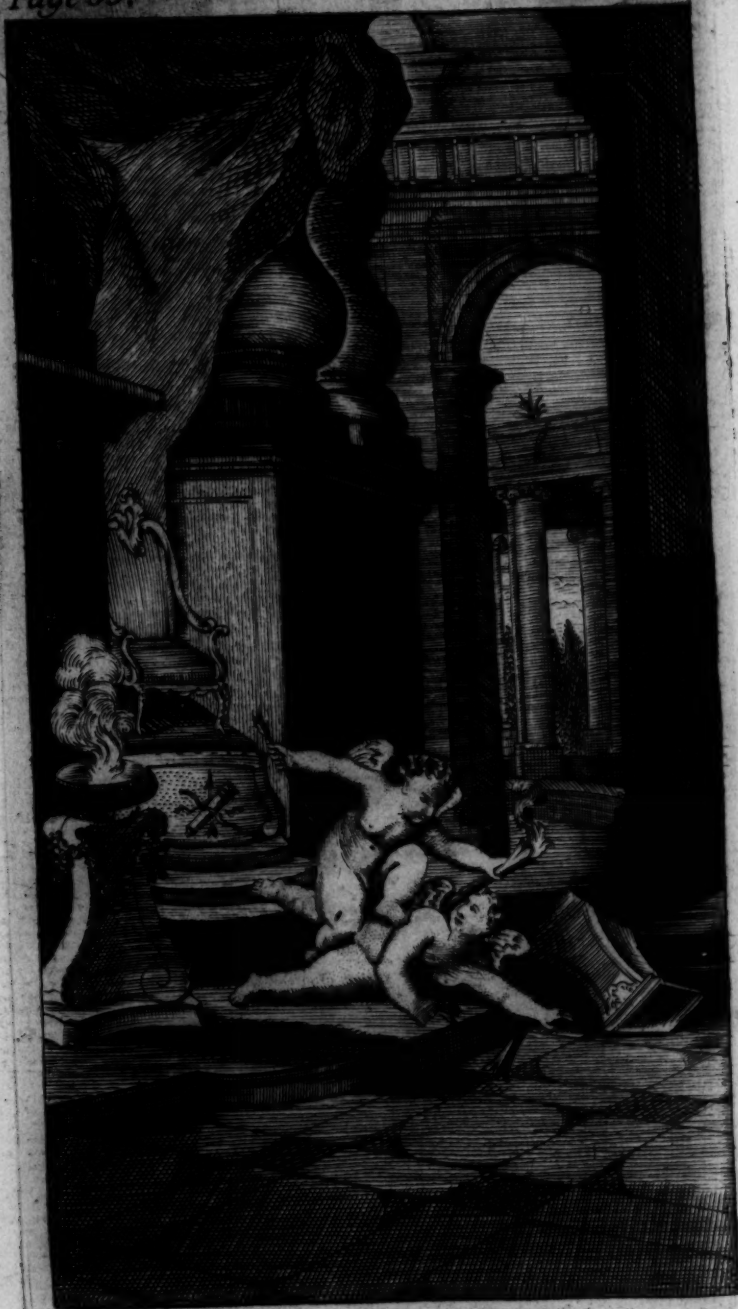
## ARGUMENT DU CHANT TROISIÈME.

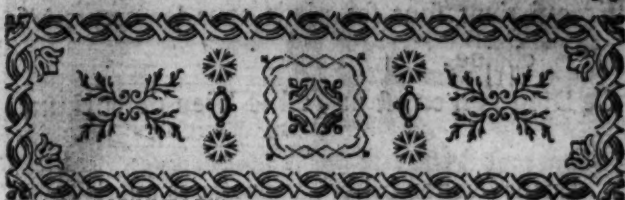
**C**aractère des deux amours, l'un vicieux & frivole, l'autre sage & durable : un Amant doit s'attacher à découvrir les mœurs & le génie d'une Maîtresse : esquisses de différens caractères : une Amante rend le change, & cherche à connoître à qui elle a affaire ; on s'étudie de part & d'autre : ne point se croire autorisé à feindre & à se déguiser dans la vue de plaire davantage : on n'est aimable que par le mérite ; l'estime fait naître l'amour : avoir les sentimens & la conduite d'un galant homme : compter pour rien les avantages extérieurs, ils sont de courte durée ; embellir son ame d'ornemens moins périssables ; unir aux agrémens d'un esprit orné les sentimens d'une ame généreuse ; fuir les airs & l'affectation d'un courtisan petit-maître ; être uni dans la conversation ; éviter une vaine parade de métaphisique que le mauvais gout semble accréditer ; ne point prôner ni réciter les méchans vers des Lico-phrons modernes ; ne point parler devant une Belle le langage du Bareau ; fuir le ton fade & précieux des Néologues ; n'être ni faux plaisant, ni caustique ; n'être point entêté de sa noblesse ; qu'elle est la vraie roture ; haïr la fourberie, avoir la vérité sur les lèvres : il y a des termes qui ne doivent jamais se trouver dans la bouche d'un bonnête homme : voir la bonne compagnie : il y a plusieurs Seigneurs Français dont on doit désirer d'être connu ; leur commerce est l'école des vertus & de la politesse : le monde seul ne peut pas former un Cavalier, il faut y joindre la

*lecture : quels sont les Auteurs qu'on doit préférer ;  
leurs éloges : ne point donner dans le préjugé Fran-  
çais , en mesestimant nos voisins : l'Amour inspira  
le premier aux hommes la valeur martiale : origine  
des guerres : reprimer les fureurs d'une jalousie asia-  
tique : peinture des crimes qui accompagnent le duel :  
les Amantes doivent s'opposer de toute leur force à  
la furie des cartels : exemple d'Elvire , jeune Ame-  
ricaine , à qui l'on n'a enseigné d'autres loix que  
celles de l'humanité , & qui desarme deux Amans  
rivaux par la force & par la sagesse de ses remon-  
trances.*

6  
-  
a  
e  
-  
1;  
à  
e-  
ue  
ns  
n-







# L'ART D'AIMER.

## CHANT III.

**C** Et enfant (1) dont l'autel entouré de victimes  
Est sans cesse honoré de vœux illégitimes,  
Qui cache sa noirceur sous les plus tendres traits,  
Qui porte dans ses mains des poisons & des traits,  
Monstre qu'on nomme AMOUR, né du sein des  
parjures,  
Qui voile d'un bandeau la honte & les injures,  
Dont le trône est placé sur des monceaux de dards,  
Qui conduit les forfaits sous ses fiers étendards,

(1) Les vrais Philosophes de l'antiquité ont toujours mis une grande différence entre *Cupidon* & l'*Amour*; c'est cette distinction qu'on a tâché de caractériser ici par une double allégorie. Voyez *le Banquet de Platon*, traduit par le grand Racine.

54 *L'ART D'AIMER,*

Et qui tient sous ses pieds tous les cœurs à sa chaîne,

Ce Dieu, s'il en est un, est le Dieu de la HAINE.

Amans, venez briser ses profanes autels,  
 Un autre AMOUR descend du sein des immortels :  
 S'il est muni d'un arc qu'il tend d'une main sûre,  
 Sa voix des cœurs qu'il perce adoucit la blessure ;  
 La chaîne qu'il prépare est faite pour durer,  
 Et le flambeau qu'il tient brûle pour éclairer ;  
 L'innocence, les ris, la pudeur l'environnent,  
 Les grâces, les égards, la vertu le couronnent :  
 Tendres enfans du respect, doux fruits du sentiment,  
 Il naît avec nos cœurs, vit jusqu'au monument.

Mortels, préparez-vous à de nouveaux miracles,

Ce Dieu va par ma bouche annoncer ses oracles.

Amans, soyez certains de perdre tous vos pas,  
 Soyez sûrs que les cœurs ne s'attendriront pas,  
 Si vous ne pouvez lire au fond d'un caractère.

Votre Amante, écoutant une sagesse austère,  
 Nourrit-elle un feu lent dans un cœur combattu ?  
 Suspendez vos progrès, ménagez sa vertu ;

Unit-elle aux Amours l'esprit philosophique?  
Malebranche à la main, parlez métaphisique:  
Blame-t'elle? blamez; vante-t'elle? vantez;  
Danse-t'elle? dansez; chante-t'elle? chantez;  
Son doigt peint-il la toile? admirez ses ouvrages;  
Vous lit-elle ses vers? prodiguez vos suffrages.

Tout Amant qui prétend fléchir un jeune objet,  
Attentif à lui plaire & plein de son projet,  
A son ame, à son gout se plie & se conforme,  
Pense, aime, agit comme elle, en elle il se trans-  
forme.

Vous connutes son cœur par un heureux dé-  
tour;  
Cet objet va bientôt vous connoître à son tour.

Sur la foi d'un Amant indécise & craintive,  
A sonder ses replis une Belle attentive,  
Approfondit son gout, son génie & ses mœurs,  
Un geste, un signe, un mot découvrent nos hu-  
meurs,

Et ces impressions sans cesse retracées,  
Par les tems, par l'Amour ne sont point effacées;  
Rarement on détrompe un esprit prévenu,  
Qui du premier abord croit vous avoir connu.

56 *L'ART D'AIMER,*

Toujours un préjugé s'augmente & se conserve.

Quand un objet aimé vous suit & vous observe,  
Quand son esprit adroit cherche à vous démêler,  
Habile à vous cacher, prompt à dissimuler,  
Fuyant dans les replis d'un épais labyrinthe,  
N'allez point opposer la fourbe ou la contrainte;  
Du plus sombre Dédale on rencontre le fil,  
On devine un visage en voyant le profil;  
Cet Amant qui fardoit son esprit trop fantasque,  
Montre enfin ce qu'il est, laisse échapper le masque;

Ce qu'on manque d'abord, on le découvre un  
jour;

Ne vous déguisez point, montrez-vous au grand  
jour;

Quand on veut être bien on est ce qu'on doit être,  
Le mérite est égal, la vertu n'a qu'un être;  
Le cœur s'aquitte mal d'un rôle contrefait,  
On paroît vertueux quand on l'est tout-à-fait;  
Que votre hommage enfin soit pur & légitime,  
Vous obtiendrez l'amour en méritant l'estime.

Si rassemblant sur vous ses dons les plus flat-  
teurs,

La figure, l'esprit, les talens enchanteurs,

La prodigue Nature en fit votre partage,  
Loin de vous prévaloir d'un si frêle avantage,  
Joignez à ses présens le mérite & l'honneur;  
Tout éclat n'est sans eux qu'un éclat suborneur,  
La jeunesse bientôt se ternit & s'efface,  
Chaque instant en flétrit la légère surface,  
L'âge emporte avec soi les charmes & les ris,  
L'hiver suit le printems dans nos champs défleuris;  
De riches ornemens embellissez votre ame,  
Que des cœurs bien placés l'exemple vous en-  
flamme;  
Cultivé par les arts, bienfaisant, généreux,  
Ajoutez à l'esprit un caractère heureux.

Du frivole *Meilcour* \* le bruyant équipage,  
Ses laquais, des ayeux, une meute, son page,  
D'équivoques parfums un habit empesté,  
Du vernis appliqué sur un teint frelaté,  
Des cheveux cimentés d'amidon & d'essences,  
D'insipides souris, de fréquentes absences,  
Des yeux toujours distraits, des propos mal gar-  
dés,  
Pour exprimer des riens mille gestes guindés,

\* Le Comte de \*\*\*. la fatuité est héréditaire dans cette race-là : cinquante louis d'or l'a fait admettre dans le *Moréri*,

58 *L'ART D'AIMER,*

De la minauderie insipide assemblage,  
Et de tout fat qui s'aime ordinaire étalage,  
Sur son peu de valeur lèvent tous les soupçons.

Décent dans vos habits, uni dans vos façons,  
Noblement négligé, sans art, sans suffisance,  
Que dans tous vos dehors il regne un air d'aisance;  
Sous l'or & le brocard un esprit pénétrant  
Démêle les travers d'un fade soupirant:  
Les riches diamans qui sur vous étincellent,  
Eclairent vos défauts plutôt qu'ils ne les celent;  
Dans le profond des cœurs on porte le flambeau,  
Le naturel nous charme & le vrai seul est beau:  
*Trévil* par son maintien trahit sa sécheresse,  
Un Amant doit être homme auprès de sa Ma-  
tresse.

En fuyant d'un blondin l'attirail éventé,  
Evitez d'un pédant le langage affecté.

Eh! qu'importe à *Doris* d'un ruban occupée,  
De voir que les couleurs jusqu'ici l'ont trompée,  
Qu'elle eût tort d'en juger par le premier coup  
d'œil,  
Que le verd n'est point verd, que la nuit tout  
est deuil?

Qu'importe au teint jaloux de la belle *Zulie*,\*  
 Qui pâlit en comptant les appas de *Julie*,\*  
 D'entendre qu'Epicure est contraire à Platon,  
 Et qu'on vient d'accorder Descartes & Newton?  
 Ce top sied à *Rivar*; mais un aimable Sage  
 Doit se plier au monde & se mettre à l'usage:  
 Ne se prêter à rien est le plus grand travers.

N'allez point, lutiné par le Démon des vers,  
 Vomir près de *Cloris* des flots de Logogriffes,  
 L'aborder tout farci de feuilles apocrifles, (2)  
 Fatras qu'un jour voit naître & qu'un jour voit  
     siffler,  
 Et d'un rauque gosier faire à grand bruit ronfler  
 Les grands vers que *Linant* entonne avec em-  
     phase,  
 Admirés des badauts qui bâillent en extase.

Laissez chanter la rime aux rimeurs de métier;  
 Que bourdonnant ses vers de quartier en quartier,  
 Le doucereux *Brander* ravisse les ruelles,  
 Qu'il pare les *Phrinés* du beau nom de cruelles,

\*\* Les deux Comtesses de \*\*\*. & de \*\*. sœurs & rivales irréconciliables.

(2) Les Journaux, les Mercures, les Mémoires & autres minucies périodiques.

60      *L'ART D'AIMER,*

Sa Muse au moins, pour prix des sons qu'il vient  
glapir,

Monte à la garde-robe & trouve à s'y vêtir.

Que *Ronfré* d'un sosie encense la statue,  
A replis tortueux rampe & se prostitue,  
Du moins son Apollon à table est défrayé,  
Et d'un fade quatrain son écot est payé.

D'un légiste hagard évitez le langage ;  
Ces hommes de Bareau n'offrent qu'un front  
sauvage;

Démostène apprentif, Cicéron bégayant,  
Empruntant de *Berchet*\* le ton faux & bruyant,  
N'allez point mettre en jeu Bartole & le digeste,  
Chicanner un sourire & plaider pour un geste.

J'ai vu certain *Midas* † bigarré de latin,  
Présenter à *Céphise* une thèse en satin,  
Et d'un ton qu'aigrissoient l'amertume & la bile,  
Par Balde & par Mornac prouver qu'elle est nu-  
bile.

Fuyez de ces propos le ridicule outré.

Tout Robin sot ou fat, subalterne ou titré,

\* Jeune Avocat.

† Le fils de \*\*\*\*. Sous-Fermier.

Ne sied qu'auprès d'un lit qu'assiége l'insomnie.\*

Aux plus simples sujets pliez votre génie,  
Égayez vos discours, & sachez voltiger  
Du plaisant à l'utile & du grave au léger.

Singe de *Marivaux*, † pronant ses monologues,  
Et jaloux de briller au rang des Néologues,  
Gardez-vous de courir, diffus, alambiqué,  
A la piste d'un mot récemment fabriqué;  
Tous ces termes nouveaux dont un fat fait parade,  
Sont les symptômes sûrs d'un gout faux & malade:

Laissez ces froids brillans à ces Auteurs guindés  
Dont Paris chaque hiver voit ses quais inondés,  
Informes avortons qui n'ont qu'un jour de vie,  
A qui, dès le berceau, la lumière est ravie,  
Que le Public malin renvoie à l'almanac, (3)  
Malgré vingt passe-ports signés par *Cabusac*.

\* Il en est d'eux comme des Moines, ils déparent tout.

† Les Romans de cet Ecrivain si affectés, si précieux, fourmillent encore de *Réflexions monologues* qui assomment le Lecteur.

(3) *Almanac en Logogriffes* qui paroissoit les années dernières, & qui contenoit la liste des *Rimeurs à la glace*.

Fuyez d'un faux plaifant l'infipide manie,  
 Un caustique (4) odieux fans art & fans génie,  
 Qui veut à tous propos rire aux dépens d'antrui,  
 Dit des autres souvent ce qu'on a dit de lui,  
 Sa verve à tout risquer se pense autorisée;  
 Mais de ceux dont il rit lui-même est la risée.  
 Respectez vos égaux, ménagez vos amis,  
 On abhorre un railleur qui se croit tout permis.

N'imitiez point ce fou (5) bercé par des chi-  
 mères,  
 Qui vante à chaque mot le haut rang de ses pères;  
 Bornez-vous, d'un grand nom, modestes héri-  
 tiers,

A marcher en secret dans les mêmes sentiers:  
 Tant de fatuité nous revolte & nous blesse,  
 Le cœur seul fait le sang, le cœur fait la noblesse;  
 Elle est dans les vertus & non dans les discours,  
 Et ne doit point d'un titre emprunter son secours:  
 Tous mortels sont égaux; l'honneur & la droiture  
 Font seuls les qualités & fixent la roture:  
 Un Duc rayonnant d'or compte en vain ses ayeux;  
 S'il est stupide ou fat, qu'il soit peuple à vos  
 yeux.

(4) Caractère du Marquis de G\*\*.

(5) Le Chevalier de R\*\*\*\*.

Aimez la vérité, que chez vous elle habite,  
Qu'elle marche avec vous & jamais ne vous quite,  
Qu'elle parle en vos yeux & brille en votre front:  
Soyez Français; (6) tromper est se faire un affront.

Ne prononcez jamais ces mots dont la licence  
Fait rougir la pudeur & frémir l'innocence,  
Redoutez tous écrits effrontés & pervers,  
Et laissez à *Piron* gangrener l'univers.

Sans subir d'un flatteur les tristes servitudes,  
Dans un monde poli formez des habitudes,  
Fuyez le peuple obscur, soyez l'ami des Grands,  
Fréquentez-les pour eux plutôt que pour leurs  
rangs:

Recherchez, cultivez DARGENSON & NOAILLES,  
Que BIRON de ce front qui gagne les batailles,  
Tout couvert de lauriers daigne vous accueillir:  
Quels fruits dans leurs discours peuvent se recueillir!

Voyez, aimez, goûtez LA MARK & D'AUBETERE,  
Chérifiez NIVERNOIS, l'Apollon de Cytère,

(6) Sont-ce là les *Français*! disoit il y a quelque  
tems un aimable Etranger, n'auroient-ils point abandonné la *franchise* de leurs pères avec les hauts-de-chausses & les pourpoints?

64 *L'ART D'AIMER,*

La Muse qui d'Horace a filé les beaux jours,  
A tiffu ses destins de roses & d'amours:  
Pratiquez SAINT-LAMBERT, LUXEMBOURG & FITZ-  
JAMES;  
Minerve a de ses mains paitri leurs belles ames:  
BELLE-ISLE & LÖWENDAL, de l'Anglois trop  
connus,  
Rivaux par leurs talens, le sont par leurs ver-  
tus.

Où m'emportent vos noms, Ducs brillans,  
Ducs aimables? \*  
Du génie & du gout les dons inestimables,  
VAUJOUR & RICHELIEU sont semés sur vos pas,  
Amis de tous les arts, Courtisans pleins d'ap-  
pas,  
Vous caressez Phébus en servant votre Maître;  
Pour vaincre & pour charmer le ciel vous a fait  
naître.

Amans, (7) voilà les Grands qu'il faut suivre,  
écouter,  
Et l'on a profité quand on fait les gouter:

Ce

\* *Quò fessum rapitis fabii?* Virg.

(7) Il y a encore en France beaucoup de per-  
sonnes de qualité dignes des respects & de l'estime d'un  
honnête homme.

Ce commerce pour vous est de grande ressource,  
 Tout plait, tout charme en eux, l'on y puise à  
 la source

Ces nobles sentimens, ce langage épuré,  
 Ce gout brillant & fin du vulgaire ignoré.

Ne bornéz pas vos soins à cette unique étude,  
 Tiréz encor profit de votre solitude:  
 Avant de savoir vivre, agir & converser,  
 Il faut pouvoir sentir, raisonner & penser.  
 Que des Auteurs fameux les fréquentes lectures,  
 Que leurs récits naïfs, que leurs vives peintures  
 Prêtent à vos discours leur charme ravissant.

FRANÇAIS, dont le génie étincelle en naissant,  
 Attentifs aux leçons que j'ose vous prescrire,  
 Travaillez, j'y consens, pour apprendre à décrire  
 Les rangs & les replis des Bataillons armés,  
 Dans l'art de triompher que vos bras soient formés.

L'Art  
militaire.

De la veuve éplorée embrassez la défense,  
 Entre l'équité foible & la superbe offense,  
 Sous les yeux de MAUPEOU dressez un mur d'airain.

La Juris-  
pruden-  
ce.

Armez-vous du pouvoir de cet art souverain,  
 Qui commande aux esprits, les pousse ou les  
 reprime,

L'Elo-  
quence.

Qui cite les tirans, qui fait pâlir le crime.

La Poli-  
tique.

Ménageant à propos les obstacles divers,  
 Du fond d'un cabinet gouvernez l'univers;  
 Que tout y soit prévu sans que rien en transpire,  
 Tenez-y dans vos mains les rênes d'un Empire;  
 Mais en sacrifiant vos veilles à l'Etat,  
 Songez à vous former un esprit délicat,  
 Jamais ne négligez l'heureux talent de plaire,  
 Il prête un lustre au reste, & c'est l'art nécessaire.

Que du charmant Amour le langage ingénu,  
 Pour regner sur les cœurs, vous soit d'abord  
 connu.

Anacréon, Tibulle & l'Amant de Glicère,  
 Instruisent à n'aimer que d'un amour sincère;  
 Virgile fait mouvoir les rochers amollis,  
 Soit qu'il dise aux écos les feux d'Amarillis,  
 Soit qu'effuyant les pleurs de Didon confondue,  
 Il conduise au bucher cette Reine éperdue;  
 Aimez leur élégance, adoptez leurs leçons,  
 Consultez après eux leurs dignes nourriçons.

Que le touchant Racine, instruit par la nature,  
 Montre à vous exprimer sans fard, sans impos-  
 ture;

En partageant les pleurs de Chimène aux abois,  
 Voyez jusqu'où l'Amour peut étendre ses drois.

Que Molière , Regnard , NERICAUT , LA

CHAUSSE'E,

Vous forment à fléchir une Amante offensée ;

Ces sages Précepteurs sur la scène admirés ,

Eclairent encor mieux de près considérés.

Ce Lirique fameux , prodige de la France ,

Phénix qu'ont étouffé la fourbe & l'ignorance ,

Aux rives de Tempé d'un mirte couronné ,

Vous chantera les feux d'un Amant fortuné , \*

Lorsqu'à de longs refus la victoire succède ,

Et qu'il presse Tétis , qui combat & qui cède :

Amans , lisez , goutez , aimez , plaignez Rous-

SEAU.

L'enjoué La Fontaine est tel qu'un pur ruis-

seau ,

Qui coulant sans efforts d'une source féconde ,

Promène sur les fleurs le cristal de son onde ,

Et dont les libres flots dans leur course éga-

rés ,

Effacent ces jets d'eau conduits & préparés. †

\* Les Cantates , chefs-d'œuvres de Poësie.

† Vergier , Lamotte , Le Noble , Du Cercneu , Riché & autres Conteurs ou Fabulistes médiocres , gens *forts d'esprit* , mais qui n'ont point connu la belle nature.

Dans ses traits imités Auteur inimitable,  
Soit qu'il amène au piège un tuteur intraitable,  
Soit qu'il joue & confonde un Amant peu discret,  
De plaire & de charmer il apprend le secret.

Chaulieu, GRESSET, BERNIS, La Sufe, Des-  
houlières,

Tantôt parent Daphné de roses & de lières,  
Et tantôt d'Apollon paresseux favoris,  
Célébrent les banquets, Amathonte & les Ris,  
Tous font couler en vous, du sein de la nature,  
Ces plaisirs, ces transports que la sagesse épure.

Le jeune & vif DARGENS, le vieux Saint-  
Evremont,

L'un démasquant l'erreur, l'autre instruisant Gra-  
mont,

Le sage Labruïère & le hardi Montagne,  
Préferans le Portique à la double montagne:  
Peintres que la nature & les arts ont formés,  
Héros du sentiment d'un feu noble animés;  
Vous indiquent ce gout, cette délicatesse  
Que prête à leurs écrits l'aimable politesse:  
Dans leur docte entretien qu'on passe d'heureux  
jours!  
Relisez-les sans cesse, ils vous plairont toujours.

Il est de ces esprits, trop bornés dans leur  
sphère, \*

Qui vantans le climas que leur erreur préfère,  
Suivent timidement les pas de leurs ayeux,  
Et n'aiment que les biens qui naissent sous leurs  
yeux :

Pour eux, hors de Paris, il n'est plus de génie,  
Et le cahos commence où la France est finie.  
Laissez au peuple vain ces honteux préjugés ;  
Avec égalité les talens partagés  
Sont versés par le ciel sur différens rivages,  
On compte des *Pilpais* † aux lieux les plus sau-  
vages.

Quittez un sot orgueil qu'on suce avec le lait,  
Ce qui chez l'étranger vous choque & vous dé-  
plaît ,

Exige qu'on le pèse avant qu'on en décide ;  
Le bigot Espagnol & l'Anglois *Suicide*  
Ont des mœurs, des talens mêlés à leurs travers ;  
Qui s'arrête à l'écorce en juge de travers :  
Les vertus ont souvent l'apparence des vices,  
Sans vous en rapporter à vos propres caprices,

\* C'est ici le défaut le plus reproché à la nation  
Française ; il seroit à souhaiter qu'on pût l'en guérir.  
† Pilpai, Auteur Indien, dont nous avons des Fa-  
bles très-ingénieuses.

70 *L'ART D'AIMER,*

Etudiez leurs goûts ; profitez des trésors  
 Qu'une féconde main sema sur d'autres bords ;  
 Songez à leurs dépens à devenir plus sages,  
 Que les mœurs soient toujours le but de vos  
 voyages ;  
 N'effacez l'Etranger qu'en générosité,  
 Captivez les esprits par votre urbanité.

Origine  
 des guer-  
 res.

L'Amour sert d'éguillon à la valeur guerrière,  
 Aux Braves devant Troie il ouvrit la carrière,  
 Sa main ceignit leur front d'un immortel laurier,  
 Mais il punit les coups d'un lâche meurtrier ;  
 Il venge tôt ou tard un Rival qu'on opprime :  
 Attentat ou duel, le meurtre est toujours crime.

Vous donc , brillans Guerriers, dont la jeune  
 chaleur  
 Fait de nos vieux Héros revivre la valeur,  
 Du siècle de LOUIS éternisez l'histoire,  
 Sur les pas de LOUIS volez à la victoire ;  
 Aux pieds d'un autre Hector traitez les Léopards,  
 Ecrasez Berg-op-zoom sous ses brûlans ramparts ;  
 Qu'entouré de la mort un SAXON intrépide  
 Allume d'un coup d'œil votre audace rapide ;  
 Qu'à l'Aigle foudroyé le tonnerre arraché  
 Tienne à vos chars pompeux l'univers attaché :

Mais quand l'airain sonore a fermé la carrière,  
Eteignez pour long-tems une ardeur meurtrière ;  
On n'est plus dans Paris Dolope ni Troyen ;  
Portez sous les lauriers le cœur d'un Citoyen.

Sur-tout de la Patrie affigeant les entrailles,  
Versant le sang Français jusque dans nos murailles,  
Par de honteux défis, par de lâches cartels,  
Gardez-vous de souiller l'Amour & ses autels ;  
Ce coup vous rendit-il une Amante adorable,  
Il n'est plus de Maîtresse à ce prix exécration.

Et vous de nos ardeurs objets toujours char-  
mans,  
Sexe aimable, arrachez des mains de vos Amans  
Ce glaive destiné pour un plus noble usage,  
Méprisez, punissez un coupable courage ;  
Que l'exemple d'ELVIRE en mes vers retracé,  
Vous montre à defarmer un amour courroucé ;  
Que de son désespoir la touchante peinture  
Réveille dans nos cœurs le cri de la nature.

DANS cet heureux climas d'un ciel pur éclairé,  
Azile de la paix tant qu'il fut ignoré,  
Où le fécond Potofe en ses mines profondes  
Voit germer avec l'or les crimes des deux mondes,

Un auguste Vieillard par la sagesse instruit,  
Par elle en un désert avoit été conduit:  
La droiture & les mœurs du Mexicain sauvage  
Fixoient plutôt que l'or ses pas sur ce rivage,  
De ses beaux jours perdus il réparoit le cours,  
Il y fouloit aux pieds le fol orgueil des Cours,  
Leurs crimes colorés, leurs fausses politiques;  
L'indigeste ramàs de ces erreurs antiques,  
Qui de l'Européen offusquent les esprits,  
En lui de la raison n'étouffoit plus les cris,  
Une fille au berceau, plante chère & naissante,  
Trésor que lui laissa son épouse expirante,  
Compagne de ses pas, objet de son amour,  
En attraits, sous ses yeux, croissoit de jour en jour;  
Les doigts de la nature avoient sur son visage  
Des plus rares vertus empreint l'heureux présage.  
Le Vieillard forme en elle & le cœur & l'esprit:  
Docile à ses leçons l'aimable ELVIRE apprend  
L'art d'ignorer le crime, & l'art de se connaître.  
Il ornoit ses talens, il étendoit son être,  
Il aimoit à la voir dans ses naîfs discours,  
Du geste, au lieu de mots, emprunter le secours,  
Et d'un ton ingénu bégayer ses idées.  
Il ne l'immola point à des vertus fardées;  
Et parmi les devoirs qu'il lui fut indiquer,  
Elle n'apprit leur nom que pour les pratiquer.

A d'innocens travaux ses jeunes mains dressées,  
 Formoient des nœuds de fleurs avec art enlassées,  
 Et ses doigts délicats assemblant les couleurs,  
 Sembloient les rajeunir & créer d'autres fleurs.  
 Ses habits de la pourpre effaçoient la teinture,  
 Aux plumes des oiseaux dérobaient leur peinture,  
 Son choix en bâtissoit de longs tissus flottans,  
 Dont la pudeur voiloit ses charmes éclatans.

Elvire alloit compter dix ans suivis d'un lustre,  
 Son ame & ses appas s'ornoient d'un nouveau  
 lustre;

Son cœur exempt de soin, libre de passion,  
 Ignorant des desirs la vive émotion,  
 Eprouvoit cependant une langueur secrète;  
 Des ennuis plus fréquens qu'en vain elle inter-  
 préte,

L'accompagnent par-tout & marchent sur ses pas:  
 Il lui manque un bonheur qu'elle ne connoit pas.

Un jour que parcourant ces paisibles rivages,  
 Réveuse, elle amassoit de brillans coquillages,  
 Et que, sans trop songer au soin qui l'occupoit,  
 En des projets divers son esprit s'échappoit,  
 Elle entend sur les flots des clameurs lamentables;  
 Des cordages, d'un mât les débris déplorables,

Jouets de la tempête & sur la rive épars,  
D'un spectacle effrayant suspendent ses regards:  
Elle apperçoit plus loin luttant contre l'orage,  
A la mer dévorante opposant leur courage,  
Deux Mortels qui flottoient, entourés du tré-  
pas,  
Qui sembloient l'implorer & lui tendre les bras,  
L'humanité lui parle; elle court, elle vole  
D'un pas précipité, plus prompt que la parole.  
Tremblante du péril qu'elle leur voit courir,  
Son cœur impatient cherche à les secourir:  
De mouvemens cruels son ame est balancée,  
Elvire au sein des mers voudroit être élancée:  
Elle alloit s'y plonger dans le premier transport,  
Quand la vague en courroux les jette dans le port.  
Elvire les recueille, & son ame attendrie  
Plaint leurs maux, les soulage & les rend à la  
vie:  
Sa tendresse leur offre un azile prochain,  
Elvire en ces déserts les conduit par la main;  
Ils arrivent bientôt sous une humble cabane,  
Où l'éclat d'un faux or, où le luxe profane  
N'étoient point aux yeux les menfonges de l'art;  
C'étoit l'heureux Palais d'Elvire & du Vieillard.  
L'affable humanité leur en ouvre l'entrée,  
Une table sans pompe est d'abord préparée,

ZAMORE & DORIVAL à la fleur de leurs ans,  
Tous deux Français, tous deux vifs & brillans,  
Différoient par l'esprit & par le caractère.  
Reservé, sans aigreur, sage, sans être austère,  
Zamore sur un front aimable, intéressant,  
Fait briller des vertus le charme tout-puissant.  
Dorival plus ardent, plus prompt & plus volage,  
Joint à mille talens les défauts du bel âge;  
Partisan de l'éclat, léger, impétueux,  
De soi-même rempli, jaloux, présomptueux,  
Bouillant dans ses desirs, cédant à ses caprices,  
Pour un peu de valeur se passoit tous ses vices.

Elvire industrieuse à sonder leurs esprits,  
De leurs cœurs aisément démêla les replis;  
Et l'Amour agitant son flambeau redoutable,  
S'empressoit d'aiguïser le trait inévitable  
Dont il alloit percer deux cœurs faits pour s'aimer.  
Elvire d'un feu lent se sentoît consumer:  
Ses yeux, ses tendres yeux attachés sur Zamore,  
Tremblans, se détournoient & s'y fixoient encore.  
Zamore alloit brûler atteint des mêmes feux,  
Leurs yeux se rencontroient, ils rougissoient  
tous deux.

Ces regards, ces soupirs, cette rougeur naïve,  
Aimables attributs d'une pudeur craintive,  
N'étoient point échappés aux yeux de Dorival,  
Et l'Amour à Zamore apprétoit un Rival.

Si, sur les bords vantés de la Seine & du Tibre,  
Dans ces Palais brillans où le cœur n'est plus libre,  
Elvire dès l'enfance eût appris à tromper ;  
Le secret de son cœur, au lieu de s'échapper,  
Eut long-tems de Zamore éludé la poursuite,  
L'Amour eût fait marcher les feintes à sa suite ;  
Mais Elvire au mensonge, à la ruse, aux détours,  
Elvire à des arts faux ne peut avoir recours ;  
Nul art n'a corrompu l'air pur qu'elle respire,  
Son front n'est point altier lorsque son cœur sou-  
pire ;

Ce cœur simple & sans fard, guidé par la raison,  
Aux sources de son mal cherche sa guérison,  
Zamore apprend son trouble & l'apprit d'elle-même.

- „ Que sent-on ? que veut-on, dit-elle, alors  
qu'on aime ?  
„ Cher Zamore, apprenez à mon esprit trem-  
blant  
„ Par quel sort, par quel art j'éprouve en vous  
parlant

- „ Un trouble & des transports inconnus à mon  
ame,  
„ Mon cœur à vos regards se dissout & s'en-  
flame,  
„ Depuis que dans cette Isle un Dieu vous fit  
venir,  
„ De vous , de vos appas le charmant souvenir  
„ Le jour, la nuit, par-tout m'accompagne &  
m'enchanter,  
„ De vos moindres discours l'impression tou-  
chante  
„ Se retrace, se peint & semble vivre en moi....  
„ Tous mes sens sont saisis d'abord que je vous  
voi....  
„ Hier je soupirois de votre longue absence,  
„ Quand Dorival parut... Ah ! quelle différence !  
„ Je ne sens point pour lui ce que je sens pour  
vous,  
„ Il n'a qu'un sentiment & vous les avez tous...  
„ Mon Père en ce désert m'a souvent fait en-  
tendre  
„ Quel'amour est cruel autant qu'il paroît tendre,  
„ J'avois peine à comprendre un semblable dis-  
cours,  
„ L'Amour pour l'expliquer arrive à mon se-  
cours,

„ Je conçois que l'état flatteur, inexprimable,  
„ Où me met le plaisir de vous trouver aimable,  
„ Tourneroit en poison dans mon cœur enflammé,  
„ Si Zamore n'aimoit autant qu'il est aimé....  
„ Je connois donc l'amour ! & c'est toi , cher  
Zamore,  
„ Toi qu'embellit le ciel, toi que mon âme adore,  
„ Toi que sur mon état je venois consulter,  
„ Oui , c'est toi qui m'apprens à ne plus en  
douter....

Elvire à ce discours ingénue & brûlante,  
Laisse sur son Amant tomber sa main tremblante ;  
Sur son front rougissant l'Amour peint ses desirs,  
Dans ses yeux enflammés l'Amour lit ses plaisirs.  
Zamore s'attendrit ; son bonheur se prépare,  
Un doux saisissement de son âme s'empare,  
Il touche à son triomphe : immobile, enivré,  
Et tout au beau trésor à ses desirs livré,  
Il suit de cent transports l'amorce enchanteresse,  
Il s'embrase, il expire au sein de sa Maîtresse.  
Au milieu d'un torrent trop long-tems retenu,  
Elvire cède aux traits d'un plaisir inconnu :  
Pleins d'un humide feu ses beaux yeux s'éteignirent,  
D'un nuage flottant leurs charmes se couvrirent,

Sa tête est abattue , elle reste sans voix,  
Elle brûle , elle pâme , elle expire cent fois.  
Le ciel , témoin des heuds qu'Amour forme pour  
elle ,

Sourit à son bonheur en la rendant plus belle;  
Son teint parut briller de plus riches couleurs,  
La terre de son sein versant sur eux des fleurs,  
Tressaillit , applaudit à leurs vives délices.  
Les cris du préjugé , nos hontes , nos supplices  
N'altèrent point leurs feux par un souffle infecté ,  
Ils goutent leur défaite avec tranquillité,  
Dans les loisirs flatteurs d'une pleine licence ,  
Ils suivent la nature au sein de l'innocence.

Dorival épia ces Amans trop heureux ,  
Son œil malin sans cesse est attaché sur eux ;  
Il pèse leurs discours , il observe leurs traces ,  
Elvire , ses vertus , sa candeur & ses graces ,  
Purs trésors échappés à ses secrets désirs ,  
Aigrissent sa fureur & ses longs déplaisirs :  
Le sommeil n'entre plus dans ses yeux pleins de  
rage ,  
La nuit lui peint sa honte & l'objet qui l'ou-  
trage ,  
Son cœur est abreuvé d'absinte & de poison :  
Enfin , n'écoutant plus ni crainte , ni raison ,

Il résoud, pour punir une ingrate qu'il aime,  
 D'attaquer son Amant jusque dans ses bras même.  
 Jalousie ! affreux monstre ! où conduis-tu les  
 cœurs ?

Ta rage des lions verse en nous les fureurs.  
 Il cherche le moment d'assouvir sa vengeance,  
 Il le trouva bientôt : la douce intelligence,  
 L'amour, les jeux, les ris, l'un à l'autre enchainés,  
 Réunissoient souvent ces Amans fortunés.

Dorival les surprend, plongés dans cette ivresse,  
 Où l'ame fuit, s'égare & languit de tendresse :

„ Zamore ! s'écria le cruel Dorival,  
 „ Zamore ! ton bonheur est trop grand sans Ri-  
 val,

„ Viens ici mériter l'objet qui te préfère,  
 „ L'amitié nous unit dans un autre hémisfère ;  
 „ Je ne te connois plus sous ce ciel emprunté,  
 „ Ainsi que l'amitié tes vertus t'ont quitté ;  
 „ Je ne vois plus en toi qu'un traître, qu'un in-  
 fame,

„ Et ce fer doit apprendre à l'objet qui t'enflame  
 „ Qui de nous deux ici fut digne de son cœur....

Il dit, & transporté d'une aveugle fureur,  
 Il tombe à coups pressés sur l'aimable Zamore,  
 Qui, s'échappant des bras d'Elvire, qu'il adore,

Fré-

Frémit, soupire, s'arme & court la conquérir.

„ A quel fer, à quel crime allez-vous vous offrir?

„ Malheureux... arrêtez... crioit de loin Elvire,

Qui, pleine d'une ardeur que l'Amour seul inspire,

Venoit se présenter pour obstacle à leurs coups.

„ Zamore! Dorival!... que font-ils?... Est-ce

vous?

„ Vous Français, vous amis, vous qui juriez

sans cesse

„ De garder l'un pour l'autre une égale tendresse,

„ De vous aimer l'un l'autre au delà du tombeau?

„ Allez-vous d'un ami devenir le bourreau,

„ Le voir percé de coups, privé de la lumière,

„ Sanglant, pâle, mourant, couché sur la pous-

sière?...

„ Mais quel sujet ici pourroit armer vos bras?

„ Combattez-vous tous deux pour mes foibles

appas?

„ Eh! sur quoi jugez-vous que je sois la con-

quête

„ Du bras qui d'un ami va m'apporter la tête?

„ L'homicide est-il donc le gage d'un Amant?...

„ Peut-être en votre Europe, où l'on juge au-

trement,

„ L'affreux assassinat est un moyen de plaire,

„ Du crime dans Paris l'amour est le salaire....

„ Allez, allez servir vos coupables Beautés,  
„ Ici l'on n'obtient rien par tant de cruautés;  
„ Qui prive son ami de ce jour qu'il respire,  
„ Qui verse un sang sacré, n'est point fait pour  
Elvire;  
„ C'est en m'obéissant qu'il faut me mériter....  
„ Eh quoi? mes pleurs, ma voix semblent vous  
irriter....  
„ Cruels! percez ce cœur où vos désirs prétendent,  
„ Voilà mon sein, c'est là qu'il faut que vos  
coups tendent....  
„ Ces lieux n'avoient rougi d'aucun sang répandu,  
„ Le premier attentat, tigres, vous étoit du:  
„ Frappez.... assouvissez une aveugle colére,  
„ Baignez-vous, sans regret, au sang d'une  
étrangère....

A ces mots que disoient l'amour & la terreur,  
Qu'animoit un regard plein de charme & d'horreur,  
L'un & l'autre Rival d'une bouche si pure,  
Crut avoir entendu le Dieu de la nature:  
Ils pleurent, le fer tombe, ils s'embrassent tous  
deux,  
Et détestant l'horreur d'un projet malheureux,

Ils jurent aux genoux d'Elvire encor tremblante,  
D'oublier les fureurs d'une haine sanglante,  
Elvire leur pardonne & les mène au Vieillard,  
Dont la voix étouffée & l'incertain regard  
Leur montrent qu'il touchoit au bout de sa carrière,

La mort alloit fermer sa débile paupière,  
Il fut de Dorival le projet insensé,  
Il fut pour quoi son cœur avoit été blessé,  
Il vit son repentir écrit sur son visage,  
Il blâma les excès d'un féroce courage,  
Il approuva les feux qu'on venoit d'allumer,  
Il leur fit à tous trois promettre de s'aimer,  
Puis repétant trois fois : Adieu, ma chere Elvire,  
Il l'embrasse, gémit, ferme les yeux, expire.

Respectable Vieillard ! digne de mille autels,  
Vous vivrez à jamais dans le cœur des mortels :  
Et toi, de ses vertus généreuse héritière,  
Elvire, ne crains pas de mourir toute entière ;  
Si mes vers, (8) franchissant l'obscur nuit des  
  tems,  
Peuvent un jour prétendre à des succès constants,

(8) *Si quid mea carmina possunt. Virg.*

84 *L'ART D'AIMER, &c.*

Elvire, tu vivras, ta belle renommée  
Volant de mers en mers par-tout sera semée;  
Tout l'univers sensible à ce récit touchant,  
Va publier ton nom de l'Aurore au Couchant.

*Fin du troisième Chant.*

ARGUMENT  
DU CHANT QUATRIÈME

L'ART  
D'AIMER.

---

CHANT QUATRIÈME.

---

---

## ARGUMENT

### DU CHANT QUATRIÈME.

*A*ssister à la toilette d'une Belle, y louer ses charmes, l'aider à les augmenter : la toilette est un temple qui ne doit pas être sans culte : un Madrigal, une Epigramme, un Sonnet, sont des himnes qui doivent y célébrer la Divinité : puissance de la Poësie, son origine, ses graces, ses privilèges : les véritables Poëtes sont des hommes divins : la table est le centre de la sincérité ; elle amène & elle autorise les plus tendres aveux ; les Bals & les Concerts sont aussi favorables à l'Amour : origine de la Musique & de la Danse : descriptions des Bals & des Concerts modernes : le jeu peut servir aux Amans ; l'excès en est toujours nuisible ; portrait d'un joueur de profession ; quelles bornes un galant homme doit mettre à son jeu : se faire une douce habitude de se voir, cela décide ; on se devient essentiels : étudier les mouvemens d'une Amante, lorsqu'on se sépare d'avec elle ; on y lit son triomphe ; ne point remettre au lendemain à en profiter : l'Amour ne doit point nous rendre misantropes ; il se plaît dans les jeux & dans les ris : continuer de voir & de chérir ses amis : éloge de l'amitié ; elle ne doit point s'étendre jusqu'à nous faire révéler les faveurs que l'Amour nous accorde ; la discrétion est une vertu inséparable de l'honnête homme ; les Français doivent faire attention à cette maxime ; un confident devient souvent un Rival : exemple de Henri IV., du Chevalier de Bellegarde & de Gabrielle Desfrées.







# L'ART D'AIMER.

---

## CHANT IV.

**Q**uels que soient les attraits dont le ciel l'a  
pourvue,

Une Belle toujours redoute d'être vue,

Si l'on vient la surprendre avant qu'un art flatteur,

Des défauts de l'esquisse adroit réparateur,

Ait du portrait en elle achevé la peinture ;

Le matin est un tems qu'on laisse à la nature.

Ainsi dans nos jardins le léger papillon

Se couvre de rubis, se peint de vermillon,

Sème d'or & d'azur les traits qu'il fait éclore

Avant de soupirer sur les lèvres de Flore.

Amaus, donnez le tems de finir le tableau,  
Les plus beaux traits encor sont au bout du pin-  
ceau.

Une main de la coiffe arrangeant la structure,  
Des cheveux étagés dresse l'architecture,  
Deux doigts d'un teint naissant composent la  
fraicheur,

De la gorge étayée apprêtent la blancheur,  
Le buste est achevé : l'or & la broderie  
Vont mêler aux contours leur vaste draperie ;  
L'atelier s'ouvre enfin : connoisseurs, paroissez,  
L'ouvrage est sous vos yeux, jugez, applaudissez.

Auprès de tant d'appas , Philosophe agréable,  
Répétez-lui souvent „ qu'elle est assez aimable  
„ Pour se pouvoir passer d'ornemens empruntés,  
„ Que la nature en elle a placé des beautés,  
„ Où les efforts de l'art ne pourront point at-  
teindre,  
„ Que loin de ranimer son éclat, c'est l'éteindre,  
„ Que , sans en recevoir de nouveaux agrémens,  
„ Elle embellit plutôt ces foibles ornemens....  
Mais changeant de discours, à lui plaire fidelle,  
Tenez en l'admirant le miroir devant elle,  
Aidez-la, s'il se peut, à passer ses habits,  
Arrangez en leur lieu ses perles, ses rubis.

La toilette est l'autel où les graces résident,  
Les attraits, les souris, les charmes y président;  
Sachez leur ménager des éloges décens,  
Et qu'aucunes fadeurs ne gâtent votre encens.

Des cheveux ondoyans les tresses négligées,  
Les arcs d'un beau sourcil, des dents bien arrangées,  
La pudeur qui se peint sur un front rougissant,  
Un sourire enchanteur, un œil vif, languissant,  
Une gorge qui naît, une taille bien prise,  
Enfin, l'objet entier dont votre ame est éprise,  
Dans ce temple riant à l'Amour consacré,  
Par mille traits flatteurs peut être célébré.

Des vers pour la louer employez l'harmonie,  
Le véritable Amour fait naître le génie,\*  
La tendre Poësie est fille des désirs,  
Les premiers vers, dit-on, n'étoient que des soupirs.

Origine  
de la Poë-  
sie.

Qu'un Madrigal naît, qu'une fine Epigramme  
Par des tours délicats découvrent votre flamme,  
Et que sous un Sonnet l'Amour enveloppé,  
Lui dise de quels traits votre cœur est frappé.

\* Témoin le Grand Corneille.

90 *L'ART D'AIMER,*

Heureux à qui le Dieu du gout & de la lire,  
Dès qu'il reçut le jour a bien voulu sourire!  
La douce Poësie entraîne tous les cœurs,  
Rien ne peut résister à ses charmes vainqueurs;  
D'un vers mélodieux la force enchanteresse  
Frappe & répand dans l'ame une divine ivresse.

Orphée aux bords de l'Ebre en suspendit le  
cours,  
Ses chants apprivoisoient les tigres & les ours,  
Les zéphirs retenoient leur souffle pour l'entendre,  
Et les chênes, des monts s'empressoient de des-  
cendre.

Donnez quelques instans à cet art enchanteur,  
Plus pour vous faire aimer que pour paroître au-  
teur,  
D'un cœur inaccessible il peut trouver l'entrée;  
Ce n'est plus les lions, les rochers, ni Borée;  
C'est la fierté des cœurs que l'on doit amollir.

Sexe heureux, que le ciel a pris soin d'embellir,  
Vous, à qui tous les arts se proposent de plaire,  
Que des vers immortels le précieux salaire  
Soit de vous attendrir pour leurs fameux auteurs,  
Gardez ces froids dédains, ces piquantes hauteurs

Pour ces pésans *Crésus* dont la stupide oreille  
Se ferme aux doux accens d'Horace & de Cor-  
neille :

Que des chantres divins vous puissent enflamer,  
Nourrissions de l'Amour, eux seuls savent aimer,  
Eux seuls, fuyant les flots de la foule importune,  
Ne vont point sous son dais encenser la fortune :  
Sourds aux funestes sons du fifre & des tambours,  
Les jeux sont leurs combats, la paix veille à leurs  
jours ;

Ils ne vont point, errant dans un dédale oblique,  
Se noircir au Palais d'une haine publique ;  
Sous des vices honteux leur cœur n'a point  
rampé, \*

Fidèles à *LESBIE*, ils n'ont jamais trompé.  
Leur voix rend immotels les amours qu'ils sou-  
pirent,

Sous leurs rians pinceaux *LAURE* & *CHLOE'* res-  
pirent :

Il n'est point, fans leurs vers, de conquérans fa-  
meux ;

Précepteurs des humains un Dieu réside en eux, (1)

\* Ceci ne doit s'entendre que des vrais Poëtes dis-  
tingués par les mœurs, autant que par le génie. *Qui  
Phæbo digna locuti.*

(1) *Est Deus in nobis, sunt & commercia cæli.*

Un Dieu lève à leurs yeux le bandeau du vulgaire ,  
Un Dieu vit dans leur cœur , c'est là son sanctuaire.

La table , trône heureux où la sincérité ,  
Souvent proscrire ailleurs , regne avec liberté ,  
Où les écarts naîss d'une brillante ivresse ,  
Trahissent les desirs , dévoilent la tendresse ;  
La table où l'Amour rit dans un cercle enchanté ,  
Peut servir aux succès d'un Amant écouté ;  
Les plaisirs ingénus y fixent leur empire ,  
Là BACCHUS se couronne , & VENUS y soupire ,  
Les propos enjoués y trompent les momens ,  
Tout parle , un cœur s'y livre à mille épanche-  
mens.

Placé près d'une Amante , & sans que rien éclatte ,  
Consultez-y son gout sur tout ce qui la flatte ,  
Etudiez ses yeux ; leur trouble , leur langueur  
Appellent les plaisirs , exilent la rigueur :  
Du Champagne moussieux la sève pétillante  
A versé dans son sein une ardeur semillante ;  
Tout vous devient permis ; les yeux , la voix ,  
les mains

Portent les derniers coups aux cœurs trop inhu-  
mains ;

Tout , les ris , le tumulte , alors vous favorise ,  
Et , s'il fait profiter du droit qui l'autorise ,

Un Amant éclairé peut dans ce poste heureux,  
Voir l'Aurore du jour qui comblera ses vœux.

La Danse & la Musique, enfans de la tendresse,  
Savent toucher, flatter, fléchir une Maîtresse;  
Tout s'anime, tout cède à leurs accords char-  
mans,  
Les Bals & les Concerts sont faits pour les Amans.

Déjà formant le cours de la première année, Origine  
de la Mu-  
sique & de  
la Danse  
Le soleil s'élevoit sur la terre étonnée,  
Les élémens fougueux sortis de leurs cachos,  
Avoient déjà ravi le sceptre au vieux CAHOS;  
Les humains, parcourant cent routes incertaines,  
Erroient dans les forêts, folâtroient dans les plaines:  
D'un spectacle naissant leurs yeux étoient surpris,  
Tout fraploit, étonnoit, ravissoit leurs esprits;  
Mais & les feux du ciel & l'émail des campagnes  
N'étoient plus rien pour eux auprès de leurs  
compagnes,  
Ces compagnes qu'Amour plaçoit à leurs côtés,  
Des vergers & des bois jeunes Divinités,  
Reines de leurs époux, Bergères ingénues,  
Dont la pudeur voiloit les graces demi nues.

94 *L'ART D'AIMER,*

Affis à leurs genoux dans des jeux enfantins,  
Leurs Amans à leur loi soumettoient leurs destins;  
Le transport de leur cœur éclaira leur génie,  
Du luth & du hautbois la flatteuse harmonie  
Sous des doigts agités modula leurs désirs,  
La musette s'enfla pour chanter leurs plaisirs,  
Et leur troupe aussi-tôt sous l'ombrage des hêtres,  
Frappa la terre en chœurs dans des danfes champêtres.

D'un art si séduisant employez les ressorts,  
Tout s'émeut, tout s'embrase à ses bouillans efforts;  
D'un concert annoncé la pompe vous appelle,  
BLAVET, GUIGNON, CHASSE\*, GELIOT, LA CHAP-

PELLE, \*

Du Dieu de l'harmonie Elèves & Rivaux,  
Y viennent étaler des chefs-d'œuvres nouveaux:  
Cette fête superbe avec art ordonnée,  
D'un souper & d'un Bal doit être couronnée.  
Déjà l'essain brillant des plus rares Beautés  
A ces jeux somptueux vole de tous côtés;  
Volez-y sur leurs pas, saisissez l'avantage  
D'offrir un cœur constant & que rien ne partage,  
L'Amour, couvert de fleurs, vient à votre secours;  
Là que vos yeux, vos soins, vos gestes, vos discours

\* Musiciens célèbres.

Trouvent toujours pour but l'objet qui vous en-  
chante;

Que d'un cercle entourée elle en soit plus tou-  
chante;

Pour l'Amant qui balance il n'est point de par-  
dons.

De la nature en vous embellissant les dons,  
L'art, d'un gosier flatteur vous prêta-t'il les char-  
mes?

Découvrez vos talens, servez-vous de vos armes,  
Aux accens d'une Amante accordez vos accens,  
Mêlez vos voix, chantez vos plaisirs innocens,  
D'un Berger à sa Belle adressez-lui la plainte,  
Nommez-la votre IRIS, & foyez son PHILAINTÉ;  
Que vos yeux éloquens sur ses yeux attachés,  
L'instruisent tendrement de vos desirs cachés,  
Exaltez, célébrez l'éclat, qui la décore,  
Dites que vous l'aimez pour le redire encore,  
Plaiguez-vous, soupirez, triomphez tour à tour,  
Amour rit, Argus seul est dupe du détour.

Aux concerts, à la table un Bal pompeux suc-  
cède,

Aux feux de cent flambeaux l'ombre fuit, la nuit  
cède,

96 *L'ART D'AIMER,*

Un nouveau jour paroît sous d'éclatans lambris,  
 La joie & les plaisirs, le tumulte & les ris  
 Font retentir au loin les jeux & l'allégresse,  
 Le sommeil est debout, tourveille, tout s'empresse,  
 Les Amours enfantins sous un masque voilés,  
 Dispersent en cent lieux leurs escadrons ailés:  
 Profitez des momens que la nuit vous prépare,  
 Un seul instant perdu rarement se répare;  
 Le masque qui confond les Bergers & les Rois,  
 En les rendant égaux confond aussi leurs drois:  
 Aux yeux trop clair-voyans dérobez votre Belle,  
 Saisissez le moment de danser avec elle;  
 Que des sons & des pas les accords mutuels  
 Fascinent les regards des surveillans cruels;  
 Qu'une vive cadence aux gestes assortie,  
 Exprime de vos cœurs l'étroite simpatie;  
 Que vos yeux sur ses yeux se fixent tendrement,  
 Que le moindre regard paroisse un sentiment,  
 A plaire, à captiver que tout en vous s'applique,  
 Que tout tendé à son cœur, que tout parle &  
 s'explique;  
 Sortez plus enflammés, plus heureux qu'en en-  
 trant,  
 Des progrès de la nuit le jour n'est point garant.

Le

\* L'histoire en fournit plusieurs exemples.

Le jeu sert en amour, l'enjoûment y préside,  
C'est un combat riant où le hazard décide:  
Les intérêts cachés, les succès inconstans,  
En exilent l'ennui sur les ailes du tems:  
Chaque moment reçoit une face nouvelle,  
Ce qu'un instant ignore, un instant le révèle;  
La fortune voltige, elle menace & rit,  
L'espoir brille & s'éteint, l'or abonde & tarit.

Voulez-vous plaire aux yeux dont votre ame  
est charmée?

D'un joueur forcené fuyez la renommée:  
Par deux objets divers un cœur est partagé;  
On écarte un Amant au jeu trop engagé.

Des fureurs des humains quelle effroyable  
image!

Deshonorant l'Amour par un indigne hommage,  
Le teint pâle, l'œil triste & les cheveux épars,  
Lançant contre le ciel de farouches regards,  
*Gallet* \* aborde *Ismène* en blasphémant dans  
l'ame,

Et loin de lui vanter ses transports & sa flame,

\* Joueur de profession, qui a perdu des sommes  
immenses au Lansquenet.

Lui fait un long récit des coups malencontreux  
Qu'il falut effuyer d'un Piquet malheureux,  
Il étale en tremblant des cartes à sa vue,  
Il lui peint les revers d'une Quinte imprévue,  
Comment d'un Passe-trente il s'est trouvé surpris,  
Et par quel trait du sort il fut le Premier-pris,  
Puis, laissant échapper quelques perfides larmes,  
Il finit par jurer qu'il brûle pour ses charmes.

(Amans, fermez votre ame à ces cruels accès,  
Fuyez d'un jeu trompeur les funestes excès,  
Jouez, puisqu'il le faut, mais sans que rien altère  
L'agréable enjoûment de votre caractère;  
Trouvez pour amuser cent propos différens,  
Que la perte ou le gain vous soient indifférens;  
Une ame interessée, & que l'or seul captive,  
Vous perdrait dans l'esprit d'une Amante attentive:  
Ne cherchez en jouant que le plaisir du jeu,  
Des sincères Amans le cœur seul est l'enjeu.

Faites-vous de vous voir une douce habitude,  
De qui veut être aimé c'est la suprême étude;  
C'est par-là que deux cœurs l'un à l'autre en-  
chainés,  
Par un panchant commun l'un vers l'autre en-  
trainés,

Se souhaitent sans cesse & soupirent ensemble,  
 Ils hâtent en secret l'instant qui les rassemble,  
 Respirans pour aimer, à se plaire assidus,  
 Des momens sans se voir sont des momens per-  
 dus;  
 Même feu les conduit, même ardeur les enflame,  
 Un esprit les anime, & deux corps n'ont qu'une  
 ame.

Quand de vos entretiens, à vos desirs trop  
 courts,  
 Votre Amante en partant interrompra le cours,  
 Trouvez mille raisons d'éluder sa retraite,  
 Jouissez de son trouble : incertaine, distraite,  
 A ce départ fatal son cœur est allarmé,  
 De ses combats secrets vous êtes informé;  
 Vingt adieux répétés avant qu'elle vous quitte,  
 Mille soins amoureux dont il faut qu'on s'aquitte,  
 Des soupirs qui du sort accusent la rigueur,  
 Un regard inquiet où parle la langueur,  
 Tout vous dit à quel point vous avez su lui  
 plaire.

Suivez alors l'Amour, son flambeau vous  
 éclaire,  
 Dans vos tendres adieux formez des neuds étroits,  
 Un doux espoir vous rit, étendez loin vos droits;

100 *L'ART D'AIMER,*

Le présent est certain, le passé n'est qu'un songe,  
L'avenir n'est souvent qu'un séduisant mensonge;  
Gardez, lents moissonneurs, d'attendre au len-  
demain

A cueillir les trésors qui sont sous votre main.

N'allez point d'un plaisir vous faire une tor-  
ture,

Ni manquer, pour mieux plaire, à toute la na-  
ture;

L'Amour aime à briller sur des fronts éclaircis,  
Les craintes, la tristesse & les pâles soucis,  
Loin de son libre empire étendent leurs nuages,  
Jamais ce beau climas n'en ressent les outrages.  
Le sombre *Cléveland* \* à la Cour isolé,  
Fugitif de soi-même, en tous lieux exilé,  
D'un superbe vainqueur traîne par-tout la chaîne,  
Ne caresse l'Amour qu'avec des yeux de haine;  
Que le plaisir secret d'un tendre engagement  
Répande sur vos jours un nouvel agrément.  
Apportez dans le monde une douceur pliante,  
Attachez-vous les cœurs par une humeur liante.  
Sur-tout d'un ami sage aquerez le trésor,  
La pompe, les honneurs, le faux éclat de l'or

\* Le P. de L. T. T.

N'approchent point du prix d'un ami véritable;  
C'est un fonds de vertus en tout tems profitable,  
C'est dans d'obscurs sentiers un visible flambeau,  
Des Dieux, après l'Amour, c'est le don le plus beau :  
Que de toute votre ame il soit dépositaire,  
Ouvrez-lui vos secrets, hors un seul qu'on doit taire.

FRANÇAIS, pour qui l'Amour, adoucissant ses traits,  
Epuise ses faveurs, prodigue ses attraits,  
Recueillez les leçons d'une Muse instructive,  
Et prêtez à mes vers une oreille attentive.

Dans l'objet de vos vœux sachez vous respecter,  
Brûlant d'un feu secret, sans jamais éclatter,  
Méritez les faveurs par un silence austère,  
Ménagez les plaisirs qu'augmente le mystère;  
D'un Amant indiscret l'aveu trop imprudent  
Fait souvent un Rival au lieu d'un confident;  
D'un secret découvert rien ne le justifie,  
C'est profaner l'autel où son cœur sacrifie.

102 *L'ART D'AIMER,*

Vole aux bords de la Seine , apporte tes couleurs ,  
 Amour , conduis ma main , viens peindre les douleurs ,  
 Les soupirs , les regrets , les transports , les alarmes  
 D'un Amant dont l'orgueil lui couta bien des larmes ;  
 Amateur de l'éclat , courtisan indiscret ,  
 Trop heureux s'il eût pu dérober son secret !

BOURBON armoit son bras du foudre redoutable ,  
 Qui portoit des Ligueurs la perte inévitable ;  
 Ses bombes , ses carreaux fondant de toutes parts ,  
 Du rebelle Paris renversoient les ramparts ;  
 La ligue , hidre aux abois , dans ses tours embrasées ,  
 Soulevoit vainement ses têtes écrasées ;  
 Le ciel confondoit Rome & couronnoit HENRI.\*

Sur les bords de l'Iton , non loin des champs d'Ivri ,  
 Est un vaste Château dont la simple structure  
 Sous un art déguisé n'offre que la nature :

\* Bourbon & Henri sont ici la même personne.

De cet azile heureux rien ne trouble la paix,  
 Les fougueux Aquilons n'y soufflerent jamais;  
 Dans le sein du repos le silence y préside,  
 Folâtrant sur les fleurs, le zéphir y réside;  
 Aux flûtes des Bergers, à leurs tendres chansons,  
 Les oiseaux de leur voix accordent les doux sons,  
 Les ruisseaux dans ces prés roulant une onde claire,  
 Les quittent à regret, & semblent s'y complaire.  
 C'est là qu'une Mortelle à son Amant chéri,  
 Prodiguoit ses faveurs, loin du camp de Henri.  
 DESTRE'E & BELLEGARDE arrêtés dans leurs chaî-  
 nes,

De Rome & de Bourbon fouloient aux pieds les  
 haines;

A l'ombre des forêts ils soupiroient leurs feux,  
 Le silence augmentoit leurs plaisirs amoureux,  
 Ils vivoient oubliés de la nature entière;  
 Le soleil, chaque jour, rapportant la lumière,  
 Leur sembloit pour eux seuls éclairer l'univers.

„ N'altérons point la paix de ces profonds  
 déserts,

„ Vivons, chere Destrée, inconnus sur la terre:

„ L'amitié de Henri, les hazards de la guerre

„ Auroient pu décorer ma jeune vanité

„ D'un laurier trop frivole & trop cher acheté;

- „ Ta grace , ton éclat , tes charmes que j'adore ,  
 „ Qu'embellit ta douceur , que ta pudeur ignore ,  
 „ Triompheroient bientôt du plus puissant des  
 Rois ;  
 „ Mais le bruit passager de quelques vains ex-  
 plois ,  
 „ Le Sceptre , la Couronne à tes pieds abaissée ,  
 „ La pompe de la Cour par tes yeux éclipsée ,  
 „ Le néant des grandeurs , valent-ils nos plaisirs ?  
 „ Tout nous rit dans ces lieux , tout parle à nos  
 désirs ,  
 „ Dans ces champs , dans ces bois , tout brûle ,  
 tout soupire ;  
 „ L'oiseau toujours fidèle à l'amour qui l'inspire ,  
 „ N'allume des désirs que pour les partager :  
 „ Ils se cherchent sans feinte , ils s'aiment sans  
 danger ;  
 „ De ces tendres moutons les ardeurs mutuelles  
 „ Ne les exposent point à des rigueurs cruelles :  
 „ Les dédains , les refus ne sont point faits pour  
 eux ,  
 „ Ils sont toujours aimés dès qu'ils sont amou-  
 reux .  
 „ Aux têtes des ormeaux , aux bras des jeunes  
 chênes  
 „ Cette vigne s'unit par mille étroites chaînes ;

- „ Jusqu'au fond de ces eaux tout se sent enflam-  
mer,  
„ Tout nous parle d'amour , tout est fait pour  
aimer....  
„ Coulons nos jours heureux sans remords &  
sans trouble,  
„ Jurons-nous une ardeur que chaque instant re-  
double,  
„ Et qu'aspirant lui-même à des plaisirs si doux,  
„ Henri, s'il les savoit, puisse en être jaloux...

Bellegarde en ces mots faisoit parler sa flamme,  
Ses lèvres exprimoient les transports de son ame ;  
Sa Maîtresse, attentive à tous ses mouvemens,  
Eprouvoit en secret les mêmes sentimens ;  
A leurs feux mutuels tout paroissoit sensible :  
Quelquefois ils gravoient sur l'écorce flexible  
Dans un chiffre amoureux leurs noms entrelassés :  
Croissez, s'écrioient-ils, jeunes ormeaux, crois-  
sés !

Puissent croître avec vous nos feux & leur ou-  
vrage !

Tantôt cherchant des bois le silence & l'ombrage,  
Ils faisoient répéter aux écos d'alentour  
Leurs transports , leurs plaisirs qu'ils chantoient  
tour à tour.

Quand l'aube alloit blanchir les sommets & les  
plaines ,

Tous deux venoient s'asseoir près des claires  
fontaines ,

Un tapis renaissant leur présentoit des fleurs ,  
Là cet Amant cheri faisoit choix des couleurs ,  
Relevoit leur éciat , varioit les nuances ,  
Les roses sur ses doigts épanchoient leurs essen-  
ces ;

D'une tête si belle arrangeant les cheveux ,  
Il les semoit de fleurs & les tressoit en neuds ,  
Fidèle en ses avis l'onde étoit consultée ,  
L'adresse de l'Amant étoit toujours vantée ;  
Soudain mille baisers , mille tendres faveurs  
Unissoient , confondoient leurs lèvres & leurs  
cœurs.

La terre ouvrant son sein s'empressoit de pro-  
duire

Des roses , des œillets qui sembloient leur sou-  
rire ;

Tout enfin concouroit à leurs plaisirs divers.  
Mais qui peut du destin pressentir les revers !  
Forcé de s'éloigner de l'objet qui l'enchanté ,  
Et mandé par Bourbon ; trop plein de son Amante ,  
Bellegarde ne put lui taire son bonheur ,  
L'indiscret à son Roi courut ouvrir son cœur.

- „ Vos fêtes , lui dit-il , si vives , si pompeuses ,  
 „ N'amènent en ces lieux que des Beautés trom-  
 peuses ;  
 „ Tant de faste & d'éclat ne sauroit me charmer ,  
 „ La Cour veut éblouir , on n'y fait point aimer :  
 „ Il est une mortelle , à la Cour inconnue ,  
 „ Que de tous ses trésors le ciel a prévenue ,  
 „ Dont les yeux , dont la voix , dont les traits  
 enchantés ,  
 „ Sont faits pour effacer vos plus rares beautés ;  
 „ Oui , Destrée a moins d'art , & l'emporte sur  
 elles ,  
 „ Ivri renferme seul des graces naturelles.

Frappé de ce portrait Henri voulut la voir ;  
 Il savoit que des Rois l'invincible pouvoir  
 Ne peut rien sur le cœur ni sur le choix des Bel-  
 les ,  
 Que plus d'un conquérant a trouvé des rebelles ;  
 Jaloux de ne devoir son bonheur qu'à l'Amour ,  
 Dans l'ombre de la nuit il échappe à sa Cour ,  
 Quitte de sa grandeur les marques souveraines ,  
 Et d'Ivri , sans escorte , il traverse les plaines.

L'aurore répandoit sa timide clarté ,  
 Lorsque Bourbon arrive au séjour souhaité ,

Qui cache à l'univers les charmes de Destrée ,  
Mille bosquets fleuris en défendent l'entrée ;  
Le Roi dans leurs détours avoit erré long-tems ,  
Il marchoit au hazard ; quand de tendres accens  
Frappèrent son oreille au milieu du silence ;  
Une Belle chantoit les tourmens de l'absence ;  
Bourbon croit voir Destrée , & ses naïfs appas  
Lui firent soupçonner qu'il ne se trompoit pas ;  
Ses grâces , son maintien , sa noble retenue ,  
Annonçoient de ses mœurs la candeur ingénue ;  
Il l'aborde & lui dit : „ Un Amant inquiet  
„ Adresse ici mes pas vers un aimable objet :  
„ Je l'ai d'abord cherché , mais vos grâces , vos  
    charmes  
„ Me disent que c'est vous qui causez ses allarmes ;  
„ Vous seule êtes Destrée , on ne s'y méprend  
    pas ,  
„ Si vous ne l'êtes point , vous avez ses appas :  
„ Henri de votre Amant exige la présence ,  
„ Je viens auprès de vous excuser son absence ;  
„ Je ne vous dirai point l'excès de son ardeur ,  
„ Vos vertus , vos attraits répondent de son  
    cœur....

Destrée à ce discours ne fut point insensible ,  
Son heure étoit venue ; un panchant invincible

Doit l'attacher au char de ce nouvel Amant,  
 Tout l'attaque; l'esprit, l'adresse, l'enjoûment  
 Relevoient de Henri les vertus éclatantes;  
 Et Destrée ignoroit ces froideurs offensantes,  
 Ces longs déguisemens, ces injustes refus,  
 Qui dans un cœur plâtré tiennent lieu de ver-  
 tus;

Ses discours de ses mœurs découvroient la droi-  
 ture,

Son ame étoit sans fard & suivoit la nature;  
 Bourbon en profita : bientôt il fut bannir  
 De Bellegarde absent le foible souvenir;  
 A son amour constant il la rendit sensible,  
 Et ne dut point son cœur à l'appas invincible  
 De dominer un Maître & captiver son Roi.

Bellegarde essaya de rappeler sa foi,  
 Il vint lui reprocher ses trahisons cruelles,  
 Lui peindre leurs plaisirs, leurs flammes mutuel-  
 les :

„ Perfide ! lui dit-il, qu'est devenu ce tems  
 „ Où nos cœurs amoureux l'un de l'autre con-  
 tens,  
 „ Dédaignoient de la Cour le faste & l'opulence ?  
 „ A l'ombre de ces bois, dans les bras du silence

110 *L'ART D'AIMER, &c.*

- „ Le tendre Amour filoit nos jours & nos plaisirs,  
„ Au bonheur de nous voir nous bornions nos desirs;  
„ Ces momens sont passés.... ah! l'aurois-je pu croire,  
„ Que vous dussiez un jour en perdre la mémoire?  
„ Que l'ingrate Destrée oubliât mon amour?....

Vains efforts ! sa douleur n'obtint point le retour

D'un cœur déjà rempli dont Bourbon étoit maître;

Désespéré, confus, & n'osant plus paraître  
Dans les funestes lieux, témoins de ses malheurs,  
Maudissant son destin, suivi de ses douleurs,  
Dans des déserts affreux il déroba ses traces,  
Aux arbres, aux rochers raconta ses disgraces.

*Fin du quatrième Chant.*

L'ART  
D'AIMER.

---

*CHANT CINQUIÈME.*

---

ARGU-

L. A. R. T.  
D. A. I. M. E. R.

---

CHAMPT CLOUTIER

---

1888

---

---

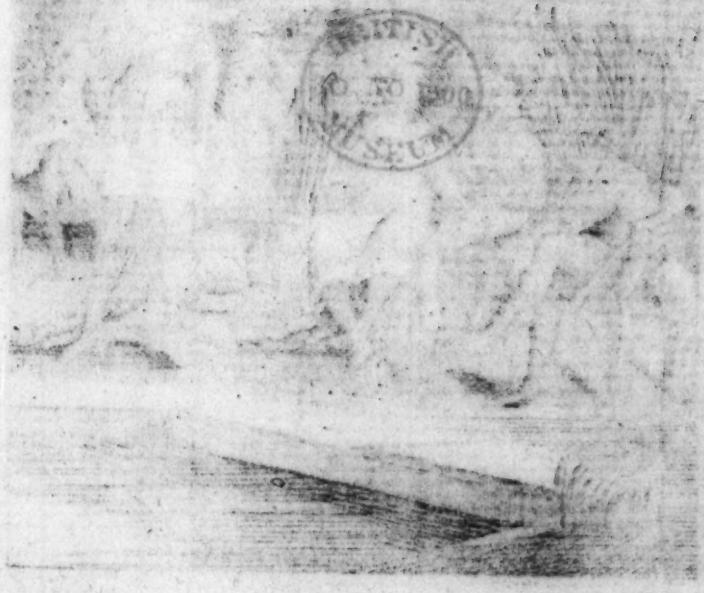
## ARGUMENT

### DU CHANT CINQUIÈME.

**U**N commerce secret a ses charmes ; mais les Amans dont les démarches sont éclairées & avouées, goûtent des plaisirs plus solides : se procurer un accès libre chez une Maîtresse sous le nom d'ami ; étudier le foible des personnes qui l'environnent , en profiter : essais de différens caractères ; s'y prêter : la tranquillité apparente des Cloîtres ne ralentit point la vivacité de l'amour : la constance d'un Amant vient à bout de tout ; il desarme les personnes qui lui étoient le plus opposées : la certitude d'être aimé ne doit point ralentir les feux de l'amour : portrait d'un fat trop sûr de sa conquête : on ne doit point non plus prouver sa tendresse par des mouvemens jaloux : portrait d'un Amant soupçonneux & emporté : il y a des momens où l'absence d'un Amant est nécessaire ; se prêter à la coutume ; faire la vanité si à la mode de fronder les usages établis : le beau Sexe n'est point fait pour philosopher : on trouve peu de jeunes personnes aimables & savantes en même-tems ; à peine en est-il une : le plus cruel fléau de l'amour est l'absence ; ses effets : faire présent de son portrait à sa Maîtresse ; tâcher d'obtenir le sien : origine de la peinture ; son utilité : l'amour comme l'amitié admet l'usage des présens ; les faire avec choix ; consulter plutôt la délicatesse d'une Belle que sa fortune ; obtenir en échange un bracelet fait de ses cheveux ; c'est un gage précieux du plus tendre amour : lorsqu'on veut être aimé sans partage , il faut payer de retour ; la loi doit être

égale pour les deux sexes : violences où porte la jalousie ; les emportemens ne rappellent point un cœur, les complaisances & la douceur sont plus propres à le ramener : exemple de François I. Roi de France, & de deux Duchesses, d'Etampes & de Valentinois.

DU CHANT CINOUEVE







# L'ART D'AIMER.

---

## CHANT V.

**L**E bonheur d'éluder d'importuns surveillans,  
 De couvrir d'un bandeau les yeux trop clair-  
 voyans,  
 De goûter des douceurs qu'assaisonnent les lar-  
 mes,  
 Aux plaisirs des Amans semble ajouter des char-  
 mes;  
 Mais quel que soit le prix des panchans traversés,  
 Où l'Amour fait payer les pleurs qu'il a versés,  
 Quelques plaisirs piquans que la contrainte en-  
 fante,  
 Une flamme avouée, au grand jour triomfante,

116 L'ART D'AIMER,

Que tout vient attiser, à qui tout applaudit,  
Qui, libre en ses transports, n'a plus rien d'in-  
terdit;

Flatte plus que ces feux toujours prêts à s'é-  
teindre;

C'est un port où l'Amant doit s'efforcer d'at-  
teindre:

Alors près d'une Belle il trouve un libre accès,  
Un ciel pur & serein fourit à ses succès;

Secouant des soucis les entraves pésantes,

Il ignore à jamais ces froideurs si cuisantes

Qui des cœurs déchirés redoublent les tour-  
mens,

Par de nouveaux plaisirs il compte les momens;

A ses charmans progrès tout marche, tout conf-  
pire,

Il trouve enfin le but où son amour aspire.

Tel on voit un ruisseau que des joncs limo-  
neux

Enchainoient jusqu'alors dans son lit sabloneux,

Devenir abondant, trouver un cours facile,

Quand aux loix des Pasteurs son eau souple &  
docile,

Suit les libres panchans que la main a creusés,

Et va porter la vie aux champs fertilisés.

Heureux les feux constans que les loix autorisent !

La nature , le ciel , l'amour les favorisent.

Accueillis d'une Belle , & sûrs d'en être aimés ,  
Pour couronner bientôt les vœux que vous formés ,

Affectez d'un ami le langage & le zelle ,  
Et tâchez , sous ce nom , d'avoir accès chez elle ;  
C'est par-là qu'on captive un Argus vigilant :  
Circonspect à ses yeux sondez-le en lui parlant ;  
Les hommes sont conduits par leur propre foiblesse ;

Attaquez un tuteur par l'endroit qui le blesse ,  
Pésez ses mœurs , ses goûts , ses contradictions ,  
Mesurez vos discours , vos pas , vos actions.

Courbé \* dans un fauteuil , catéreux & débile ,  
Sur le siècle exhalant l'âcreté de sa bile ,  
Blâme-t'il la jeunesse & son luxe excessif ?  
Dans son âpre courroux durement expressif ,  
Des avarés du tems vous cite-t'il l'exemple ?  
Couché sur un tas d'or que sans cesse il contemple ,  
Met-il l'honneur , la gloire & le souverain bien  
A nager parmi l'or , à ne jouir de rien ?

\* Portrait de B \*\*. Conseiller.

Vantez ses biens futurs, sa richesse actuelle,  
Et plaignez en secret sa pauvreté réelle.

Entouré de l'amas de ses titres poudreux,  
Prône-t'il le courage & les faits généreux  
Des fameux Paladins dont il prétend descendre ?  
Date-t'il du Héros \* qui mit Cartage en cendre,  
De Vesta, d'Egerie ou de plus loin encor ?  
Passez-lui son écu d'azur à trois vœux d'or,  
Ne parlez avec lui que titres, qu'armoiries,  
Croyez sans examen ses vagues rêveries.

De Quénel & d'Arnaud sectateur imprudent,  
Trompette de discorde & fanatique ardent,  
Lit-il des *faux Béats* † la Gazette furtive ?  
Croit-il de *Bécheran* la guérison hâtive ?  
Riez d'un tel travers, mais riez-en tout bas,  
Fuyez ces cris aigus & ces cruels débas,  
Qui pour des *Riens sacrés* déchirent la Patrie ;  
Laissez chaque mortel à son erreur chérie.  
Je hais ces raisonneurs trop fiers de leur raison,  
Qui d'un dévot blessé tentent la guérison ;

\* Scipion l'Africain, mort sans avoir été marié, & de qui une certaine Maison se disoit issue ; il n'y a pas long-tems qu'on l'a détrompée.

† Les Convulsionnaires.

Dans les détours de *Pope* \* un vieillard ne voit  
goute,  
Tout est bien ici-bas pour qui n'a point la goutte.

Capitan invalide & brave à raconter,  
Se plait-il, vieux Ulysse, à toujours répéter  
Mille chocs où son bras ne cédoit à personne,  
Et vingt sièges sanglans qu'il soutint en personne?  
„ Eugène étoit ici, Villars étoit plus bas,  
„ Sur les bords de ce fleuve on donna deux com-  
bas....

Amans, croyez-le en tout, ou paroissez le croire,  
Exaltez sa valeur, admirez sa mémoire,  
Voyez, à table assis, & de vin enflammés,  
La bouteille & les plats en ramparts transformés:†  
Plaint-il le peu de fruit d'un service si rude?  
De la Cour avec lui blâmez l'ingratitude.

S'il vous fait le récit de ses nouveaux procès,  
Promettez-lui toujours d'inafaillibles succès;  
Pressez le rapporteur, sollicitez les Juges,  
Essuyez leur abord, parez leurs subterfuges,

\* *Pope*, Poète & Philosophe *Anglois*, a essayé dans  
4 Epîtres de prouver que *tout ici-bas est dans l'ordre*.  
Sa Poésie est admirable.

† Ces métamorphoses arrivent souvent à la table  
de M. L. M. D. T.

120 L'ART D'AIMER,

Avocats. Consultez en son nom *Cochin & d'Hericourt*;  
Voulez-vous l'en tirer par un chemin plus  
court?

Procu- Chez *Dande & chez Dupré* n'allez point les mains  
reurs. vuides,

Semez, prodiguez l'or à ces vautours avides;  
En abordant *Lequeux* que votre argent soit prêt,  
Un Amant sait toujours en tirer l'intérêt.

Partisan des plaisirs qu'un calme heureux pro-  
cure,

Suit-il parmi les fleurs les traces d'Epicure?  
Rencontrant la sagesse au sein des voluptés, (1)  
Et mettant à profit des jours qui sont comptés,  
Couronné par les jeux, endormi sur leur trône,  
Immole-t'il Sénèque au délicat Petrone?  
Livrez-vous sans réserve à ses plaisirs permis,  
Tâchez dans ses plaisirs de pouvoir être admis:  
De vos panchans aux siens faites le sacrifice,  
L'Amour fécondera ce prudent artifice;

(1) Cette brave & généreuse volupté Epicurienne fait état de nourrir mollement en son giron & d'y faire fonder la vertu, lui donnant pour ses jouets la bonte, les fièvres, la pauvreté, la mort & les gehennes. Montagne, Liv. 2. Chap. XI. Des volumes entiers ne diroient pas plus que ce peu de lignes à l'avantage d'Epicure; elles renferment une idée juste du système du plus sage des Philosophes.

Adoptez ses humeurs, caressez ses travers,  
Transformez-vous en lui, suivez ses goûts divers.

Prodigue de son sang, bourreau de sa famille,  
Va-t'il vous opposer une odieuse grille?  
Ose-t'il enterrer des charmes éclatans  
Dans ces murs consacrés à des ennuis constans,  
Dans ces tombeaux creusés par l'affreux fanatisme,  
Qu'habitent le regret, l'erreur, le despotisme?  
Riez d'un vain orage, affectez hautement  
Pour un nouvel objet un autre attachement;  
Que l'ardeur de vos feux paroisse suspendue,  
Et bientôt votre Amante à vos désirs rendue,  
Viendra, par des transports que rien n'a pu  
changer,  
Démentir votre feinte, & vous dédommager.

Non, d'un Cloître isolé la molle solitude  
Ne fixe point des cœurs la vive inquiétude;  
Inflexibles Argus, hérissés lous-garoux,  
Ne vous y trompez point; les grilles, les veroux,  
Des grottes, des donjons l'austérité plâtrée,  
Aux tendres mouvemens ne ferment point l'en-  
trée;  
Le feu vit sous sa cendre, & dans un cœur captif  
Le désir est plus prompt & l'amour plus rétif.

Il est cent contretems, il est mille traverses  
 Qu'un tuteur cacochime, en ses humeurs diverses  
 Peut, veillant sur vos pas, encor vous susciter;  
 C'est un serpent roidi tout prêt à s'exciter:  
 Que rien ne vous allarme, aigreur, mépris, colère,  
 Bravez tout, il suffit que vous ayez su plaire.

Quand deux cœurs que l'estime & l'usage ont  
 unis,

Deux cœurs dont les détours font pour jamais  
 banis,

Qui des soucis rongeurs ignorent l'amertume,  
 Se sont faits de s'aimer une douce coutume;

Quand l'un de l'autre épris, ils comptent les mo-  
 mens

Qui viennent s'opposer à leurs contentemens;  
 Quand bornés à leur sort, sans orgueil, sans envie,  
 Ils font de s'adorer le bonheur de leur vie;  
 Pour séparer deux cœurs liés si tendrement  
 L'univers soulevé s'armeroit vainement.

Bientôt l'appas caché d'une sage industrie,  
 Les égards complaisans, la douce flatterie,  
 Vont, pour vous, d'un tuteur plier l'austérité;  
 Le tems vainc tout, le tems soumet l'ours in-  
 domté,

Le lion tôt ou tard fléchit sa tête horrible ;  
Mais craignez les retours d'un naturel terrible ;  
Au lien qui l'arrête il est prêt d'échapper ,  
Sous mille neuds puissans sachez l'envelopper ,  
Ne perdez point l'instant que son calme vous  
donne ,

L'amour manque un projet si-tôt qu'il l'aban-  
donne ;

D'un sommeil passager quand son œil est couvert ,  
Veillez , volez au but , le champ vous est ouvert.

De plaire & d'être aimé l'heureuse certitude  
Calme en vain de vos cœurs la triste inquiétude ,  
Si de vos feux éteints elle fixe l'ardeur ;  
L'amour qui n'agit point , fait place à la froideur.

Le suffisant *Médor* \* trop sûr de sa conquête ,  
Peu touché des soucis d'une Amante inquiète ,  
Contemple son bonheur avec un œil serain ;  
D'un cœur qu'il s'est soumis paisible souverain ,  
Il brave ses soupçons , il rit de ses alarmes ,  
Il n'entend point ses pleurs , il ne voit point ses  
larmes ;

Près d'elle il est absent : on lui parle ; distrait ,  
Il regarde un bijoux , il admire un portrait ,

\* Caractère de V\*\*\*.

124 *L'ART D'AIMER,*

Il appelle son chien, il lui parle, il le flatte,  
 Sur son front nuageux un fier dédain éclatte;  
 Quelques mots ambigus prononcés mollement,  
 De sa bouche au hazard tombent nonchalanment:  
 L'Amante est tout de feu, l'Amant est tout de  
 glace;

On annonce un Rival, il lui cède la place,  
 Il l'aborde, il lui rit, il le presse d'entrer,  
 Il part .... qu'a fait Médor? ils'est venu montrer.

Fuyez d'un tel Amant la superbe indolence;  
 D'un cœur qui sent ses fers, qui soupire en silence,  
 Méritez la douleur, ménagez le transport;  
 L'ouragant va bientôt vous rejeter au port,  
 Craignez des flots calmés la trompeuse assurance,  
 Ne vous endormez point au sein de l'espérance:  
 Trop de tranquillité ralentit le succès,  
 En fuyant ce péril, craignez un autre excès.

Il est de ces Amans dont l'ame atrabilaire,  
 Livrée aux vains soupçons, soigneuse de dé-  
 plaire,  
 Soupire en murmurant, aime comme l'on hait,  
 Tout les aigrit; jamais leur cœur n'est satisfait;  
 Un jeune objet à peine a daigné leur sourire,  
 Ils affectent sur elle un ridicule empire;

Ce n'est plus un Amant, c'est un farouche époux,  
Rival du monde entier, de son ombre jaloux.

Voyez le pâle *Argant* aborder *Emilie*; \*  
Sur son front, siège affreux de la mélancolie,  
De sa timide Amante on lit l'arrêt écrit;  
Elle veut s'excuser, un regard la proscrit;  
C'en est fait; il la quitte, il a rompu sa chaîne,  
Pour elle il ne sent plus que mépris & que haine,  
Il déteste le jour où son cœur imprudent,  
Puisa dans ses beaux yeux l'amour le plus ardent;  
Il la comble de noms réservés aux parjures;  
Aux soupirs, aux sermens il mêle les injures,  
Il sort desabusé de ses trompeurs appas,  
Pour l'accabler encore il revient sur ses pas:  
Là, de mille Rivaux il lui cite la liste,  
Le caissier renforcé, le fade nouvelliste,  
Le Robin, le Pédant, le Bourgeois, le Marquis,  
Pour lui, pour son amour, sont des Rivaux aquis:  
Il n'a rien avancé qu'aussi-tôt il ne prouve,  
Il invente, il ajoute, il grossit, il controuve;  
Un Rival rencontré, le ris d'un concurrent,  
Un mot presque équivoque, un geste indifférent,  
Une absence, un retour, un coup d'œil sans étude,  
Tout de son cœur malade aigrit l'inquiétude;

\* Le Duc de \*\*\*. & la Marquise de L\*\*.

126 *L'ART D'AIMER,*

Il a tout vu, tout su, compte mille témoins,  
Il est trompé, trahi, ne l'est-on pas à moins?

Laiſſons ce furieux frémir & ſe débattre,  
Ce tigre déchainé viendra bientôt ſ'abattre,  
Bientôt un doux ſouris, un geſte, un tendre  
accueil,  
Seront de ce torrent l'inévitable écueil.

Souvent pour éprouver votre perſévérance,  
Flattant de vos Rivaux la futile eſpérance,  
Une Amante ſe plait à nourrir vos ſoupçons:  
De l'adroite *Salé* \* pratiquant les leçons,  
Sa lente politique en promeſſes fertile,  
Sème dans tous les cœurs un eſpoir inutile,  
Entend de leur amour le langage importun,  
Et ſouffre dix Amans pour en conſerver un.  
Sondez ſes ſentimens par de tendres allarmes,  
Ne comptez vos Rivaux que pour compter ſes  
charmes.

Tout peuple a ſes devoirs, ſes loix, ſes pré-  
jugés:  
D'un déluge d'erreurs les humains ſubmergés,

\* Actrice d'Opera d'un caractère charmant & d'une  
rare économie en amour.

Baissent aveuglément la chaîne qui les lie,  
 Sous l'œuvre de ses mains l'ouvrier s'humilie; (2)  
 Souffrez qu'un jeune objet s'abandonne au tor-  
 rent,  
 Voyez ses préjugés d'un œil indifférent.

Ces jours sont-ils venus où la coutume altière,  
 Des mœurs de nos ayeux scrupuleuse héritière,  
 Vient, en habits de deuil, tristement exiger  
 Des plaisirs éclatans un oubli passager?  
 Les Amours consternés, abattus, l'œil humide,  
 Ont-ils vu disperser leur cohorte timide?  
 A la prudente absence ayez alors recours,  
 Aux tems, aux vains abus donnez un libre cours,  
 Et riant en secret d'une gêne incommode,  
 Paroissez aux dehors vous plier à la mode.

Des usages reçus censeur grave & mordant,  
 Décomposant nos mœurs sur un ton de pédant,  
 N'allez point exiger d'une Amante ingénue  
 Une Philosophie à son sexe inconnue:  
 L'art d'aimer est l'art seul où ce Sexe est instruit;  
 Charmer en est le but, jouir en est le fruit.  
 Ce siècle cependant a plus d'une Uranie,  
 Dont l'étude & les arts élèvent le génie,

(2) *Quod fixare timebat.* Lucan,

128 L'ART D'AIMER,

Qui de Baïle & de Loke écoutent les leçons;  
Mais leur cœur plein de fard & paitri de glaçons,  
Immole les amours à son orgueil austère,  
Leurs yeux ont vu Saturne & n'ont point vu  
Cytère.

On unit rarement le savoir & les ris;  
Pour deux ou trois SAPHOS il est cent *Scudéris*.  
Les *Barbiers*, \* les *Gomés* fourmillent dans le  
monde;

Et l'univers entier n'a qu'une RUPEL MONDE.

Laissez les Clarke en main calculer, combiner;  
Il vaut mieux en amour sentir que raisonner:  
Le langage naïf d'une tendre ignorante  
Plait plus que le jargon d'une froide savante.

Parmi tant de tourmens à l'amour attachés,  
Qui versent dans les cœurs mille poisons cachés,  
Qui troublent des plaisirs l'aimable jouissance,  
Le plus affreux de tous est la cruelle absence.

Lorsqu'au fond de notre ame un objet est  
gravé,

Que par un coup du sort on s'en trouve privé,

Et

\* Femmes auteurs, Pédantes infocriables.

Et qu'on perd d'en jouir la charmante habitude,  
 Les craintes, les soucis, la pâle inquiétude,  
 Succèdent aux douceurs qu'on sentoît à le voir;  
 C'est alors que l'Amour exerce son pouvoir:  
 Il regne, il fait tomber de sa trousse terrible  
 Les doutes, les regrets & la langueur horrible,  
 Il souffle dans les cœurs le deuil & les ennuis,  
 Des jours affreux font place à des affreuses nuits,  
 Tout déplaît, tout nous manque, on se cherche,  
 On s'appelle,  
 On craint de ne plus vivre en un cœur infidelle.

Amans, & vous sur-tout qu'un destin trop  
 cruel,  
 Malgré les neuds secrets d'un lien mutuel,  
 Force à vivre éloignés d'une Amante éplorée,  
 Pour gage de la foi que vous avez jurée,  
 Au défaut de vous-même offrez votre portrait:  
 Qu'il soit peint par l'Amour, qu'il parle à chaque  
 trait,  
 Que trompant les ennuis d'une Amante si ten-  
 dre,  
 Il lui semble en tout tems vous voir & vous en-  
 tendre:  
 Demandez-lui le sien, & si vous l'obtenés,  
 Osez vous croire au rang des Amans fortunés:

130 *L'ART D'AIMER,*

C'est un droit sur son cœur qu'une Belle vous  
donne,

Quiconque a le portrait, a bientôt la personne.

Origine  
de la  
Peinture.

La brillante Peinture est fille de l'Amour,

C'est lui qui sous ses yeux l'embellit chaque jour,

C'est lui qui le premier inspirant une Amante,\*

Aux rayons d'un flambeau guidant sa main trem-  
blante,

Crayonna sur un mur l'ombre de son Amant.

Peintres, à l'Art d'aimer joignez votre art char-  
mant,

Rapprochez les absens, & quand l'Amour sou-  
pire,

Que le pastel s'anime, & que l'émail respire.

Pour fonder l'avenir dans vos succès présens,  
Osez à votre Amante offrir d'autres présens;

De la pure amitié ces sacrés témoignages

D'un amour épuré peuvent être les gages:

Si l'objet nous est cher, ce sont des dons chers,

Et la main qui les offre en augmente le prix.

Pour les faire à propos il est un art utile,

En ruses, en détours soyez alors fertile;

\* La fille de Dibutade.

Loin de gagner les cœurs ils irritent souvent,  
 Une Belle toujours craint d'aller trop avant:  
 Sans vouloir vous piquer d'une vaine largesse,  
 Mesurez vos présens à sa délicatesse:  
 Des trésors de *Bernard*\* l'amas injurieux,  
 Sensible *Menoqui*, n'éblouit point tes yeux,  
 Acceptant un bouquet d'une main obligeante,  
 Ta fierté foule aux pieds une offrande outrageante.

Il est mille moyens que fournit le hazard,  
 De faire à votre Amante un présent avec art;  
 Ménagez à propos une heureuse rencontre,  
 Prenez, en badinant, ses perles ou sa montre,  
 Feignez que par malheur le vol s'est égaré,  
 Qu'il soit adroitement sur l'heure réparé;  
 Faites naître entre vous une tendre querelle,  
 Et certain d'avoir tort, gagez, perdez contre elle:  
 Alors un jeune Objet lit dans vos sentimens,  
 Son cœur vous fait bon gré de ces ménagemens,  
 Et sa délicatesse est du moins satisfaite,  
 Bientôt avec usure acquittez votre dette,  
 Sous ce nom spécieux un présent est reçu,  
 Plus le détour est fin, plus il est apperçu:

\* *Samuel Bernard*, le plus riche particulier qu'il y ait jamais eu en France.

132 *L'ART D'AIMER,*

On vous tient en secret compte de votre perte,  
L'air dont on fait offrir vaut seul la chose offerte.  
Heureux ! si par retour & pour combler vos vœux,  
Le don d'un brasselet tissu de ses cheveux,  
Vous étoit accordé comme un précieux gage,  
Comme un signe parlant du beau neud qui l'en-  
gage :

Qu'il soit sacré pour vous , portez-le à votre bras,  
Que dans le tombeau même il ne vous quitte pas.

Dans les loix que je dicte il n'est rien de fri-  
vole,  
La tendresse est langueur, l'Amour fuit & s'en-  
vole,

Si mille soins nouveaux ne viennent le fixer,  
Jamais de trop d'égards l'on ne peut vous taxer.

Si, tenant sous vos loix une Amante fidelle,  
Seul vous voulez lui plaire & seul regner sur elle,  
Une Belle à son tour, captivant votre cœur,  
Veut fixer vos désirs, regner sur son vainqueur,  
L'intérêt est commun, la loi doit être égale.

Une Amante pâlit au nom d'une Rivale,  
Le désespoir habite en son cœur ulcéré,  
Jamais il ne pardonne à l'objet préféré.

Dans Rome & dans Madrid une Amante déçue  
Pousse plus loin l'horreur que sa rage a conçue,  
Elle évoque l'enfer, tout lui devient permis,  
Tous projets sont reçus, tous conseils sont admis,  
Le deuil, l'effroi, la mort sont assis à sa porte,  
Il n'est point de vengeance où son cœur ne la  
porte,

Bientôt les vifs dépits, les lentes trahisons,  
Aiguisent les couteaux & filtrent les poisons:  
L'Amour mêlant sa rage aux basses industries,  
Allume ses flambeaux aux torches des furies,  
Et poursuit un ingrat jusques au monument.

Pour vous, qu'un feu plus doux consume len-  
tement,  
Vous, que Paris vit naître, & qui dans vos dis-  
graces  
Ne répandez des pleurs que dans le sein des  
Graces,  
Déguisez les tourmens qu'on vous fait éprouver,  
Cet Amant qu'un dépit sembloit vous enlever,  
Plus humble, plus soumis va reprendre sa chaîne;  
Une âme généreuse est fermée à la haine,  
La vengeance est un monstre à des cœurs bien-  
faisans:

Que les amours, les ris & les soins complaisans,

134 *L'ART D'AIMER,*

Attachés à vos pas, rappellent un volage.  
 Permettez qu'à vos yeux je retrace l'image  
 D'une Amante échappée à cent pièges dressés :  
 Pour s'attirer les vœux près d'une autre adressés ,  
 Son cœur des noirs dépit n'emprunta point les  
 armes ,  
 Elle opposa des soins, de l'esprit & des charmes.

Muses, flambeaux des Cours, révélez leurs  
 tourmens,  
 Sans charger mes portraits par de faux ornemens,  
 Reservez pour *Brander* vos beautés étrangères,  
 L'Amour veut se parer de fleurs moins passagères.

LES TEMS ouvroient ce regne à jamais annobli,  
 Où FRANÇOIS \* dissipant les ombres de l'oubli,  
 Fit luire sur les arts l'Aurore fortunée,  
 Qui promettoit LOUIS à la France étonnée :  
 Des graces, des plaisirs, du mérite éclatant  
 La Cour de ce Héros fut l'azile constant :  
 Minerve & le Dieu Mars soutenant sa couronne,  
 Couverts de ses lauriers, s'asséjoient sur son trone.  
 De l'amour le plus vif son cœur sentit les traits :  
 Par un génie adroit, par leurs brillans attraits,

\* Le regne de *François I.* est l'époque de la renaissance des Arts, qui se sont élevés au dernier degré sous le regne de *Louis le Grand.*

Deux Belles à lui plaire appliquant leur étude,  
De son cœur tour à tour fixoient l'incertitude.  
ETAMPE, \* la plus jeune, à des charmes naissans,  
A la tendre douceur de ses yeux languissans,  
Joignoit un esprit vif, intrigant, indocile,  
Une ame vaine, altière, à s'allarmer facile.  
DIANE † offroit aux yeux d'aussi puissans appas;  
Etampe eut peu d'attraits que Diane n'eut pas:  
Les ris, les agrémens, les graces naturelles,  
Indécis, suspendus, se partageoient pour elles:  
Leurs charmes différens fixoient les yeux surpris,  
Diane cependant sut emporter le prix,  
Et fut dans leur crédit mettre un long intervalle,  
Elle reçut du ciel par-dessus sa Rivale  
L'heureux art de cacher sous un paisible front  
Les dépits inquiets que fait naître un affront:  
Elle savoit souffrir avec indifférence  
Qu'Etampe, sous ses yeux, briguât la préférence:  
Ses mouvemens jaloux n'ont jamais éclaté,  
Le reproche ou la plainte eut blessé sa fierté.

\* *Anne de Pisseleu*, connue d'abord sous le nom de *Mademoiselle de Heilli*, & devenue depuis *Duchesse d'Estampes*.

† *Diane de Poitiers*, fille de Jean de Poitiers, Comte de Saint-Vallier, & depuis *Duchesse de Valentinois*: elle fut se maintenir à la Cour, & y regner sous deux Rois.

Entre les deux partis la victoire flottante  
 Vint les flatter long-tems, & trompa leur attente.  
 Etampe dans ses fers enchainant son Amant,  
 Se croyoit à l'abri d'un fatal changement;  
 Mais Diane bientôt par sa fertile adresse,  
 D'un cœur qui s'échappoit rappelloit la tendresse.

Tout ce que la nature inspira pour charmer,  
 Et tout ce qu'inventa l'art de se faire aimer,  
 Coups d'œil, tendre langage, aimable modestie,  
 Soupçons, dépits, langueur & parure assortie,  
 Tout fut de part & d'autre en secret ménagé,  
 Et le volage Amant demeuroit partagé.

„ C'en est trop, dit Etampe, il faut céder ou  
 vaincre,  
 „ Il faut de sa défaite une fois la convaincre:  
 „ Diane doit apprendre à se voir effacer,  
 „ Sur ses propres débris il faut la terracer:  
 „ J'ai gardé trop long-tems un indigne silence,  
 „ Demain j'attaque un cœur qui trop long-tems  
 balance,  
 „ Demain ou j'abandonne ou je fixe le Roi;  
 „ L'Amour va prononcer entre Diane & moi....

Elle dit, & cachant la haine qui l'inspire,  
 Dans un réduit secret Etampe se retire.

Nuit, témoin des plaisirs, azile des Amans,  
Nuit quelquefois trop courte à leurs contente-  
mens,

Que vous parutes longue à son impatience !  
Elle gémit , se plaint , & parlant au silence ,  
Fait le triste récit de ses tourmens passés ,  
Le sommeil se refuse à ses vœux empressés ,  
Elle croit voir Diane & l'Amant qui l'adore ,  
Elle croit voir le jour, le jour est loin encore.

L'Aurore alloit enfin éclairer l'univers,  
Et son char effleurant la surface des mers,  
De l'astre qui la suit préparoit la carrière,  
Les timides lueurs cédoient à la lumière,  
Les objets obscurcis reprenoient leurs couleurs,  
Les parfums exhalés du calice des fleurs,  
Sur l'alle des Zéphirs s'élevoient en nuages ,  
Les oiseaux amoureux redoublaient leurs rama-  
ges ,

Étampe enfin s'éveille : ardente à se venger ,  
Étampe avoit dormi , mais d'un sommeil léger ;  
Elle sort du duvet plus fraîche que l'Aurore ,  
Consulte son miroir & le consulte encore.

Il est un Dieu puissant de tout tems révéé,  
Aux rives de la Crète autrefois adoré ,

138 *L'ART D'AIMER,*

PROTE'E étoit son nom : flamme, il devenoit marbre ;

Ours, il couloit en fleuve ; aigle, il changeoit en arbre ;

Jamais il n'est lui-même : avec soin consulté,

Ce Dieu dans nos climas regne sur la beauté.

Ses soins sont occupés à la rendre durable,

Il cherche à réparer sa perte irréparable :

Tantôt il est espoir, tantôt il est rigueur,

Il paroît enjouement, il redevient langueur,

Il compte mille autels : les Mexicains sauvages

Ont vu pour les parer moissonner leurs rivages ;

Les coups d'œil, les dédains, le sourire apprêté,

Font leurs efforts pour plaire à la Divinité :

Par le prestige adroit d'une prompte imposture,

L'art dans son sanctuaire est pris pour la nature ;

De perles, de rubis ses autels parsemés,

D'essences & d'odeurs sont toujours parfumés ;

Mélant le vermillon, le rouge & la ceruse,

Ce Dieu dans un miroir rit de sa propre ruse.

De ce prompt enchanteur implorant le secours,

C'est à son art puissant qu'Etampe avoit re-

cours :

Il calmoit ses dépits, il essuyoit ses larmes,

Et dans ce jour pompeux il lui prêta ses armes.

Dans un lieu retiré, loin des regards mortels,  
Demi nue elle avance au pied de ses autels;  
Les Amours enfantins, l'Espérance, les Graces,  
La Jeunesse & les Jeux voltigeoient sur ses traces:  
Le Dieu lut dans son ame, il entendit ses vœux,  
Lui-même sur son front arrangeant ses cheveux,  
Il en dresse avec soin la structure flottante,  
Il place les désirs sur sa gorge éclatante,  
Il prête à ses regards des charmes irritans,  
Et souffle sur son teint les ris & le printems;  
Mais de tant de faveurs, ô faveur la plus rare!  
De ses adroites mains il la couvre, il la pare  
D'une robe (jamais le ciel ne fut si beau,  
Quand l'Aurore aux humains vient prêter son  
flambeau )

D'une robe où l'azur, l'or & les broderies  
Etincellent au loin du feu des pierreries:  
Que de cris douloureux, que de torrens de pleurs  
Vont bientôt obscurcir ses plus riches couleurs!  
Du parjure Nessus le présent homicide  
Porta moins de poisons dans les veines d'Alcide;  
L'œil en est ébloui, Protée en fut surpris,  
Et parut s'applaudir par un malin sotûris.

Tandis que de son art Etampe satisfaite,  
Préparoit vos ennuis, juroit votre défaite,

Que faîtes-vous alors dans le sein du sommeil!  
Diane, paroissez, hâtez votre réveil;  
Quel repos ennemi, quel songe vous arrête?  
Etampe vous défie & sa gloire s'apprête,  
L'Amour vient lui prêter ses yeux éblouissans,  
L'Amour vous garde-t'il des attraits plus puissans?

Déjà pleine d'espoir & sûre de ses charmes,  
Etampe alloit tenter le pouvoir de ses armes:  
Elle sort au grand jour, & marche avec fierté,  
Sa robe étincellante égale sa beauté.

Tel le lis éclatant lève son front superbe  
Parmi les autres fleurs qui se cachent sous l'herbe.

Elle paroît enfin aux yeux de son Amant,  
Elle s'assit, soupire & se tait un moment,  
Puis composant ses yeux, son geste & ses paroles,  
Et mêlant l'artifice à des plaintes frivoles:

„ En est-ce assez, dit-elle, & votre cœur sans foi  
„ Est-il las de donner & d'enfreindre la loi?  
„ Peut-être ignorez-vous le dessein qui m'amène,  
„ Il faut par un adieu confirmer votre haine;  
„ Si vous vous rappelez toutes vos trahisons,  
„ Ingrat, de cet adieu vous saurez les raisons....  
„ Perfide! avez-vous cru qu'infidèle à ma gloire,  
„ Et d'un cœur trop léger disputant la victoire,

„ Je languirois ici dans d'éternels tourmens ?  
 „ Le dessein de tromper dictoit-il vos sermens ?  
 „ Ou bien reserviez-vous ma tendresse fatale  
 „ A servir de trophée aux feux d'une Rivale,  
 „ D'une Rivale en qui quelques fausses vertus  
 „ Ne peuvent réparer les traits qu'elle n'a plus?...\*  
 „ Vous ne répondez rien, Barbare ! votre bouche  
 „ Affecte en ce moment un silence farouche,  
 „ Vous détournez vos yeux... mes larmes, mes  
     transports  
 „ Tentent sur votre cœur d'inutiles efforts :  
 „ Eh bien, ou cette bouche à seindre trop habile,  
 „ Qui fut l'art de séduire une Amante facile,  
 „ Va prescrire à Diane un exil éternel,  
 „ Ou... puis-je l'achever?... qu'ordonnez-vous,  
     Cruel?...

A ces mots qu'animoit la force de ses charmes,  
 Elle se tait, pâlit, répand de feintes larmes,  
 Elle appelle la mort... son Amant est troublé ;  
 Elle alloit l'emporter dans son cœur ébranlé,

\* *Diane de Poitiers étoit née le 31 Mars 1500. Il résulte que la Duchesse d'Estampes en imposoit ridiculement lorsqu'elle s'attribuoit une si grande jeunesse, en comparaison de cette Rivale, elle avoit osé dire : Je suis née le jour que la Sénéchale (Diane) se maria. Ce sont les termes de Baile, art. de Poitiers.*

Quand Diane parut, Diane à qui les Graces  
 N'inspirerent jamais l'orgueil ni les menaces :  
 Tranquille, elle s'avance avec cet air vainqueur,  
 Qui du premier regard contraint de rendre un  
 cœur :

Elle n'emprunta point le fard ni la dorure, \*  
 Belle de ses attraits, ils formoient sa parure :  
 Mais par un artifice avec soin médité,  
 Ses pas étoient suivis d'une simple beauté,  
 Dont les habits pareils à ceux de sa Rivale,  
 Venoient la défier par une pompe égale. †  
 Etampe frémissait, l'autre dissimula,  
 Sourit, se tut long-tems, enfin elle parla :

„ On brigue votre cœur, vous en êtes le maître,  
 „ Soyez heureux ailleurs si vous le pouvez être ;  
 „ Ce cœur étoit à moi, je le perds ... j'en mour-  
 „ rai,  
 „ Le mien fera fidèle autant que je vivrai....  
 „ Non, s'écria le Roi, touché d'un tel langage,  
 „ Non, vous ne mourrez pas, à vous seule il  
 „ s'engage,

\* Brantome assure positivement que jamais Diane de Poitiers ne fit usage du *fard*.

† Cet artifice si ingénieux fut imité par une jeune Anglaise. Voyez le Spectateur, tome 4.

„ Ce cœur digne de vous , digne de vos vertus ,  
 „ On fait pour vous l'ôter des efforts superflus :  
 „ Je le jure à vos pieds , comptez sur ma constance....

Quel coup de foudre ! Etampe ! entens-tu ta sentence ?

Etampe n'entend plus ; sans poux & sans chaleur  
 La mort a sur son front répandu la pâleur ,  
 Elle tombe , on l'emporte : égarée , expirante ,  
 Elle entr'ouvre au grand jour sa paupière mourante ,

Elle nomme Diane , elle accuse les cieux ,  
 Des pleurs qu'elle retient échappent de ses yeux ,  
 Elle rappelle enfin sa haine & son courage ,  
 Fuit , & loin de la Cour va cacher son outrage .  
 Là , soit que le soleil rallume son flambeau ,  
 Soit que la nuit dans l'air étende son rideau ,  
 On l'entend regretter ses cabales , ses brigues ,  
 Et le stérile fruit de ses vaines intrigues ,  
 Elle se hait soi-même & n'ose plus se voir ,  
 Et mille fois le jour cède à son désespoir .

*Fin du cinquième Chant.*

L'ART



L'ART  
D'AIMER.

---

CHANT SIXIÈME.

---

LAST  
D. AIMER.

---

CHAMPT. SIMON.

---

---

## ARGUMENT DU CHANT SIXIÈME.

**U**N Amant voit son bonheur s'approcher : il ne suffit point d'avoir supplanté les Rivaux , il reste encore des obstacles : une Belle craint que la satisfaction d'un Amant n'affoiblisse l'empire de ses charmes : les faveurs éclairent souvent des défauts mutuels : dissiper ses appréhensions ; ménager ses progrès ; être circonspect & retenu ; vanter les attraits d'une Maîtresse : la louange veut être maniée délicatement : ne point louer dans une autre les beautés qu'une Amante n'a pas ; prêter des noms favorables à ses imperfections : l'habitude trompe les yeux : les défauts se changent en agrémens : le beau Sexe est naturellement injuste & soupçonneux : un Amant doit s'attendre à essuyer des humeurs & des bizarreries : il touchoit à son bonheur , son bonheur lui échappe pour quelque tems ; une bagatelle occasionne ce retardement : une Maîtresse poussera le caprice jusqu'à se faire céler : la croire absente même en la voyant : tous ces petits démêlés sont de passage ; les voir d'un œil tranquile ; opposer aux caprices les complaisances ; toujours convenir qu'on a eu tort ; c'est le moyen d'obtenir plus que le pardon : les Amans raccommodés sont plus tendres qu'auparavant ; l'Amour fait alors sentir tous ses éguillons : s'il reste quelques doutes à une Amante , employer les grands mouvemens pour les dissiper ; mettre en œuvre les prières , les sermens , les larmes , le désespoir , &c. : il n'y a point de Belle assez insensible pour tenir contre un objet aimé & désespéré ; elle

cherche à l'adoucir ; les faveurs sont prêtes ; bien prendre son tems pour les recueillir ; on est souvent interrompu & découvert dans les instans les plus doux ; se munir contre de tels accidens ; cacher son jeu ; redouter sur-tout les brocards des oisifs de Cour : l'Amour & la jeunesse ne mettent point à couvert des maladies : ce qu'il faut faire lorsqu'une Maîtresse est malade ; c'est la grande épreuve de l'Amour : charmes de la convalescence : le Printems invite à quitter les embarras de la ville : suivre une Belle à la campagne , c'est le séjour de l'Amour ; on n'y connoit plus un cérémonial incommode ; tout oser , tout obtenir.







# L'ART D'AIMER.

## CHANT VI.

**A**Mans, le terme approche, un souffle favorable  
Apporte sur les mers un calme désirable ;  
L'océan vous sourit, les flots vont s'aplanir,  
De vos périls passés perdez le souvenir ;  
Amour vous fait toucher au but où vos vœux  
tendent,  
Hâtez-vous, arrivez, les mirtes vous attendent.

Pourtant craignez encor ces perfides accueils,  
Le port le plus tranquille a souvent ses écueils ;  
Un vent peut éloigner le terme de vos vœux,  
Le fort peut vous garder des rigueurs impré-  
vues.

150 *L'ART D'AIMER,*

Certains de vos succès, vainqueurs des concurrens,

Parvenus à la paix par de longs différens,  
Amans, il reste encore à calmer les allarmes  
D'un objet qui, jaloux du pouvoir de ses charmes,

Appréhende qu'un jour vos feux favorisés,  
N'éclaircissent en tous deux des défauts déguisés.

Sans trop approfondir l'objet de sa contrainte,  
Prévenez les moyens de dissiper sa crainte,  
Sur-tout blâmez souvent ces Amans imposteurs,  
Pour qui l'affreux mépris nait du sein des faveurs,  
Ménagez avec art sa tendresse timide,  
Et loin de vous piquer d'un succès trop rapide,  
Soit la plume à la main, soit en l'entretenant,  
Gardez de rien tenter de trop entreprenant:  
Un feu trop violent à soi-même est contraire;  
On souffre un galant homme, on fuit un téméraire:  
L'Amour ne vous doit rien, il peut vous obliger,  
Demandez, suppliez, sans jamais exiger.

Louez ses agrémens, louez avec justesse,  
On devient impoli par trop de politesse;  
N'allez point lui donner l'éclat & les appas  
Que, grace à son miroir, elle fait n'avoir pas:

CHANT VI. 151

De la pâle *Fanny* ne vantez point les roses,  
Prêtez-lui des beautés, mais sans outrer les chō-  
ses :

Toute louange est fade, on s'en moque aujour-  
d'hui.

Souvent pour vous sonder elle admire en au-  
trui

Des charmes que le ciel n'a point placés en elle :  
Que *Pelissier* est vive ! & que *Lemaur* est belle ! †  
C'est un piège secret que sa crainte vous tend ;  
Dites que ces attraits n'offrent rien d'éclatant ;  
Jusqu'à les dépriser poussez la politique,  
L'éloge de toute autre a l'air d'une critique.

Que de noms adoucis ses défauts revêtus,  
A vos yeux enchantés passent pour des vertus :  
Cet art n'est point le fruit d'une pénible étude,  
L'Amour charme nos yeux ; la trompeuse habi-  
tude

Sur nos sens prévenus vient répandre l'erreur,  
L'esprit toujours séduit est la dupe du cœur,  
Et l'endroit qui d'abord avoit paru blâmable,  
Dans un objet aimé devient bientôt aimable,

† Actrices.

152 *L'ART D'AIMER,*

La coutume fait tout : l'Amant préoccupé,  
En louant un défaut est le premier trompé :  
Tout nous plait dans l'objet dont notre ame est  
charmée,  
Et pour paroître aimable, il suffit d'être aimée.

Le beau Sexe inégal, léger, foible, jaloux,  
Souvent change en poisons les momens les plus  
doux,  
L'amertume corrompt vos plus cheres délices,  
L'amour a ses plaisirs, l'amour a ses supplices :  
On diroit que le ciel paîtrissant ces beaux corps,  
De la nature en eux épuisant les trésors,  
Essaya d'y verser par un triste mélange,  
De défauts & d'appas un assemblage étrange :  
Sous le vif incarnat, sous l'albâtre éclatant,  
Gît l'orgueil, le soupçon, le caprice inconstant ;  
Fertile en vains replis, machinant cent traver-  
ses,  
Le plus charmant objet a ses humeurs diverses,

Enjouée, attendrie, & facile à vos vœux,  
Votre Amante cédoit aux plus tendres aveux ;  
Dans les libres transports d'un aimable délire,  
Jusqu'au fond de son cœur ses yeux vous ont  
fait lire,

Vos bouches s'attachoient dans des baisers brûlans,  
Son trouble s'annonçoit par des soupirs parlans,  
Tout vous sembloit permis & votre main pressante  
Cueilloit les lis épars sur sa gorge naissante;  
Vos doigts entreprenans ont osé s'égarer  
Jusqu'à ces beaux trésors qu'Amour fait révéler;  
Vous vous en rendiez maître en osant davantage;  
Rempli d'un juste espoir, plein de cet avantage,  
Vous comptez que bientôt cédant à vos desirs,  
Oubliant ses refus à l'appas des plaisirs,  
Elle va couronner votre persévérance,  
Vous allez la trouver conduit par l'espérance....

Le vent tourne; tout change, un quart d'heure,  
un instant,

A fait d'un objet stable, un objet inconstant;  
Cette Amante facile, ardente & desarmée,  
Devient froide, farouche, inquiète, alarmée,  
Ce n'est plus elle-même; un soupçon mal fondé,  
Devant elle à quelqu'autre, un regard accordé,  
L'aspect d'une Rivale heureuse ou mieux parée,  
Par un mal passager sa fraîcheur altérée,  
D'un Amant rebuté l'ingénieux dédain,  
Quelque rien a produit ce changement soudain.

Examinez ses yeux, suivez sa contenance,  
Des regards courroucés, des airs de répugnance,

154 *L'ART D'AIMER,*

Un souris méprisant, un sérieux glacé,  
Une joie insultante, un silence forcé,  
Quelques mots au hazard que le dépit prononce,  
Tout parle sur son front, tout marque, tout annonce,

La feinte est à son comble & le masque est repris.  
Poussant plus loin encor ses injustes mépris,  
Pour mieux envenimer le coup qui vous afflige,  
Peut-être un sot Rival, qu'en secret on néglige,  
Recevra sous vos yeux ces complimens flatteurs,  
Ces souris adoucis, ces regards enchanteurs  
Dont vous étiez l'objet, dont le dépit vous prive.

Quelques sévères loix que l'Amour vous prescrive,

Amans, cédez, pliez sous son fatal pouvoir,  
Ignorez son courroux, paroissez ne rien voir,  
D'un Amant offensé l'adroite négligence,  
D'une Amante irritée achète l'indulgence;  
L'art d'aimer est souvent l'art de dissimuler.

\* Absente pour vous seul, se fait-elle céler,  
Et lorsqu'on introduit les autres avec zèle,  
Est-elle au COURS \* pour vous quoiqu'elle soit  
chez elle?

\* Promenade de Paris.

Restez sur l'escalier, n'entrez pas plus avant,  
 Croyez qu'elle est au cours même en l'aperce-  
 vant ;  
 Calmez votre dépit, arméz-vous de courage,  
 Espérez tout du tems & cédez à l'orage :  
 Que ces vaines froideurs, ces mépris affectés,  
 Ne dérangent en rien vos assiduités ;  
 Les combats, les assauts préparent la victoire.

Si de vos différends vous retraçant l'histoire,  
 Pour mieux vous faire grâce on veut vous accu-  
 ser ;  
 N'allez point avec feu vouloir vous excuser ;  
 Ayez tort ; évitez des sentimens rebelles,  
 En leur accordant tout, on obtient tout des Belles.

Heureux qui par ses soins, par ses égards con-  
 tans  
 A su mettre à profit ces dangereux instans,  
 Qui loin d'aigrir encor les soupçons d'une Amanté,  
 Par le mépris piquant d'une absence offensante,  
 S'attache à divertir ses doutes éclaircis,  
 Toujours cherché à la voir, partage ses soucis,  
 S'informe tendrement du sujet de ses peines !  
 Amans, n'en doutez point, les vapeurs, les mi-  
 graines,

156 *L'ART D'AIMER,*

Vous présagent le calme, annoncent vos succès,  
Un intervalle heureux suspendra ces accès :  
Du farouche soupçon l'haleine empoisonnée,  
Corrompt de vos plaisirs la source fortunée,  
Il trouble, pour un tems, un bonheur mutuel,  
Vous sentez de l'Amour l'interregne cruel;  
Bientôt le gout renait, le démêlé s'oublie,  
De soi-même bientôt la chaîne se rallie,  
Tout vient se réunir par de secrets rapports.

Voyez ces deux Amans dont les nouveaux  
transports

Succèdent aux soucis d'une longue contrainte,  
Ils cherchent de concert à dissiper leur crainte,  
Ils blâment leurs dépits : soupirs, larmes, sermens,  
Effors toujours plus vifs, plus doux empressemens,  
Tendres attentions, aimables simpaties,  
Tout sert à rallumer leurs ardeurs rallenties;  
Un démêlé fatal étouffoit leurs désirs,  
Ce qui fit leurs tourmens augmente leurs plaisirs.

Tels deux jeunes ormeaux, l'amour de la nature  
Dont la main leur dispense une égale culture,  
Arbrisseaux fortunés qu'a vu naître un Printems,  
Plantés l'un près de l'autre & crûs en même-tems ;

Si contre eux d'Aquilon les fureurs se préparent,  
 Desunis à regret leurs rameaux se séparent,  
 Ils cèdent au courroux qui les a fait plier,  
 Et leurs tiges bientôt retournent se lier.

Malgré tant de sermens & tant de témoignages,  
 Reste-t'il sur son front encor quelques nuages?  
 Lisez-vous dans ses yeux que son cœur allarmé  
 Craint le supplice affreux de n'être point aimé?  
 Jurez-lui, prouvez-lui que votre ame l'adore,  
 Prouvez-le mille fois & le prouvez encore,  
 Couvrez ses mains de pleurs, exaltez ses appas,  
 Tombez à ses genoux, implorez le trépas....  
 Le ciel n'a point formé d'objet assez farouche,  
 De cœur assez cruel qu'un tel état ne touche,  
 S'arma-t'il jusqu'alors d'orgueil & de dédain,  
 Fut-il sourd, insensible & ceint d'un triple airain;  
 A ces transports brûlans où l'amour se découvre,  
 L'orgueil s'évanouit, l'airain fond, le cœur s'ou-  
 vre :

Des regards languissans, agités & confus  
 D'un cœur qui va céder démentent les refus,  
 Tout invite.... Arrêtez : quelle ardeur vous trans-  
 porte?

Amans, qu'allez-vous faire ! Argus est à la por-  
 te....

158 *L'ART D'AIMER,*

On vient .... calmez vos feux, changez votre  
maintien,

Affectez de poursuivre un frivole entretien,  
Du surveillant *Vulcain* éludez l'œil austère,  
Couvrez l'Amour trop nud des voiles du mystère.

Quiconque ne fait point sous des dehors trom-  
peurs,

Sous un front déguisé par de fausses couleurs,  
Cacher un cœur content, seul témoin de sa joie,  
Qui, plein de son secret, jamais ne se déploie,  
Qu'il cesse d'aspirer aux faveurs de l'Amour:  
Sur vous; sur vos succès répandez un faux jour,  
Amans, n'ayez jamais de posture arrêtée,  
Trompez, dissimulez, l'Amour est un *Protée*.

Craignez sur-tout, craignez ces oisifs curieux,  
Ces fainéans de Cour, spectres tout couverts  
d'yeux,

Qui des Grands à toute heure épians les faiblesses,  
Y versent le venin de leurs langues traîtresses,  
Fais affichés par-tout, reptiles indiscrets,  
Qui trafiquent des cœurs & vendent les secrets.

Vous n'avez éprouvé que de fausses allarmes,  
Amans, venez verser de véritables larmes:

L'an s'écoule , & déjà ceint de pampres moins  
verts ,

L'Automne impatient appelle les Hivers ,  
La mourante chaleur , la naissante froidure  
Brûle & glace à la fois le sein de la nature ,  
Tout languit , tout périt , sous un ciel incertain ,  
Votre Amante soumise à ce commun destin ,  
Voit pancher au tombeau ses roses effacées :  
De ce coup imprévu les Graces menacées ,

A la Parque homicide arrachant son fuseau ,  
En vain ont essayé de briser son ciseau :  
Assise à son chevet la Mort terrible crie ,  
La Mort attend sa proie , & la fièvre en furie  
Mine , détruit , ravage à grands coups inégaux :  
Deux beaux bras sont livrés au tranchant des  
couteaux ,

En longs ruisseaux pourprés des sources en jail-  
lissent ,

Ses regards sont éteints & ses lèvres pâlisent :  
Cette tête où les Ris , la Pudeur & l'Amour  
Étaloient autrefois leurs charmes tour à tour ,  
A perdu son éclat , & languit abattue ,  
Elle semble plier sous le coup qui la tue :  
Ses jours dans leur printems vont être termi-  
nés ,

Ses charmes en la fleur sont déjà moissonnés.

Amans, les maux cruels, l'affreuse maladie  
 Sont le creuset terrible où l'Amour s'apprécie ;  
 Triomphez de l'épreuve, approchez en pleurant  
 Du lit où le trépas farouche & dévorant,  
 En soufflant le poison consume sa victime ;  
 Jamais votre douleur ne fut plus légitime :  
 Oubliez qu'aux dangers vos jours sont exposés,  
 Les périls les plus sûrs sont alors méprisés ;  
 Serrez-la dans vos bras, que vos lèvres brûlantes  
 Rappellent la chaleur sur ses lèvres tremblantes ;  
 Pleurez, fondez en pleurs sur ses mourans appas ;  
 Qu'ASTRUC & que JUSSIEU, ces vainqueurs du  
 trépas,  
 Soient par vous consultés avec inquiétude,  
 Qu'on lise dans vos yeux votre sollicitude :  
 Ne laissez point offrir par la main d'un Rival  
 Ces breuvages amers plus cruels que le mal :  
 Ce devoir vous regarde ; appeaisez ses souffrances,  
 Et versez dans son sein les douces espérances.

„ Je meurs, vous dira-t'elle, & les tendres liens  
 „ Qui devoient attacher & vos jours & les miens,  
 „ Ne peuvent arrêter mon ame qui s'échappe ;  
 „ Je succombe, je sens une main qui me frappe,  
 „ La mort vient obscurcir l'aurore de mes jours,  
 „ Helas !.. vivez pour moi, je vous aime toujours :

„ Si

„ Si le ciel rallumoit le flambeau de ma vie,  
 „ A la foible clarté qui va m'être ravie,  
 „ Je ne désirerois des jours plus fortunés,  
 „ Des jours moins agités & plus tard moissonnés,  
 „ Qu'afin de vous prouver à quel point je vous  
 aime;  
 „ Mais non, il faut quitter la moitié de moi-  
 même,  
 „ Je sens qu'il faut céder à mon triste destin,  
 „ Je sens qu'il faut vous perdre, & je touche à  
 ma fin,  
 „ Mon ame est dès long-tems sur mes lèvres er-  
 rante....  
 „ Adieu ... fermez mes yeux ... s'expire votre  
 Amante.

A ces derniers transports d'un amour expressif,  
 Dont le feu qui s'éteint jette un éclat plus vif,  
 Répondez-lui d'abord par des torrens de larmes;  
 Mais bientôt dissipant son trouble & ses allarmes,  
 Dites-lui que le coup qui trancheroit ses jours,  
 De vos tristes destins termineroit le cours,  
 Que le même tombeau renferméroit vos cendres,  
 Ajoutez que le ciel à des amours si tendres  
 Doit des jours tissus d'or & de sérénité;  
 Que bientôt à ses vœux il rendra la santé....

L'Amour est exaucé ! la mort pâle & sanglante  
 Voit tomber de ses mains sa faux étincelante,  
 Du fertile poison les ruisseaux sont taris :  
 Sur un trône de pourpre environné des ris,  
 Plus prompte que l'éclair, Hébé vient de descen-  
 dre,

Les grâces & les jeux renaissent de leur cendre,  
 Votre Amante recule à l'aspect du tombeau,  
 L'Amour de ses destins prolonge le flambeau,  
 Du trépas sur son front les ombres disparaissent,  
 Les ciprés sont tombés & mille roses croissent ;  
 Des feux plus tempérés éclatent dans ses yeux,  
 Son cœur s'ouvre au plaisir pur & délicieux  
 D'échapper au néant, de survivre à soi-même.

Amans, tout vient combler votre bonheur su-  
 prême,  
 Dans la convalescence on naît, tout est nouveau,  
 Les zéphirs sont plus doux, un beau jour est  
 plus beau,  
 Le goût renouvelé reffuscite les charmes ;  
 Venez cueillir les fruits qu'ont arrosé vos larmes,  
 Venez mettre à profit ces précieux momens,  
 Réveillez dans son sein les plus vifs sentimens ;  
 Un cœur plein de sa joie est facile à surprendre,  
 Et certains d'être aimés osez tout entreprendre.

L'an renaît, & Zéphir & la jeune Cipris  
 Vont parer la nature avec leurs doigts fleuris,  
 L'Automne désolant & l'Hiver effroyable  
 Ont long-tems exercé leur regne impitoyable,  
 Le Printems couronné vient regner à son tour,  
 La tendre Philomèle annonce son retour;  
 Les ruisseaux amollis par de tièdes halaines,  
 S'élançant de leurs fers, serpentent dans les plaines,  
 L'œillet embellissant ses boutons entr'ouvers  
 Prépare des bouquets refusés aux Hivers,  
 La rose orné son front d'une pudeur vermeille,  
 Vertumne va paroître & Flore se réveille.

Votre Belle cédant à la voix du Printems,  
 Se dérobe au tumulte, échappe aux contretems,  
 Et cherchant des hameaux les demeures cheries,  
 Sous l'ombrage des bois, dans le sein des prairies,  
 Va, parmi les Bergers, trouver les vrais plaisirs,  
 Zéphir paroît l'attendre & répand ses soupirs.

Amans, suivez ses pas; au fond de ces retraites  
 Elle n'a point porté ses absences distraites,  
 Ses tristes préjugés & ses sombres humeurs:  
 Eloigné de la Cour on en quitte les mœurs,  
 Un gout vif & léger, une subtile flame  
 A glissé dans son cœur, a volé dans son ame,

164 *L'ART D'AIMER,*

Le silence enchanteur, le paisible loisir,  
 Les vergers, les buissons inspirent le plaisir:  
 Tout charme dans les champs, tout plait, tout  
 Intéresse;  
 Tout enseigne l'amour, tout porte à la tendresse:  
 Des ruisseaux tortueux les fugitives eaux  
 Courent en soupirant presser d'autres ruisseaux:  
 La rose adoucissant ses cruelles épines,  
 Ouvre au tendre Zéphir ses molles étamines,  
 Chaque moment unit les fidèles oiseaux,  
 Licoris de sa main sent tomber ses fuseaux.

Volez, Amans, c'est là qu'on sème & qu'on  
 moissonne,  
 C'est là qu'à tout instant l'heure du Berger sonne,  
 C'est là que sans contrainte & sans témoin sus-  
 pect,  
 Sans craindre des *Buffis*\* le redoutable aspect,  
 On soulage à l'envi les tourmens qu'on endure,  
 L'Amour dresse des lits tapissés de verdure;  
 Tout oser est un droit qu'on peut s'attribuer,  
 A vos succès flatteurs tout vient contribuer;  
 Amenez, saisissez ces momens de tendresse,  
 Où le cœur égaré dans une lente ivresse,

\* Le Comte de *Buffi Rabutin*, Auteur scandaleux  
 du *Libelle* intitulé : *Les Amours des Gaulois*.

CHANT VI. 165

Se trouble, s'amollit & s'entr'ouvre aux plaisirs,  
Par vos discours pressans annoncez vos desirs.

- „ L'heure, lui direz-vous, doit être enfin ve-  
nue,  
„ Qui couronne une ardeur constamment soute-  
nue,  
„ Vos rigueurs, mes respects, vos cruautés, mes  
soins,  
„ De mon amour parfait ont été les témoins,  
„ Pourriez-vous exiger de nouvelles épreuves?  
„ Balancez-vous encor? vous faut-il d'autres  
preuves?  
„ J'ai montré que j'aimois, montrez-le à votre  
tour;  
„ Si j'ai pu me flatter qu'un sincère retour  
„ Soumettoit mes destins à la plus tendre Amante,  
„ Si même en ce moment votre bouche char-  
mante  
„ Me dit que votre cœur ne vit que pour le mien,  
„ Si votre cœur rendu ne m'oppose plus rien,  
„ Si vous m'aimez encore, & si j'ai su vous plaire,  
„ Pourquoi de tant d'amour différer le salaire?  
„ Pourquoi s'armer encore de refus rigoureux?  
„ C'est en vous possédant que je dois être heu-  
reux....

166 *L'ART D'AIMER,*

A ce début frappant une Amante troublée  
Sent par mille transports sa rigueur ébranlée,  
Le préjugé s'éloigne, un feu vif & pressant  
Fait briller les désirs sur son front rougissant,  
Et si sur sa pudeur elle n'ose entreprendre,  
Si sa fierté combat, c'est pour bientôt se rendre.

Baissant ses yeux craintifs, enflammés & confus,

Et d'un zèle amoureux colorant ses refus,  
„ C'en est fait, dira-t'elle, & le destin prononce,  
„ Au plaisir de vous voir il faut que je renonce;  
„ Je sens combien mon sort va me coûter de  
„ pleurs,  
„ Ce malheur est pour moi le plus grand des  
„ malheurs :  
„ Le bonheur sans égal d'aimer & d'être aimée,  
„ Venoit s'offrir sans cesse à mon ame charmée,  
„ Nos craintes, nos sermens, nos discours, nos  
„ adieux,  
„ Tout passoit dans mon ame, & c'étoit là mes  
„ Dieux;  
„ Je pensois en tout tems vous voir & vous en-  
„ tendre,  
„ Malgré vos tendres soins je me trouvois plus  
„ tendre,

- „ Vous regniez dans un cœur dont vous voulez  
sortir,  
„ Vous en étiez l'idole.... Helas! quel repentir  
„ Ne va point me couter l'aveu de ma tendresse?  
„ J'aurois dû vous cacher le penchant qui me  
pousse,  
„ Vous seriez moins heureux, vous m'aimeriez  
du moins,  
„ Vous êtes plus heureux, & vous m'en aimez  
moins:  
„ Quittez, abandonnez une triste victime,  
„ Je perdrai votre amour, mais j'aurai votre es-  
time:  
„ De cet amour si pur éteignez le flambeau,  
„ Il auroit dans mes bras rencontré son tombeau..

A ce discours dicté par les tendres allarmes,  
Prodiguez les soupirs, les sermens & les larmes,  
Taisez-vous quelque tems, rougissez, pâlissez,  
Vos feux que tout trahit s'expliqueront assez:  
Ce silence éloquent est un grand interprète;  
Chargez tous vos regards d'une langueur secrète,  
Que des troubles de l'ame ils fassent le rapport;  
Mais écoutant bientôt un plus libre transport,  
Vantez-lui votre foi, vos feux, votre constance,  
Dissipez ses soupçons, trompez sa résistance.

Dites-lui,, que l'amour s'éteint par les rigueurs,  
 „ Que dans un tendre Amant les suprêmes faveurs  
 „ Sont les liens étroits d'une plus forte estime,  
 „ Que ce retour parfait n'a rien d'illégitime,  
 „ Que loin de s'opposer à leurs plaisirs charmans,  
 „ Le ciel semble sourire au bonheur des Amans.  
 Mais peignez-lui sur-tout les délices extrêmes  
 De vivre, d'être heureux dans un autre nous-  
 mêmes,

De lui faire sentir l'ardeur que nous sentons,  
 De lui faire goûter les fruits que nous goûtons,  
 De vingt Amans heureux retracez-lui l'histoire,  
 Dites qu'étant privé d'une entière victoire,  
 On peut appréhender de n'être point aimé :  
 De transports moins soumis paroissez animé,  
 Devenez plus pressant, plus avide & plus tendre,  
 A ce qu'on vous refuse osez toujours prétendre,  
 Dépouillez les langueurs d'un timide respect,  
 Assurez vos plaisirs contre tout œil suspect,  
 Attachez sur son sein vos lèvres éloquentes,  
 Ouvrez-vous une route aux faveurs plus piquantes,  
 Ce qu'on ne donne point doit être dérobé...

L'Amour va triompher ! tout obstacle est tombé :  
 Tremblante, hors de soi, de rigueurs dépourvue,  
 La rougeur sur le front, le trouble dans la vue,

Cette Belle succombe à vos empressemens,  
 Les soupirs redoublés, les longs saisissemens,  
 Les refus démentis préparent sa défaite,  
 Pressez, ne laissez point la victoire imparfaite :  
 Etendu dans ses bras, que vos efforts hardis  
 S'emparent des trésors au grand jour interdits....

Muse, suspens ta course, & jusqu'au fond du  
 Temple  
 Où la Victime expire, où l'Amour la contemple,  
 Garde-toi de porter un regard indiscret,  
 Ce mystère sacré veut un profond secret :  
 Qu'aux Graces sur ton front la pudeur soit unie,  
 Muse, revole aux cieux, ta carrière est finie.

Je touche l'heureux but où l'Amour aspirait,  
 J'ai dicté les leçons que ce Dieu m'inspiroit,  
 Chers Amans, jouissez des momens favorables,  
 Faites-vous des plaisirs renaissans & durables,  
 Par les mairs du bonheur laissez filer vos jours,  
 Ne formez des liens que pour aimer toujours.

Amour, flambeau vivant, éincelle divine,  
 Qui du vaste univers précédas l'origine,  
 Souffle par-tout tes feux, établis ton pouvoir,  
 Que soumis à ta loi tout s'en fasse un devoir,

170 *L'ART D'AIMER,*

Que la terre en respect te chérisse & te craigne,  
Descens du haut des airs, fais arriver ton regne;  
Ecrafe de tes coups ces perfides mortels,  
Dont le cœur égaré déserte tes autels:

Que l'univers frappé de ta grandeur première,  
Sorte de son sommeil & marche à ta lumière;  
Mais pour vaincre ZULNI, pour fléchir ses at-  
traits,

Epuise ton carquois, lance tes derniers traits,  
Fais qu'elle sache aimer autant qu'elle fait plaîre.  
Amour, c'est pour ZULNI qu'aux bords d'une  
onde claire,

Dans les bras du loisir soupirant tes leçons,  
Ma Muse, encore enfant, formoit tes nourri-  
çons;

Tandis qu'à FONTENOY la voix de la victoire  
M'appelle, avec MAURICE, au Temple de Mé-  
moire,

Quand sur un char tonnant l'invincible LOUIS  
S'offre à côté de Mars à mes yeux éblouis,  
N'osant porter la main à la trompette épique,  
J'étouffe pour ZULNI le zèle qui me pique,  
Je veux chanter mon Roi, ZULNI seule à mes  
chants:

Pour elle, pour ses yeux; pour ses charmes tou-  
chants,

*C H A N T VI.*

171

Amour, tu m'enseignois ton culte & tes misères:  
Mes vers de tes secrets sont les dépositaires,  
Tes mirtes immortels couronnoient mon prin-  
tems,  
Je publois tes loix , & n'avois point vingt ans.

F I N.



LA MORT  
DE ZULNĪ,  
ÉPITRE

*A Mr. l'Abbé De\*\*\*.*

---

*Curæ non ipsâ in morte relinquunt.*

Virg.

---

LA MORT  
DE ZULNI  
ÉPIRE

A Mr. l'Abbé De\*\*\*.

---

Cette non ipse in morte relinquens  
Aug.

---







# LA MORT DE ZULNI, ÉPIQUE

*A Monsieur l'Abbé De\*\*\*.*

SAVANT Abbé, fléau des sots Esprits,  
Ami, dont le creuset épura mes écrits,  
Et dont la tendresse inquiète  
A su me déterrèr au fond de ma retraite,  
C'est en vain que ta voix me rappelle à Paris,  
Pour goûter un encens dont mon cœur fut épris;  
Paris n'est plus pour moi qu'un désert effroyable,  
Qu'un gouffre dont l'aspect réveille mon courroux,  
Qu'un enfer où le sort sanglant, impitoyable  
M'a porté depuis peu les plus terribles coups:  
Apprens, apprens, Ami, le sujet de mes larmes,  
Je vais t'ouvrir un cœur encor saignant,  
On se soulage en se plaignant,

Le récit de mes maux aura pour moi des charmes ;

Mais à quoi vais-je m'engager ?

Pourquoi par mes soupirs oserois-je affliger

Un ami généreux & tendre ,

Qui ne saura que trop les partager

Dès qu'il aura pu les entendre ?

Et d'ailleurs où trouver des traits & des couleurs

Qui puissent retracer l'excès de mes douleurs ?

Comment puis-je te les apprendre ?

Mes sanglots me coupent la voix ,

Un souffle éteint, une vie expirante ,

Sont le fil qui soutient mon ame chancelante

Dans sa machine défaillante ,

Peut-être je t'écris pour la dernière fois....

Qu'il te suffise, Ami, des amis le modèle ,

Pour excuser vers toi mon absence éternelle ,

De savoir que l'objet qui regna sur mon cœur ,

Dont tu vantois l'esprit, la grace & la douceur ,

Que cette adorable Mortelle ,

De mes destins divers la compagne fidelle ,

Que tu nommois du tendre nom de sœur ,

Que chaque jour tu retrouvais plus belle ,

Que tu crois qui respire au fond de mes déserts ,

Qu'enfin cette ZULNĪ , l'ame de mes concerts ,

Qu'à la terre en présent le ciel avoit donnée ,

Digne des vœux de l'univers ,

Dans

Dans les murs de Paris est morte empoisonnée...

Un Monstre\* a fait le coup... ZULNI, ZULNI n'est plus...

Ces mots versent l'horreur dans mes sens éperdus,  
Ces mots ont dans mon cœur fait passer l'amertume,

De ma tremblante main je sens tomber la plume...

Quels lieux alors me séparoiént de toi?

Ton amitié, tes conseils, ton courage,  
M'auroient aidé du moins à soutenir l'orage

Dont la fureur venoit fondre sur moi:

Dès long-tems à tes yeux mon âme étoit ouverte,  
Toi seul en connoissois les goûts & le penchant;

Ah! falloit-il qu'au plus fatal instant,  
Qu'au jour où sous mes pieds je vis creuser ma  
perte,

Ton Ami fût privé d'un secours si puissant?

Grave du moins, grave dans ta mémoire

De cet Ami la malheureuse histoire,  
D'interissables pleurs vois couler les ruisseaux,  
Vois se r'ouvrir sa plaie, & juge de ses maux.

Depuis le jour qui fixa ton absence

Dans le sein des plaisirs, des jeux, de l'innocence,

\* Son Tuteur.

ZULNI s'embellissoit par de nouveaux attraits,  
ZULNI du tendre Amour éprouvoit mieux les traits,  
Un doux loisir, une aimable licence  
Sembloient nous unir pour jamais ;  
Tous deux remplis d'indifférence  
Pour tout ce qui trouble la paix,  
Et les beaux jours des mortels indiscrets,  
Heureux sans voir la Cour, riches sans opulence,  
Laisant à *Cassini* ses sublimes secrets,  
A savoir ignorer bornant notre science,  
Sans soins, sans trouble & sans regrets,  
Nous étions parvenus à la sage indolence,  
Qui fait seule ici-bas goûter des biens parfaits :  
Des oiseaux, une fleur, les écos, leur silence,  
Un ruisseau dont le cours s'endort sur ses bords  
frais,  
Des épis qui du vent trompent la violence,  
Tableaux rians, Spectacles vrais,  
Avoient chez nous la préférence  
Sur ces plaisirs masqués qu'on achète à grands  
frais,  
Et qu'inventa la fausse vraisemblance  
Pour réveiller la nonchalance  
D'un fat qui ne les voit qu'avec des yeux distraits :  
Ta candeur, tes vertus, ta brillante éloquence,  
Trésors toujours offerts sous les plus heureux traits,

Etoient de nos discours les éternels sujets;

Ton entretien, ta santé, ta présence,  
Etoient de tous nos vœux les éternels objets:  
Hélas! plaisirs trompeurs! sécurité perfide!  
Du coup qui m'attendoit vous cachiez les apprêts,  
Vous répandiez des fleurs sur la coupe homicide,  
Des mirtes passagers devançoient vos ciprès!

Contraint de m'éloigner de mon bonheur suprême,  
Deux jours s'étoient passés ( qu'ils sont lents  
quand on aime! )

Que je n'avois point vu les yeux qui m'ont char-  
mé,

Dans l'espoir d'être heureux sans cesse confirmé,  
Aimant sans borne, aimé de même,

Mes feux hâtoient ZULNĪ, je voloïs dans ses bras...

J'arrive ... ô terre! ô cieux! pâle, défigurée,  
Et prête à succomber aux horreurs du trépas,  
Sous mille couteaux déchirée,

Je la vois, je lui parle & ne la connois pas;  
De l'univers entier cette Belle adorée,  
De l'univers entier à demi séparée,

Vers son tombeau s'achemine à grands pas,  
Je la vois à mes yeux languir désespérée,

Sous les débris de ses appas,  
Je la vois, je l'embrasse & la demande encore....

Ce n'est plus cette tête où l'haleine de Flore  
Se plaisoit à souffler ses parfums odorans,

Et dont les tresses négligées

Par un beau désordre arrangées,

Tomboient en replis ondoyans;

Cette tête autrefois de roses couronnée,

De noirs cyprès environnée,

S'abat & cède à cent coups accablans;

Cette bouche, ce sein dont les vives nuances

De la rose & des lis effaçoient la fraîcheur,

Ces bras qui de l'albâtre éclipsoient la blancheur,

Etalant du trépas les pâles influences,

Pâtüre de la mort, en redoublent l'horreur.

Ce n'est plus cet esprit brillant, orné, facile,  
Qui, comme une plante fertile,

Avant les tems s'étoit épanoui,

Aux mains qui le dressaient si souple, si docile,

Dont la fleur produisoit l'agréable & l'utile,

Et dont jamais on n'eût assez joui:

Privés de leur clarté première,

Ces dons si chers & si vantés

Languissent assoupis sous ses sens hébetés,

Et subjugués par la matière,

Offrent dans un corps expirant

L'image affreuse du néant.

- „ ZULNĪ ! chere ZULNĪ , tendre objet de ma flame ,  
 „ Trop chere idole de mon ame ,  
 „ Est-ce vous , m'écriai-je , est-ce vous que je  
 vois ?  
 „ De vòtre Amant reconnoissez la voix ,  
 „ Quel trait de vos beaux jours vient attaquer  
 la trame ?  
 „ De vos appas mourrai-je desuni ?  
 „ Allez-vous me quitter ? ... répondez-moi ...

ZULNĪ !

A ces cris que ma voix n'exprimoit qu'avec peine ,  
 Comme un captif qui soulève sa chaîne ,  
 ZULNĪ d'un long sommeil semble se réveiller ,  
 Elle ouvre un œil mourant où l'on voit pétiller ,  
 Non d'un esprit divin les flammes immortelles ,  
 Mais d'un feu presque éteint les pâles étincelles .

- „ C'est donc vous , me dit-elle , en me serrant  
 la main ,  
 „ Vous , Amant si cher & si tendre ?  
 „ Helas ! à de tels coups devons-nous nous at-  
 tendre ?  
 „ Vous le voyez , ZulnĪ touche à sa fin ....  
 „ J'aurois voulu vous sauver ce spectacle ,  
 „ De votre éloignement je benissois l'obstacle ,

- „ Je fais qu'il me privoit du plus cher de mes  
biens,  
„ Et vous voir est encor le plus grand de mes  
charmes;  
„ Mais mes yeux expirans ne voyoient point  
vos larmes,  
„ Vous étiez sans malheurs, vous ignoriez les  
miens....  
„ Le ciel l'a donc voulu ! la chaîne inséparable,  
„ Qui m'attachoit un Amant adorable,  
„ Me le ramène encor quand je touche au trépas,  
„ Zulnī va mourir dans vos bras....  
„ Vous gémissiez, je vois vos pleurs qui fondent,  
„ J'en trouve encor moi-même en mes yeux  
épuisés,  
„ Adorons, cher Amant, les coups qui nous  
confondent;  
„ D'un sort heureux long-tems favorisés,  
„ Nous ne devons pas toujours l'être,  
„ Le bonheur des mortels ne peut toujours durer,  
„ Un terme est le sort de tout être....  
„ Le mien s'approche, il va nous séparer:  
„ C'en est fait... mort ! ô mort ! que ta rage est  
extrême !  
„ Faut-il tout perdre !... Adieu... je meurs, &  
je vous aime !...

A ces mots, les derniers qu'elle ait pu prononcer,  
Ces mots que tous les tems, que la foudre en  
furie

Du cœur d'un tendre Amant ne pourront effacer,  
ZULNĪ reste en mes bras sans mouvement, sans vie:  
Etendu sur son sein, sur sa bouche colé,

Hors de moi-même, immobile, accablé:

„ Non, dis-je, non, ZULNĪ, le neud qui nous  
attache

„ Est trop fort pour être brisé,

„ D'avec toi-même il n'est rien qui m'arrache,

„ Du trépas avec toi le chemin est aisé,

„ Attens-moi... je te suis... que dis-je? elle est  
donc morte?

„ Tous mes trésors sont donc perdus?

„ Quoi! ma chère ZULNĪ, vous ne m'entendez  
plus?

„ Pour jamais de mes bras l'affreuse mort l'em-  
porte!...

Ami, j'allois mourir; mes sens glacés, perclus  
S'enveloppoient d'un nuage confus:

La mort sur moi versant ses ombres,  
Flottoit dans mes regards appesantis & sombres,  
Je touchois au néant... j'errois... je n'étois plus;  
Quand la voix d'un Barbare enhardi dans le crime,

La voix du Monstre auteur de mon tourment,  
Vint tout-à-coup me rendre au sentiment;  
Le Tigre venoit voir expirer sa Victime,  
Et jouir du succès de son complot affreux:  
A son aspect, terrible, furieux,  
Je rappelle à grands cris mon ame frémissante,  
Un poignard brille en ma main menaçante,  
Je cherche à l'enfoncer dans son sein malheureux;  
On tremble, on court, on crie, on nous sépare,  
On dérobe à mes coups la tête du Barbare....  
Privé de ma vengeance, outré, désespéré,  
Et contemplant ZULNĪ d'un regard égaré,  
A son dernier accès mon ame enfin succombe,  
Je vois sous moi s'ouvrir ma tombe,  
La mort me reçoit dans ses bras:  
Froid, inanimé, pâle, on m'emporte, on m'en-  
traîne  
Loin du Monstre, objet de ma haine,  
Loin de Zulnĭ que je laisse au trépas.

Le soleil est deux fois sorti du sein des ondes,  
Deux fois la nuit versa ses ténèbres profondes  
Avant qu'on cessât de douter  
Si l'on pouvoit bien encor me compter  
Au nombre des mortels qu'un frêle souffle anime;  
J'étois semblable à la Victime,

Qu'un Prêtre armé de son couteau sacré  
Vient de frapper d'un coup mal assuré :  
Elle tombe & s'abat, tous ses membres palpitent,  
Elle se roule, elle s'étend,  
Un froid mortel la glace & la suspend,  
Et ses mouvemens sollicitent  
Le coup décisif qu'elle attend.

Amis cruels ! amis bizarres !  
Pourquoi me refuser ce coup que j'implorais ?  
Pourquoi vos mains de mes jours trop avarés  
M'ont-elles donc rendu par des secours barbares  
L'existence que j'abhorrais ?  
Ah ! que n'étouffiez-vous, fléchis par ma prière,  
Une amitié funeste & meurtrière !  
La vie aux malheureux est un présent fatal.

Mes yeux enfin revirent la lumière ;  
Mais pour mieux ressentir tout le poids de mon  
mal,  
Mais pour mieux me livrer à ma fureur première,  
Tel qu'un mortel qui sort d'un songe affreux,  
Je me lève en sursaut, je laisse errer mes yeux,  
Le nom cher de Zulni s'échappe de ma bouche,  
J'atteste l'enfer & les cieux ;  
Puis conservant toujours un silence farouche,

Qu'interrompoient les plus cruels soupirs,  
Et par un geste seul annonçant mes desirs,  
N'ayant enfin que ma fureur pour guide,  
Je monte dans un char rapide,  
Dont le vol plus prompt que les vents  
Sut m'emporter en peu de tems.  
Loin de Paris, loin du séjour du crime.  
Le chemin fuit : bientôt s'offre à mes yeux  
De mes antiques bois la verdoyante cime;  
Je reconnois en abordant ces lieux,  
Et traversant mille routes fleuries,  
L'émail naissant de mes prairies  
Et l'humble toit de mes ayeux,  
Demeures jadis si chéries!  
Demeures que Zulu parcourut tant de fois,  
Quand l'éco répétoit les sons de son hautbois!  
Demeures où l'Amour, pour jouir de mes larmes,  
Vient de fixer mon éternel tombeau!  
Là, soustrait aux humains, seul avec mes allar-  
mes,  
Soit que l'ardent Phébus, rapportant son flam-  
beau,  
Fasse du haut des monts éclore un jour nouveau,  
Soit que du fond de ses antres tranquilles,  
La nuit dans nos vallons fertiles  
Amène à pas tardifs le calme & le sommeil;

Quand tout dort dans les cieux, sur la terre &  
sous l'onde,

Et quand tout goute un doux réveil,  
Moi seul, toujours plongé dans ma douleur pro-  
fonde,

Moi seul, de la nature ignorant les bienfaits,  
De mes tourmens, de mes regrets  
Je fais mon entretien unique;

Bois, fontaines, rochers, je vous les communi-  
que,

Vous en paroissez attendris,  
Vous écoutez mes pleurs, vous répétez mes cris;  
Et vous, chênes touffus, vieux enfans de la terre,

Vous dont les fronts toujours fleuris  
Ont bravé les hivers, les vents & le tonnerre,  
Vous prenez part à mes ennuis,  
Témoins des pleurs que je dévore,  
Vous me cachez sous vos abris;

Et vous, jeunes tilleuls, vous me montrez encore  
Les chiffres & les noms chers

Que gravoit de sa main l'objet que je déplore,  
Conservez, conservez ces chiffres que j'adore,  
Et que sur votre écorce ils soient toujours écrits!

Puissent les vents en récompense  
Respecter les bouquets dont vous vous couron-  
nez!

Puisse leur âpre violence,  
Fuyant vos rameaux fortunés,  
Ne point montrer au jour vos troncs déracinés!

Ami, tu vois la naïve peinture  
Des maux que je ressens, des discours que je tiens,  
Tels sont dans ma triste clôture  
Mes jours, mes sentimens, mes mœurs, mes entretiens:

Privé de tout espoir, sevré de tous les biens,  
Quand la fortune m'abandonne,  
Quand l'affreuse mort m'environne,  
Je peux goûter au moins un reste de bonheur,  
Bonheur stérile, mais flatteur;  
C'est que courbé sous le poids de la chaîne  
Qu'après moi nuit & jour je traîne,  
Du moins je n'aurai pas le dévorant ennui  
D'être l'oïsis témoin du triomphe d'autrui,  
Devant mes yeux je ne vois rien paraître  
Qui réveille l'aigreur de mes ressentimens:

*Voir des heureux & ne point l'être,  
C'est là le comble des tourmens.*

Ce mot te peut suffire, Ami, tu dois m'entendre,  
Cesse donc de jamais prétendre  
Que traînant dans Paris mes fers & mes douleurs,  
J'aïlle y montrer mes Muses éclipsées,

Que sur un front couvert de roses effacées

J'y fasse lire mes malheurs.

De mes félicités passées

Ses ramparts ont été l'azile & les témoins;

Les marques de nos feux en cent lieux retracées,

Y redisent encor nos soupirs & nos soins.

Dieu! j'y verrois le Temple \* où mon ame enivrée

Pût contempler Zulni pour la première fois;

D'une foule d'Amans elle étoit entourée;

De ses beaux yeux tous attendoient des loix,

Tous composoient sur elle & leur geste & leur voix;

Zulni toujours modeste & sans cesse admirée,

Par mille éloges célébrée,

Sembloit la Déesse qui dût être adorée.

• Dieu! j'y verrois ce Palais enchanté, †

Où le brillant essain des Beautés les plus rares

Essaya vainement par des complots bizarres,

De ravir à Zulni le prix de la beauté,

• Prix qu'elle avoit si souvent emporté,

• Sans avoir jamais emprunté,

Pour rehausser ces traits dont les cieux sont avarés,

Le secours d'un art frelaté,

Et sans en tirer vanité.

\* L'Opera.

† Le Palais Royal.

190 LA MORT DE ZULNĪ.

Je reverrois ces tranquilles bécages,  
 Qui de la Seine au loin couronnent les rivages,  
 Où rempli d'un trouble ingénu,  
 N'osant ni parler ni me taire,  
 Ma langue en mots coupés dévoila le mystère  
 D'un feu secret & déjà trop connu;  
 Zulnĭ ne feignit point d'ignorer ce langage,  
 L'aimable vérité fut toujours son partage,  
 Oui, Zulnĭ voulut bien me laisser entrevoir  
 Qu'un amour pur & soumis au devoir,  
 Loin d'effrayer un cœur, n'a rien qui ne l'engage,  
 Ses yeux m'en dirent davantage:  
 Je reverrois.... Ami, je ne peux achever,  
 Je sens mes larmes qui redoublent,  
 Elles tombent en foule & viennent abreuver  
 Ces caractères qu'elles troublent....  
 En quelque tems, dans quelque lieu,  
 Que ce dernier Ecrit te trouve,  
 Sois attentif aux malheurs qu'il te prouve,  
 C'est la main d'un ami qu'un sort affreux éprouve,  
 Et qui t'annonce un éternel Adieu.

A ... le 3 Juillet 1748.

F I N.

*I D É E*  
D E  
L'ART D'AIMER  
D' O V I D E,

Où par occasion l'on refute quelques  
Principes que l'Abbé DES FONTAINES  
a voulu établir au sujet des Mœurs  
& des Usages des Anciens.

---

*In nemore atque antris non sub Jove juncta voluptas,  
Tanta rudi populo cura pudoris erat!*

Ovid.

---

AVER-

IDE

L'ART D'AMER

BOVIDE

On par occasion l'on revoie  
Principes que l'abbé des Religieuses  
a voulu établir au sujet des  
des Usages des Anciens.

Le bon-sens est le plus grand  
Toute une page est remplie de  
à l'usage de l'homme.

VER



## AVERTISSEMENT.

*IL ne sera point inutile de rapporter ici à quelle occasion la Dissertation suivante a été composée; ces Anecdotes littéraires jettent un nouveau jour sur cette sorte d'Ouvrages.*

*Le hazard voulut que le fameux ABBÉ DES FONTAINES & le jeune Auteur du Poëme de l'ART D'AIMER se rencontrassent plusieurs fois dans une Maison. Il y avoit tant de distance entre leur âge, & si peu de simpatie dans leur caractère, leur goût & leurs mœurs, que bientôt ils se brouillèrent au point de devenir ennemis déclarés. Le vindicatif Abbé se crut delà autorisé à ne garder aucun ménagement: il alla vomir de porte en porte ces déclamations injurieuses, rapportées avec tant d'exactitude dans le Journal de Trévoux*

(Mars 1746, p. 571.) *Et qui commen-*  
*cent par ces mots : Quoi ! Rome Payenne*  
*a relégué dans les glaces de la Scythie l'Au-*  
*teur d'un Ouvrage pareil , &c. & parmi*  
*nous on accueille un Précepteur de vo-*  
*lupté qui , &c. On comprend par ce peu*  
*de lignes que les vues de l'Abbé étoient de*  
*faire accroire dans le monde que le nou-*  
*veau Poëme de l'ART D'AIMER étoit un*  
*Ouvrage pareil à celui d'Ovide , c'est-à-*  
*-dire , aussi licencieux , aussi lubrique , &c.*

*Le jeune Auteur , indigné de cette mau-*  
*vaïse foi , & outré de ce qu'une pareille*  
*calomnie s'accréditoit , écrivoit alors à un*  
*Ami une Lettre en forme de Dissertation ,*  
*où il faisoit voir la différence qu'il y avoit*  
*entre le nouveau Poëme & celui d'Ovide ;*  
*& comme on dit bien à un Ami ce qu'on ne*  
*dit point au Public , il avoit confié au pa-*  
*pier ce qu'il avoit sur le cœur au sujet d'O-*  
*vide , qui , disoit-il , ne lui paroissoit pas*  
*mériter la réputation de Poëte tendre &*

galant qu'il avoit eue auprès de bien des gens, & qui, au contraire, lui avoit toujours semblé plus grossier que délicat ; au reste, cet Ecrit ne renfermoit en général que des doutes, & avoit plus l'air d'une consultation que d'une décision.

Une copie de cette Lettre tomba entre les mains de l'Abbé par l'adresse d'un de ses Emissaires : il en profita, il l'altéra à son gout ; il trouva le secret d'avoir dans le même tems copie de quelques lambeaux défigurés du nouveau Poème, qu'il fit coudre à un ramas de méchans vers, & composant de cette Rapsodie un Libelle anonime, il fit en sorte qu'il vit le jour, à l'aide d'un avide Bibliopole, sous le titre d'ART D'AIMER, Chant I. La Lettre en question avoit été mise à la tête, toute dé cousue, & servoit de Préface.

Ce fut alors que la vengeance profita du triomphe qu'elle s'étoit ménagée. Les feuilles hebdomadaires du docte Abbé ne fu-

rent plus semées que d'injures atroces contre le jeune Auteur ; les qualifications les plus odieuses y furent prodiguées ; le Public vit avec indignation un tel acharnement sans voir les ressorts qui le mettoient en mouvement ; mais ce qu'il y eut de plus revoltant , & ce qui marque mieux le caractère d'un homme sans principes & sans droiture , c'est que ce même Abbé Des Fontaines , qui trois mois auparavant avoit prétendu faire un crime capital au jeune Auteur d'avoir fait un Ouvrage qu'il supposoit pareil à celui d'Ovide , se voyant convaincu de la différence qu'il y avoit entre les deux Poëmes , tourna son accusation d'un autre côté , & lui fit , par opposition , un crime de n'avoir point copié les licences d'Ovide. Il eut soin en conséquence d'élever jusqu'aux nues les talens de cet ancien Poëte ; il s'efforça de prouver que c'étoit un Ecrivain tendre & galant ; que dans le siècle où il vivoit la tendresse & la galan-

terie étoient sur le pied qu'il les décrit dans son Poëme, & qu'à l'égard de ce que nous appellons délicatesse & bienséance, les Anciens lui auroient peut-être donné le nom de foiblesse & de puérilité.

*Ces dernières propositions débitées sur le ton décisif d'axiomes, surprirent le jeune Auteur, & ce fut à leur occasion qu'il entreprit de refuter le suffisant Abbé, qui se flattoit de si bien connaître l'antiquité; il lui prouva 1°. Qu'il est faux que la tendresse & la galanterie aient pu être chez les Anciens sur le pied qu'Ovide en parle. 2°. Qu'on n'a jamais pu dire sensément que l'ART D'AIMER d'Ovide fût autre chose qu'un Rituel de coquetterie & de débauche, & non point un Recueil de leçons de tendresse & de galanterie; c'est sur ces deux points que roule la Dissertation suivante, destinée dès 1744 à être mise à la suite du nouveau Poëme lorsqu'il verroit le jour.*

*En 1745 des Libraires anonimes ayant*

*surpris à la volée une copie imparfaite de ce nouveau Poëme, en firent une jolie Edition, qui fut suivie de plusieurs autres: ils eurent soin d'inserer dans une Lettre qui étoit en tête, une partie de la Dissertation qu'on va lire; mais ils n'en donnerent que la substance: cependant cela fut suffisant pour faire changer de ton à l'Abbé Des Fontaines, qui sentoît que les Rieurs ne seroient point de son côté. Dans une feuille de la même année (article de l'Art d'aimer) il commença à se retracter; il céda à la raison; mais toujours en Brave qui recule en combattant, & qui ne plie qu'à regret.*

*Malgré cette rétractation, peut-être simulée, nous croyons aujourd'hui devoir donner la Dissertation en son entier, pour satisfaire aux desirs de quelques personnes: c'est pourquoi nous nous sommes employés auprès de l'Auteur, pour qu'il voulût bien revoir cette Pièce, la retoucher, l'embellir, & la faire quadrer avec cette Edition.*



*I D É E*

D E

L'ART D'AIMER

D' O V I D E.



Algré les différens caractères  
qui distinguent l'ART D'AIMER  
qu'on vient de lire, d'avec le  
Poëme d'Ovide, qui porte  
abusivement le même titre;  
caractères qui ont été énoncés dans le Dis-  
cours préliminaire qui est en tête du Nou-  
veau Poëme, tant de gens cependant se sont  
obstinés à se méprendre par imbécilité ou  
par malice dans les parallèles qu'ils ont faits

des deux Ouvrages, que je me crois obligé de donner ici une IDE'E exacte & un peu étendue de l'ART D'AIMER du Poëte Latin: ce sera sans doute le moyen le plus sûr de détromper les sots, & de faire taire les Tartuffes.

D'abord je ne crois pas avec l'Abbé D. F. que la différence, quelle qu'elle soit, qui se rencontre pour les Mœurs & pour les Usages, entre les Anciens & nous, ait influé jusqu'à leur donner sur l'Amour des idées tout autres que nous n'en avons: les hommes en général ont pensé à peu près de même dans tous les siècles; il y a chez eux une tradition de principes, & plus on lit les Anciens, plus on voit qu'ils ne s'éloignoient pas de nos procédés autant qu'on l'auroit cru: par exemple, une certaine modestie puisée dans la nature & fortifiée par l'éducation; une idée d'honneur & de bonne réputation attachée à la gêne & au déguisement de quelques passions; tout cela a de tout tems subsisté, chez presque tous les Peuples, à peu de différence près. Ovide

lui-même ( son témoignage n'est point suspect ) admet de l'honnêteté & des bien-séances jusques chez les premiers Sauvages, qui broutoient l'herbe des forêts ; c'est d'eux qu'il dit :

*In nemore atque antris non sub Jove juncta voluptas,  
Tanta rudi populo cura pudoris erat !*

La délicatesse est plus ancienne que quelques personnes ne se l'imaginent : Rome a eu ses *Lucrèces* & ses *Porcies* , comme Paris a eu ses *Declèves* & ses *Contis* : Nos deux grands Tragiques, Corneille & Racine, seroient tombés dans le ridicule ; d'avoir fait parler avec tant de tendresse & de bien-séance les Héros & les Héroïnes qu'ils ont mis sur la Scène , si une fois il étoit décidé qu'il n'y a eu qu'une indécente grossièreté dans les Principes & dans les procédés des Anciens ; la maxime qu'il faut ajuster à nos Mœurs les Personnages qu'on fait revivre sur le Théâtre, ne seroit point une excuse raisonnable pour ces deux grands Génies.

Mais sans pousser plus loin les raisonnemens, & pour en venir aux preuves, trouvera-t'on plus de finesse, plus de grace, plus de bienséance, plus de sentiment dans nos Auteurs les plus délicats, qu'on n'en rencontre chez quelques Anciens? Homère dans ses descriptions de l'appartement d'Hélène, & de la ceinture dérobée à Vénus; Anacréon & Sapho dans les Vers charmans qui nous restent d'eux; Horace dans ces belles Odes retranchées des *Editions Monacales*, & qui sont ce que l'Auteur a fait de plus estimable dans le genre lyrique; Aristenette dans le recueil des jolies Lettres que l'on a sous son nom; tous ces illustres modèles ne sont-ils point aussi galans & aussi délicatement voilés que les Auteurs du Temple de Gnide, des Lettres Persanes, & de *la Boucle enlevée*, aussi spirituels & aussi polis que les Chaulieux, les Pavillons, les Saint-Evreimonts, les *Gressets* & les *Bernis*?

Cependant, dira-t'on, comment accorder ces idées de décence, de modestie

& de mœurs que vous supposez avoir subsisté chez les Anciens, avec cette licence effrénée qu'on trouve dans le plus grand nombre de leurs Ecrivains? Je répondrai: Comment concilier la sévérité de notre morale avec la hardiesse & l'effronterie de la plupart des Auteurs des derniers siècles? On rejette, direz-vous, on blâme au moins les Ecrivains, qui, parmi nous, manquent à l'honnêteté & aux bienséances. Je vous repliquerai: Ovide a été exilé, & si son ART D'AIMER n'a point été la cause de sa disgrâce, il en a du moins été le prétexte: or, ce prétexte annonce qu'on le croyoit punissable pour l'avoir fait; par conséquent, il y avoit des idées de bienséance, d'honnêteté & de pudeur qui subsistoient chez les Romains comme chez nous; par conséquent, l'Abbé D. F. a tort d'annoncer que ce ne sont que *des idées arbitraires, que des petiteffes annexées à notre siècle, & dont les Anciens se feroient moqués.*

En effet, peut-on de bonne foi s'imaginer que tous les honnêtes gens du siècle

d'Auguste aient dû croire , que tromper , mentir , se parjurer , se prostituer , n'étoit autre chose que chercher à plaire & à être aimé ? C'est cependant ce qu'il faudroit conclurre , s'il étoit vrai qu'Ovide ne se fût point abusé en donnant à son Poëme le titre d'ART D'AIMER : Ovide , diroit-on , n'enseigne que la fourberie , l'infidélité , le parjure , le libertinage , la prostitution , &c. Il a donné à ses préceptes le titre d'ART D'AIMER , par conséquent , dans le siècle d'Ovide , fourber , trahir , se parjurer , se diffamer , se prostituer , c'étoit ce que nous appellons aujourd'hui , aimer ; le raisonnement seroit juste , & l'Abbé D. F. auroit raison.

Mais il est une autre source que l'usage de son tems , où l'on peut prouver qu'Ovide a puisé les égaremens de son esprit ; cette source est son propre cœur , dont il a été la dupe. Ce Poëte , chez qui la fougue des passions offusquoit la droiture du jugement , ayant donné à ses débauches le nom d'*Amours* (*amorum liber*) donna à ses

dogmes le titre d'ART D'AIMER (*de Arte amandi*.\* ) Ce sont là des égaremens conséquens ; ils sont ordinaires. Tous les jours les Bigots , les Tirans & les meurtriers célèbres donnent à leurs crimes le nom de zèle de *Politique* & d'*héroïsme* ; ils parviennent même jusqu'à se faire accroire que c'est là leur vrai nom : pour eux les vices bien qualifiés perdent toute leur noirceur ; ils vont jusqu'à les prendre pour des vertus : à force de se séduire soi-même , on arrive à être tranquillement abusé ; on erre de bonne foi à l'ombre d'un beau titre :

On goute en Paradis les plaisirs de l'Enfer.

*Boileau.*

C'est là ce qui a égaré Ovide , & non point l'usage autorisé , & les Principes établis de son tems. A son égard , son siècle

\* *De Arte amandi*. Ce titre si peu conforme aux maximes & aux préceptes du Poëme , déplaisoit fort au bon Joseph Scaliger ; il vouloit y substituer celui d'*Art de la coquetterie* : *Artem amatoriam putabat inscribendum*. On fait gré à Scaliger de sa bonne volonté ; mais à quoi auroit servi ce changement ? puisqu'on lit au premier vers du Poëme d'Ovide : *Si quis in hac artem populo non novit amandi*.

étoit ce qu'auroit été le nôtre : Il auroit trouvé chez nous comme à Rome de fameux modèles du libertinage ; mais non point le vice justifié par une loi générale, ni le désordre accrédité par une coutume certaine & constante. Le vrai est toujours le vrai chez tous les hommes & dans tous les tems : il est injuste & déraisonnable de rejeter sur toute une nation les travers d'un Auteur. Jamais tout un siècle n'a été vicieux sans croire l'être.

Voilà, je pense, l'antiquité assez justifiée des imputations flétrissantes de l'Abbé D. F. ; prouvons maintenant que ce que nous venons de dire de l'ART D'AIMER d'Ovide est fondé sur l'idée que tout honnête homme en conçoit à la première lecture. Je vais à cet effet faire passer en revue ses préceptes & ses maximes, en analysant ce Poëme avec exactitude ; le Lecteur sera à portée de juger.

les leçons qu'il va en donner; il promet de les y rendre habiles :

*Si quis in hoc artem populo non novit amandi,  
Me legat, & lecto carmine doctus amet.*

Il déclare ensuite que ce ne sont point les *bonnêtes femmes* qu'il a en vue dans les préceptes qu'il va donner; que tout ce qu'il a à débiter sur le compte de leur Sexe ne tire point à conséquence pour elles; il entend ne parler que de *ces femmes de bonne composition*, dont on est toujours sûr de tirer parti : c'est ce que signifient ces quatre Vers, que peu de gens semblent avoir bien entendus :

*Este procul vittæ tenues, insigne pudoris,  
Quæque tegis medios instita lingua pedes,  
Nos venerem tutam, concessaque furta canemus,  
Inque meo nullum carmine crimen \* erit.*

Après avoir ainsi préparé & déterminé l'esprit du Lecteur, Ovide partage sa ma-

\* Le mot *crimen* ne signifie point là *crime*, mais imputation, blâme, accusation, reproche, &c. *Aliquem criminari*, delà notre mot *récriminer*.

rière en trois branches : le choix d'une Belle ; l'art de la fléchir ; les moyens d'aimer longtemps. Voilà sa division & ses trois points.

Dans la première Partie, le Poëte indique les lieux où l'on peut faire le choix de quelque joli minois ; un quêteur de bonnes fortunes ne doit pas s'attendre que ce qu'il cherche lui tombera du Ciel :

*Hæc tibi non veniet tenues delapsa per auras.*

Semblable à un chasseur rusé, il doit s'informer où gît le gibier, pour y tendre ses filets :

*Sit bene venator cervis ubi retia tendat....*

*Tuque frequens quo sit disce puella loco.*

Ovide prend sur lui de mener son Elève à la découverte, les voilà tous deux en chemin, tous deux battent les buissons, ils parcourent ensemble le théâtre, les promenades, le Bareau, le cirque ; ils se trouvent aux jeux, aux festins, aux bains, aux temples, &c.

*Illic invenies quod ames quod ludere possis.*

La chasse leur est si favorable, qu'ils font une prise à chaque endroit; Rome entière devient pour eux un *Serrail* ouvert; ils ne savent à qui jeter le *mouchoir*; femmes, filles, courtisannes, veuves, prudes, sottes, jeunes, vieilles, tout leur est bon, tout leur vient à point, tout est de leur ressort:

*Cogeris voti nescius esse tui.*

Il est vrai qu'il leur faut du *joli*: le Poëte conseille de ne point se décider à la bougie, (précepte qui pourroit nuire aux filles de l'Opera si on le pratiquoit en France.) Cette lumière incertaine donne aux femmes comme aux faux diamans des charmes trompeurs; c'est une étoffe qu'il faut examiner au grand jour:

*Hic tu fallaci nimium ne crede lucernæ....*

*Nocte latent mendæ....*

*Consule de gemmis, de tincta murice lana,*

*Consule de facie corporibusque diem.*

Ovide en oïseleur madré & rompu dans le métier, n'oublie rien pour ne point lais-

210 IDÉE DE L'ART D'AIMER

ser échapper sa proie : plus humain & plus complaisant que ne l'est *frere Philippe* dans La Fontaine, il fait remarquer à son Nourrisson les beautés du plumage : *Illam respicias.... quod spectes humeris afferet suis....* Il ne faut point s'en tenir à la vue ; on peut prendre garde si l'oiseau est de bonne pâte :

*Junge tuum lateri quàm potes usque latús.*

Il sera même bon de lui dire un petit mot à l'oreille ; on débutera par lui parler de la pluie & du beau tems, des nouvelles de la gazette, &c. Le début n'est pas des plus vifs :

*Hic moveant primos publica verba sonos,  
Cujus equi veniant....*

Tel est le sommaire de la première Partie du Poëme d'Ovide ; il la termine par une ample description des conquêtes & des triomphes futurs d'Auguste ; Ovide y parle en homme inspiré, il promet à Octave l'empire du monde & un *Poëme Epique* de sa façon :

*Auguror, en vinctes, votivaque carmina reddam,  
Et magno nobis ore sonandus eris....\**

Ce Distique rappelle ces deux vers de Dépreaux :

Assuré des beaux vers dont ton bras me répond,  
Je t'attens dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

Aucun des deux Poètes n'a tenu parole.

Jusqu'ici l'on ne peut pas dire que ce soit des préceptes de tendresse ni même de galanterie qu'Ovide ait donnés ; il ne s'agit point là assurément d'une belle passion ; on y apperçoit tous les traits d'un commerce vague & licencieux ; le Poète y ourdit les tissus dangereux d'une débauche ouverte & complete ; voyons si le milieu & la fin répondront au début.

II.  
PARTIE  
du Poème  
d'Ovide.

Il s'agit dans la deuxième Partie de surprendre les faveurs de la nouvelle conquête :

*Nunc tibi quæ placuit quas sit capienda per artes,  
Dicere precipuæ molior artis opus.*

\* J'avertis les gens littéralement savans que je me fers par-tout du Texte de *Daniel Heinsius*. Edition d'Elzevir.

C'est maintenant qu'Ovide va paroître bien revoltant & bien odieux aux yeux des Dames Françaises : que devoient donc en penser les Dames Romaines ?

Le Poëte ouvre cette seconde carrière par annoncer que toutes les femmes, sans exception, ont *une pente enragée* aux plaisirs vénériens ; il les compare aux juments & aux génisses ; les hommes, si on l'en croit, sont de marbre en comparaison des femmes :

*Mollibus in pratis admugit fœmina tauro,  
Fœmina cornipedi semper adbinuit equo:  
Parcior in nobis, nec tam furiosa cupido est,  
Legitimum finem flamma virilis habet.*

Il peint ce beau Sexe comme toujours prêt à provoquer le nôtre : Tenons-nous sur la défensive, dit-il, & nous verrons les femmes ramper à nos genoux, & nous prier à mains jointes :

*Conveniat maribus ne quam nos ante rogemus,  
Fœmina jam partes victa rogantis aget.*

Pour prouver une telle exagération,

Ovide fait passer en revue tous les personnages incestueux de la fabuleuse antiquité; il raconte les commerces illicites des filles avec les peres, des meres avec les fils, des sœurs avec les freres, &c.,... & pour aller toujours en encherissant, il couronne cette longue liste de désordres par la monstrueuse histoire de Pasiphaé, bien autrement peinte qu'elle ne l'est dans Virgile, Eglogue 6. Pasiphaé, comme on fait, passe pour s'être livrée à un beau taureau, qui la fit mere du Minotaure :

*Hanc tamen implevit vacca deceptus acernâ.*

Le Poëte se doute bien que les Dames vont traiter tout cela d'impostures; il s'écrie qu'il a de bonnes preuves de tout ce qu'il avance; il défie la Crète menteuse de nier le fait :

*Nota cano, non hoc quæ centum sustinet urbes,*

*Quamvis sit mendax Creta negare potest.*

Des grands principes que le discours de Ovide vient d'établir, il résulte que le cher-

cheur des bonnes fortunes n'aura point un long cérémonial à effuyer ; & qu'il en viendra à ses fins à peu de fraix ; c'est aussi ce que cet ingénieux Poète lui fait espérer : toutes les femmes vont accourir au premier coup de sifflet ; à peine une , entre mille , dira-t'elle , *non* :

*Ergo ne dubita cunctas superare puellas.*

*Vix erit è multis quæ neget una tibi.*

Il peut cependant venir quelques obstacles à la traversé qui ne laissent point d'être de conséquence ; par exemple , il est embarrassant de savoir , lorsqu'une soubrette est jolie , si l'on doit y toucher , & si l'on débûtera par elle avant d'en venir à la maîtresse. Ovide avoue gravement que le cas est fort épineux ; il faut être plus que *Docteur à probabilités* pour en décider :

*Quæris an banc ipsam prosit violare ministram ?*

*Talibus admissis alea grandis inest.*

Il y a des soubrettes , qui pour vos doucteurs avanceront mieux vos affaires auprès

de leurs Dames; il y en a d'autres qui pour cette raison, se ralentiront; c'est beaucoup s'avanturer :

*Hæc ad concubitum fit sedula, tardior illa,*

*Casus in eventu est....*

Tout ce que vous pouvez faire de mieux, continue Ovide, si la créature vous plaît, si elle prend à cœur vos intérêts, si elle est réellement jolie, c'est de n'entamer ce qui la regarde qu'après avoir abattu la Dame; c'est là le plus sûr parti:

*Fac Domina potiare prius, comes illa sequatur.*

Voilà un premier obstacle adroitement levé, il en reste encore quelques-uns : les jours de fêtes, par exemple, sont très-inquiétans, ce sont des jours de repos : *Tunc bene desinitur*. Il faut se conformer à l'usage; mais ce qu'il y a de fâcheux selon Ovide, c'est que certaines femmes sont souvent revenir le jour de leur fête, non par un excès de dévotion, mais pour avoir occasion de jeter plus souvent un Prétendant dans la dépense d'un riche bouquet:

*Quid quasi natali cum poscit munera libo,\**

*Et quoties opus est, nascitur illa sibi?*

Ces jours-là sont des jours noirs & fatals  
au coffre fort :

*Quaque aliquid dandum est illa sit atra dies.*

Il n'y a point moyen de s'en dédire , il  
faut délier les cordons de la bourse de gré  
ou de force ; de telles femmes emportent  
toujours pièce :

*Cum bene vitaris, tamen auferet, &c.*

Ovide décrit ensuite les artifices qu'une  
courtisanne emploie pour *escamoter*, tantôt  
c'est un bijoutier ambulant aposté à des-  
sein, tantôt l'on feindra en pleurant que la  
pierre d'un des pendants d'oreille est sau-  
rée, & qu'il faut en avoir d'autres, tantôt  
ce sera des emprunts qu'on vous fera pour  
ne rien rendre. Enfin, Ovide assure que

\* Les Anciens célébroient le jour de leur naissance  
comme chez nous les Artisans célèbrent la fête d'un  
Patron : on faisoit ce jour-là des Gâteaux pour les  
Dieux & pour ses amis. *Libum natale.*

quand il auroit *dix langues & dix bouches*,  
il ne pourroit indiquer routes les filouteries  
que les femmes de cet aloi sont capables  
de faire :

*Non mihi sacrilegas meretricum ut persequar artes,  
Cum totidem linguis sint satis ora decem.*

Ce n'est point inutilement qu'Ovide entre dans ces détails ; il a ses vues ; c'est de dresser si bien son Elève, qu'il échappe de ces mains avares sans y laisser de ses plumes, & qu'il obtienne *gratis*, tout ce qu'il souhaite d'obtenir :

*Hoc opus, hic labor est primum sine munere jungi,  
Si dederit gratis, quod dedit, usque dabit.*

Pour parvenir là , il reste encore quelques batteries à mettre en œuvre.

10. Il faut promettre sans tenir, donner d'une main & reprendre de l'autre, écrire des douceurs bien éloignées de la pensée, avoir un teint brun & guerrier, un habit pincé, la langue adoucie, les dents nettes, un soulier juste, une coiffure & une barbe

faites de la bonne main , les ongles sans crasse , le nez sans poils , l'haleine agréable & le corps sans mauvaise odeur :

*Promittas facito , &c....*

*Munditie placeant , &c....*

20. Il faut lorsqu'on se trouvera à table avec cette Belle, essayer mille petits tours de souplesse , comme de prendre le verre dont elle s'est servie, pour y boire du côté qu'elle a bu, de ne manger que les morceaux qu'elle aura touchés , & de passer la main sur la sienne en les prenant ; de flatter son mari, s'il se trouve quelqu'un qui le soit ; de le traiter en grand Seigneur, quand il seroit égal ou inférieur ; de tâcher de gagner ses bonnes grâces, afin de le tromper à coup sûr ; de jurer dans ses dents contre lui dès qu'il aura la tête tournée d'un autre côté ; de ne boire que suivant sa soif , mais de feindre d'être ivre , afin qu'on rejette les sottises qu'on fera sur le trop bu ; de charouiller , au sortir de table , cette Belle dans la foule , & de lui

marcher tendrement sur le pied. (Consultez le texte.)

*Fac primus rapias, &c....*

Molière s'est finement moqué de la plupart de ces polissoneries provinciales dans sa Comédie de l'*Etourdi*; Lucien & saint Jérôme s'en étoient moqués avant lui.

30. Il faut avoir du babil & de l'effronterie dans le tête-à-tête, y feindre d'être blessé jusqu'au cœur; louer les cheveux, les doigts & le pied de la Belle, promettre, hardiment, tromper, se parjurer; les Dieux ne s'en offensent point, ils autorisent au contraire le parjure par leur exemple: d'ailleurs, *les femmes sont une partie profane de l'humanité*, dont on peut se jouer impunément: c'est être sage que de les duper, il ne faut point s'en faire de scrupule.

C'est ici qu'il est besoin de citer mon Ovide, & de rapporter ses propres termes; car qui croiroit que tout cela se trouve dans un Poète que tant de gens ont cru si galant, & dont la prude Ville-Dieu a fait l'apo-

téose? mais j'ai de bons garants, les voici en foule :

*Pollicitis testes quoslibet adde Deos:*

*Jupiter ex alto perjuria ridet amantum....*

*.... Exemplo nunc favet ille suo....*

*Ludite si sapitis solas impune puellas....*

*Fallite fallentes, ex magna parte profanum*

*Sunt genus, &c....*

4<sup>o</sup>. Enfin, pour donner à la Place qui capitule le dernier assaut, il faut pleurer ou du moins faire mine de pleurer en se mouillant les yeux avec de la salive, paroître pâle, maigre & défait, enfoncer son chapeau sur ses yeux, avoir un air pitoyable; si tous ces apprêts ne servent à rien, il faut passer par-dessus la difficulté, emporter de force ce qu'on ne veut donner de bonne grace que l'argent à la main, faire cesser les ruses & en venir à une violence ouverte.

Voici encore le texte :

*Si lacrimæ, neque enim veniunt in tempore semper,*

*Deficiunt, uda lumina tange manu....*

*Palleat omnis amans....*

..... *miserabilis esto:*

*Arguat & macies animum, nec turpe putaris,*

*Pileolum nitidis imposuisse comis....*

*Opprime tentatam.... &c....*

Telle est la suite des maximes qui composent la deuxième Partie du Poëme d'Ovide : il insinue en finissant que toutes les leçons qu'il vient de donner, ne sont point une *Recette infallible* à cause de la *bigarrure* du cœur féminin sur qui l'on ne peut rien fonder. Ovide a raison ; bien des femmes, & même de celles qui n'ont point de ces *vertus diablesses armées d'ongles & de griffes*, dont parle Molière, ne se laisseroient certainement point piper au beau manège qu'on vient de voir ; tout cela ne feroit que blanchir auprès d'elles :

*Finiturus eram, sed sunt diversa puellis pectora....*

*Mores tot sunt quot in orbe figurae.*

La troisième Partie s'ouvre par de grands cris de joie ; Ovide engage son Elève à lui prodiguer des palmes : C'en est fait, dit-il, on va me donner le pas sur Hésiode & sur

III.  
PARTIE  
du Poëme  
d'Ovide.

## 222 IDÉE DE L'ART D'AIMER

Homère ; me voilà le plus grand de tous les Poètes , & cela pour avoir conduit frauduleusement la proie au trebuchet :

*Dicite io pœan & io bis dicite pœan ,  
Decidit in casses præda petita meos ;  
Latus amans donet viridi mea carmina palma ,  
Præferor Astræo , Mæonioque seni.*

Il s'agit maintenant de la retenir , & de la mettre à profit :

*Arte mea capta est arte tenenda mea est.*

L'entreprise n'est point aisée , dit Ovide : *Magna paro*. Cupidon est pourvu de deux ailes ; il lui est facile de s'envoler : *Habet geminas quibus evolet alas*. Dedale & Icare avoient le même avantage (une couple d'ailes ; ) Dedale & Icare n'ont pu être longtemps retenus prisonniers ; donc , on ne peut que difficilement fixer l'Amour ; cette petite allusion sophistique donne lieu à Ovide de s'accouder pour nous raconter au long l'histoire defaustreuse de Dedale & d'Icare : il revient enfin à sa matière , & promet de

réussir en une chose où Minos a échoué,  
qui est de fixer un Dieu emplumé :

*Non potuit Minos hominis compescere pennas,  
Ipse Deum volucrem detenuisse paro.*

Nous allons voir comment Ovide s'y  
prendra pour faire un si grand miracle;  
mais il est toujours bon de prévenir le Lec-  
teur, & de l'avertir que toutes les belles  
promesses du Poète ne sont qu'un leurre;  
& qu'on l'entendra bientôt *précher* l'inconf-  
rance & l'infidélité *sur les toits*.

D'abord il annonce que c'est une chimère  
que d'espérer brider l'Amour par des sor-  
tilèges : l'hippomane, les herbes cueillies  
avec des paroles magiques, les mixtions, les  
philtres, les sucs, les breuvages enchantés;  
tout cela ne peut faire en amour que de  
l'eau claire :

*Non facient ut vivat amor Medeïdes herbae....*

Il faut avoir recours à des *charmes* plus  
puissans. Le premier de ces charmes est d'a-  
voir la parole à la main, d'être un beau diseur :

*Non formosus erat, sed erat facundus Uliſſes.*

224 IDÉE DE L'ART D'AIMER

Il faut se servir de termes savoureux, de paroles enmiellées, *dulcibus verbis*; on doit garder les humeurs aigres & le ton querelleur pour sa femme, quand on en a une; c'est là son lot: *dos est uxoria, lites*.

Au reste, ces douceurs ne sont exigibles que de quiconque est brouillé avec l'argent comptant; pour les riches caissiers, il n'y a qu'un conseil à leur donner, c'est d'ouvrir leur bourse, ils y trouveront ce qu'il faut pour plaire:

*Nilil opus est illi qui dabit arte med....*

Aussi Ovide se donne-t'il ici pour le *Poète des Pauvres*; il enseigne à compter des fleurettes au lieu de pistoles:

*Pauperibus vates ego sum....*  
*Cùm dare non possum munera, verba dabam.*

Il faut aux belles paroles joindre une complaisance à toute épreuve, supporter les tracasseries, les criailleries, les injures, les coups même de la Belle; dire, oui; dire, non, suivant son caprice; perdre au jeu  
(une

(une petite somme) exprès pour lui plaire;  
aller la trouver à la campagne, y aller à  
pied si l'on manque d'équipage:

*Si rota defuerit, tu pede carpe viam.*

N'être point arrêté par les chaleurs, les  
vents, les neiges, les pluies, &c.... se  
laisser roidir de froid & coucher sur la dure:

*Frigidus in nuda sæpè jacebis humo.*

Si l'on trouve la porte fermée, entrer  
par le toit ou par la fenêtre (l'usage d'une  
cheminée percée n'étoit point encore con-  
nu;) cette Nimphe sera charmée d'avoir  
mis un homme au risque de se rompre le  
cou:

*Læta erit ut causam tibi se sciet esse pericli.*

Il faut intéresser pour soi les Domestiques  
par quelques gratifications, mais modiques:

*Porrige fortunæ munera parva tuæ.*

Sur-tout ne point oublier dans ses libé-

ralités la soubrette initiée, lui donner des épingles les jours de bonnes fêtes:

*Porrige & ancilla quâ pœnas luce pependit ,  
Lusa maritali gallicâ veste manus.\**

Faire quelques présens à la Dame , mais en petit nombre & de peu de valeur , comme des raisins , des châteignes , des noisettes ; dire que tout cela vient de la métairie , quoiqu'il vienne du marché :

*At nunc castaneas , nunc amat illa nuces ;  
Rure sub urbano poteris tibi dicere missa  
Illa ; vel in sacra sint licet empta via.*

Voici un moyen d'épargner sa bourse d'une espèce neuve. Il y a , dit Ovide , deux classes de beaux esprits chez les femmes ; celles qui le sont effectivement dont le nombre est petit , & celles qui prétendent l'être :

\* Il n'est pas possible d'entendre ces deux Vers , sans un ample commentaire ; je dirai seulement qu'ils font allusion au tour de Gonin , que les Romains jouèrent aux Gaulois dans un siège , en leur envoyant leurs servantes en robes traînantes pour leurs femmes qu'ils demandotent. Rappelez-vous ce que c'est que *nona Capratina*.

*Sunt tamen & doctæ, rarissima turba, puellæ  
Altera, non doctæ sed tamen esse volunt.*

Envoyer aux unes & aux autres un *poulet*  
en vers; cet envoi sauvera une plus grande  
dépense:

*Forſitan exigui muneris iuſtar erit.*

Ainſi il faut faire des Vers *par avarice*:  
quelqu'un de notre ſiècle pourroit bien  
avoir ſuivi ce précepte.

Le chapitre de la *sordidité* finit; arrivent  
les turlupinades & les *concetti*; c'eſt ici l'ar-  
ticle des Eloges. Qu'une Maîtreſſe ait une  
robe de couleur rouge, aurore, azur, &c.  
il faut toujours louer l'aſſortiment, & lui  
dire ſur cela ces fadeurs: *Vous mettez tout  
en feu, ma Belle; mais comme la ſaiſon eſt  
rude, craignez de geler en portant par-tout  
les incendies:*

*Aſſiterit tunicata, moves incendia, clama,*

*Sed timida caveas frigora voce, roga.*

Le Poète paſſe de la robe à la coiffure;

nouvelle dose de louanges ; il faut dire :

*Petits cheveux frisés, que vous êtes charmans !*

*Torserit igne comam, torte capille places!*

Tous ces jolis complimens se sentent bien du stile de Don Quichotte. Quoiqu'il en soit, l'on doit dire ces belles choses-là sans rire, & composer son visage de façon qu'on n'ait point un air goguenard, & qu'on paroisse parler tout de bon :

*Tantum ne pateas verbis simulator in illis,*

*Effice ; nec vultu destrue dicta tuo.*

Alors la Belle se rengorgera dans ses plumes, & étalera sa queue comme un Paon :

*Laudatas ostendit avis Junonia pennas ;*

*Si tacitus spectes illa recondit opes.*

Voici enfin du sérieux. La Belle vient de tomber malade ; Ovide va prescrire la conduite qu'il faut tenir en pareil cas. On verra sans doute, des larmes, des soupirs, du désespoir, &c. Hélas ! qui le croiroit ? la pauvre Victime a été trompée en santé, le

Poète veut encore qu'on la trompe jusqu'au dernier soupir : il ne prescrit encore que des grimaces, il prétend qu'on fasse des *contes bleus* à l'Agonisante. Est-ce là le métier d'un quêteur de bonnes fortunes ? d'autres gens s'en acquittent assez :

*Quæ referas illi somnia leta vide.*

Peu importe que la Belle revienne en santé, Ovide inépuisable en expédiens, va fournir des sujets de consolation ; il en a à tout événement : „ Ne vous affligez point, „ dit-il, je ne suis point assez peu com- „ plaisant pour vous reduire à une seule „ conquête. Quelle pitié seroit-ce ? Les „ Dieux m'en gardent ! c'est bien tout ce „ qu'on peut faire en ménage, quand la „ moitié en vaut la peine : croyez-moi, „ jouez-vous de la fidélité ; mais que vos „ coups soient secrets ; trompez sourde- „ ment ; ne cherchez point à tirer vanité „ de vos perfidies en les publiant ; ne faites „ point de présens qu'une Rivale puisse „ reconnoître ; & ayez des heures mar-

„ quées & bien prises pour vos secrètes  
 „ débauches,

Les belles sentences! l'Abbé D. F. devrait les faire graver en lettres d'or sur la cheminée, comme des preuves des délicatesses du tendre Ovide: Voyez, diroit-il, *ut longuo tempore duret amor* ! Voici le texte de ces galantes maximes :

*Non mea vos uni donat censura puella,  
 Di melius! vix hoc nupta tenere potest;  
 Ludite, sed furto celetur culpa modesto,  
 Gloria peccati nulla petenda tibi est;  
 Nec dederis munus cognosce quod altera possit,  
 Et sint nequitiae tempora certa tuae.*

Au reste, ces sortes de femmes qu'Ovide apprend à tromper, ne doivent point se plaindre, puisqu'on leur permet de rendre le change : *Fallite fallentes*. Le Poëte veut la partie égale : en prescrivant à son Elève de ne point se borner à une seule conquête, il l'engage, par de justes représailles, à souffrir qu'une Belle ne s'y borne point non plus ; on doit voir ses infidéli-

tés sans mot dire, & lui laisser la bride sur le cou :

*Rivalem patienter babe....*

*Innuet illa, feras, scribet, ne tange tabellas,*

*Unde volet, veniat, quaque libebit, eat.*

Le Poëte raconte à ce sujet les funestes effets que produisit la jalousie de Vulcain; il faut s'endormir sur la bonne foi :

*Nec vos rivali laqueos disponite....*

Ovide semble être honteux de débiter de pareils préceptes sous le titre trompeur d'ART D'AIMER; mais il se rassure en faisant souvenir le Lecteur qu'il a ajouté à son titre *une déclaration formelle de ne point écrire pour les honnêtes gens :*

*En iterum testor, nihil hic nisi lege remissum,*

*Luditur in nostris instituta nulla joci.*

Nous commençons à voir terre, les rempêtes vont se calmer : la Belle s'est convertie dans sa maladie, elle s'est dépouillée de son humeur revêche & acariâtre, elle sem-

ble être devenue toute confite en douceurs:  
*Certain remède* que Molière indique quelque  
 part, va mettre à fin son entière conversion:

..... *Veneris da gaudia flenti,*  
*Pax erit, hoc uno solvitur ira modo.*

C'est aussi la recette la plus sûre pour l'appaîser sur le chapitre d'une Rivale; au cas qu'elle se fâche, sa colère ne pourra tenir contre la force du remède:

*Cùm bene scævierit, cùm certa videbitur hostis,*  
*Tu pete concubitus fœdera, mitis erit.*

Il ne faut point imiter ces Apoticaîres charlatans, qui altèrent les médecines par le mélange des corps étrangers; le remède dont il est ici question, doit être naturel & sans apprêts: le Texte s'explique plus clairement, mais je ne crois pas devoir le traduire: *Pudor obstat*:

*Sunt qui præcipiant herbas saturneïa nocentes*  
*Sumere; judiciis ista venena meis,*  
*Aut piper urticæ mordacis semine miscent,*  
*Tritaque in annoso flava piretra mero....*

Ovide se montre ici un rigide économe de santé ; il va pourtant donner à ses défenses quelques adouciffemens ; on lit ensuite :

*Candidus alcatboi qui mittitur urbe Pelasga,  
Bulbus & ex horto quæ venit herba salax,  
Ovaque sumantur, sumantur Hymettia mella,  
Quasque tulit folio pinus acuta nuces.*

La contradiction que renferme ce précepte, donne lieu à Ovide de décèler son caractère & son génie : il avoue qu'il est un homme sans principes, sans règles & sans frein ; il se compare à un vaisseau en pleine mer qui tourne à tout vent :

*Nec levitas culpanda mea est ; non semper eodem  
Impositos vento panda carinna vebit....*

Le Chevalier Romain termine enfin son Poëme par recommander de ne point reprocher aux femmes *certaines défauts* ; il cite pour exemple la modération du discret Hector : ce Héros fut toujours également épris des grands charmes d'Andromaque,

234 IDE'E DE L'ART D'AIMER

sa chere épouse, qui ne lui parut pas comme  
à bien d'autres *spatiosior aquo* :

*Unus qui modicam diceret Hector erat.*

Ovide apprend à donner des noms favorables aux plus laids défauts. Molière dans son *Misanthrope* à encore exercé son badinage à ce sujet. (Voyez le Texte des deux Poètes :)

*Nominibus mollire licet mala : fusca vocetur , &c.*  
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable , &c.

Ovide arrive au port en mettant sous les yeux tout le *mécanisme de la jouissance*. Je tirerai le rideau sur les peintures qui y sont étalées ; je ne veux point être son complice ; je dirai seulement que ce fameux Poète qui a décélé plus haut son caractère & son esprit, déclare ici son gout, & engage les autres à s'y conformer ; mais je doute qu'il ait trouvé beaucoup de prosélites ; car ce qui va surprendre, est que ce Poète se décide pour les *Douairières surannées* ; la jeunesse ne le tente point, il n'a de panchant

que pour les femmes de cinquante à soixante ans; il les compare aux vins vieux; il fait au long l'éloge de leur maturité, de leur expérience, de leurs rides & de leurs cheveux qui grisonnent. Ecoutons-le parler; c'est du ridicule rare:

*Præcipue si flore caret, meliusque peractum est,  
 Tempus & albentes jam ligat illa comas,  
 Utilis, ô! juvenes aut hæc aut senior ætas  
 Ista feret segetes, iste serendus ager....  
 Adde quodd est illis operum prudentia major,  
 Solus & artifices qui facit usus adest....  
 Utque velis venerem jungunt per mille figuras,  
 Invenit plures nulla tabella modos....\*  
 Hæc bona non primæ tribuit natura juvenæ,  
 Quæ citò post septem lustra venire solent,  
 Qui properant, nova musta bibant, mihi fundat  
 avitum,  
 Consulibus priscis condita testa merum....*

Quelle débauche ! La Poësie, la divine Poësie étoit-elle destinée à étaler aux hommes de tels enseignemens ?

\* Ce Vers annonce que le Dessinateur des figures de l'Arctin a eu des devanciers.

136 IDÉE DE L'ART D'AIMER

Voilà en raccourci le Poëme d'Ovide abusivement appelé l'ART D'AIMER. Il ne quitte point la plume, qu'il ne se soit placé de sa propre autorité dans le *Temple de Mémoire* au-dessus de tous les Héros de l'antiquité: il avoit déjà pris le pas sur Homère & sur Hésiode; c'est à présent à la tête de tous les braves Antiques qu'il se range; il demande des palmes & des couronnes de mirte à tout venant; il sollicite toute la terre à chanter son nom:

*Finis adest operi, &c.....*

Ovide promet enfin de faire un ART D'AIMER pour les femmes:

*Vos eritis chartæ proxima cura mea.*

Il leur a tenu parole, en redisant pour elles tout ce qu'il avoit dit pour l'autre Sexe: on n'y trouve rien de nouveau qu'un *encherissement de lubricité*; c'est une peinture animée de gestes & de postures les plus obscènes; c'est ce livre qui a corrompu Julie & formé Messaline; on pourroit l'ap-

peller l'*Academie des Courtisannes* ou la *Formule des lieux infames*.

A l'égard du livre d'Ovide, qui a pour titre le *Remède de l'Amour* (*de Remedio Amoris*) c'est son ART D'AIMER mis en maximes opposées : ce Poète avoit par excellence le talent de dire le pour & la contre.

Que l'Abbé D. F. nous dise à présent, qu'ôtez quelques endroits du Poème d'Ovide, le reste n'est qu'amour & galanterie tels qu'ils se pratiquoient de son tems ; que les prétendues grossièretés qu'on lui reproche, ne sont que des idées arbitraires ; & que ce que nous appellons délicatesse, les Anciens lui auroient peut-être donné le nom de foiblesse & de puerilité.

De bonne foi, un homme d'un certain caractère, un homme chez qui l'on devroit trouver des mœurs & des principes solides, un Savant qui se pique de connoître l'antiquité, peut-il tenir un tel langage ? doit-il avancer de telles maximes ? ose-t'il vouloir éblouir par de pareils *sophismes* ? est-ce de l'Amour que tout ce qu'on vient de voir ?

238 IDE'E DE L'ART D'AIMER.

Les préceptes qu'on vient de lire, sont-ils des préceptes de tendresse ou même de galanterie? est-il un seul Vers dans Ovide qui ne tende à piper, à fourber? est-il une seule maxime qui ne contienne quelque chose d'injuste & de mortifiant contre le beau Sexe? D. F. s'obstinera-t'il à vouloir croire Ovide *tendre & galant* malgré Ovide même qui lui crie à son de trompe:

*En iterum testor, nihil hic nisi lege remissum.*

Les expressions de *Venus tuta*, de *Lascivi præceptor amoris*, de *Sacrilegas meretricum artes*, &c. veulent-elles dire un commerce, un maître & un art tendres & galans? L'amour apprend-t'il à dépriser les femmes, à faire payer les faveurs argent comptant, à se parjurer, à manquer à tous les devoirs de la société & de l'honneur? Etoit-ce là les sentimens de tous les Romains du siècle d'Ovide? un libertinage si marqué étoit-il passé chez eux en coutume généralement reçue?

*Esto præcor omnia senues, insigne pudoris.*

Le seul Abbé D. F. est capable de dire, *oui*. Mais outre qu'il est certain que l'Abbé D. F. a toujours été un *Antipode* en fait d'amour & de tendresse, il est également vrai qu'il ne trouvera *aujourd'hui* chez les honnêtes gens personne qui soit de son sentiment sur le compte d'Ovide.

Je dis *aujourd'hui*, parce que je n'ignore pas que sur la parole de quelques *Scoliaſtes* & de quelques faiseurs de Romans, on a cru ce Poète illustre un Auteur très-*tendre* & très-galant. Rien ne gagne plus qu'un préjugé, sur-tout dans une République où la coutume est établie de copier les erreurs les uns des autres; coutume que D. F. a sans doute intérêt de soutenir : *Jurare in verba magistri*. Mais les choses ont bien changé de face; on ne juge plus *aujourd'hui* sur le titre, on a appris à examiner, on a su se détromper.

Les Bailles, les Saint-Evremonts, les Nodots, les Chaulieux, les Rousseaux, ces modèles d'un goût sûr & d'une critique fine & juste, nous ont montré à juger sainement

d'Ovide & des autres Poètes de l'antiquité, & à ne point prendre sur la parole d'autrui *in verba magistri* le mensonge, le parjure, l'effronterie, la prostitution pour de l'amour, des tendresses & des galanteries. Consultons ces maîtres, & pulverisons le *Fleau hebdomadaire* avec leurs propres armes.

D'abord l'illustre Baile, après avoir (art. Barberin) qualifié l'ART D'AIMER d'Ovide du titre plus convenable d'*Ecole de coquetterie*, caractérise plus loin (art. d'Ovide) les Ouvrages en général de cet Auteur, & ajoute ces réflexions : *Que peut-on dire, que peut-on concevoir de plus propre à exprimer les fureurs d'un temperament lascif jusqu'aux derniers excès? ... Les Ecrits de ce Poète sont les plus obscènes qui nous restent de l'antiquité .... ils sont les plus dangereux .... ils représentent d'une façon intelligible les impuretés les plus lascives.*

Ovide (dit Saint-Evremond) est spirituel & facile, Tibule délicat, toutefois ils n'ont rien de galant.... Lucien, tout ingénieux qu'il est, devient grossier sitôt qu'il parle d'amour. Chez

*ces Anciens les Muses sont des courtisannes, & ont plutôt le langage des lieux publics, que les discours des ruelles. Horace en quelques Odes est le seul des Poëtes de l'antiquité qui ait su parler de galanterie.*

*La véritable galanterie (dit Nodot) fait aujourd'hui le caractère de la politesse, peu d'Anciens en ont connu le langage : on sait que la tendresse ne se fait pas moins sentir dans les Vers de Virgile & de Tibule, que l'emportement de la débauche chez Ovide, chez Catule & chez Martial.*

La décision de l'Abbé de Chaulieu, ce Patriarche des Amours, est encore plus marquée; il dit en parlant de l'ART D'AIMER d'Ovide :

*C'est dans ce Livre détestable  
Que paroît ta corruption, (1)  
Qui d'une douce passion  
A fait un art abominable,  
Art d'où nous vient en sa fureur  
Ce monstre de supercherie,*

(1) Du faux Esprit.

*Et ce métier faux & trompeur  
Qu'on appelle coquetterie.*

Enfin, le grand Rousseau, ce digne ami de La Fare & de Chaulieu, loin de croire qu'Ovide fut un modèle de politesse, de bienfaisance & de tendresse, a peint son ART D'AIMER avec des traits bien opposés à cette idée :

Connoissez donc ce que c'est que l'Amour;  
Et déformais l'ame débarrassée  
Des préjugés d'une troupe insensée,  
Qui ne le peint que sous de faux portraits,  
Gardons-nous bien d'en juger sur leurs traits,  
De le confondre avec ce Dieu frivole,  
De qui l'Erreur nous a fait une Idole,  
Et qui n'épand que des feux criminels....  
Les trahisons, la noire tyrannie,  
Le désespoir, la peur, l'ignominie,  
Et le tumulte au regard effaré,  
Suivent son char de soupçons entouré....

Et si quelqu'un, comme D. F., prétend soutenir les droits d'un tel *Amour*, & justifier ses excès, laissons-le en paix, conclue Rousseau :

De nos raisons l'ame peu combattue  
Du Dieu d'Ovide encenser la statue.

C'est le parti que je vais prendre, lorsque  
j'aurai fait ici une déclaration, à laquelle  
je prie l'Abbé D. F. de faire attention.

En me récriant contre les faux principes,  
les maximes ciniques, les peintures obscé-  
nes, &c. qui forment le tissu du Poème  
d'Ovide, en attaquant ceux qui ont pris  
tout cela pour des tendresses, des biensean-  
ces & de la galanterie, je n'entens point  
toucher au mérite d'Ovide & à la gloire  
qu'il s'est justement acquise en qualité d'in-  
génieux Ecrivain & d'habile Poète; je n'ai  
point prétendu marcher sur les traces des  
Passerats, des Lambins, des Victorius, des  
Murets, des Montagnes, des Ducerceatus,  
& de plusieurs modernes, qui tous ont fait  
peu de cas du Stile, de la Latinité & de la  
Poésie d'Ovide. Je suis bien éloigné d'a-  
voir un pareil dégoût & si mal fondé:  
Ovide est, à mon sentiment, l'Auteur le  
plus spirituel, le plus facile, le plus fécond

de l'antiquité; & s'il a quelque défaut, c'est d'avoir trop tiré partie de cette dernière qualité : ce sont donc les mœurs de l'ouvrage, & non les graces du stile, qui sont ici l'objet de ma critique.

Si l'Abbé D. F. a peine à saisir cette distinction, qu'il se rappelle ce qui est arrivé de nos jours. Un Personnage prôné pour son esprit, publia quelques essais de sa plume; ses partisans crièrent, miracle: un Magistrat lut l'Ouvrage, convint de la beauté du stile, & sur le champ fit conduire l'Auteur à ... L'Abbé D. F. m'entend-r'il? se souvient-il d'avoir marché droit au *Capitole*?

A l'égard des fots & des Tarruffes, qui s'obstinent à comparer stupidement ou malicieusement le nouveau Poème de l'ART D'AIMER, avec l'ancien Ouvrage d'Ovide, qui porte abusivement ce titre, l'idée que je viens d'en donner, doit les avoir convaincus, que les deux Poèmes ne sont comparables ni en bien ni en mal.

# LETTRE

*Ecritte à Monsieur \*\*\* De \*\*\*\*\* de  
l'Academie .... sur le stile qui convient  
à L'ART D'AIMER.*

U Ne troupe de Bandits s'étoit proposée, dites-vous, de vous envoyer dans l'autre monde en députation, pour savoir si ce qu'on dit dans celui-ci est vrai. Je suis charmé, Monsieur, que vous en ayez été quitte pour la peur & pour quelques pistoles : ces voyages-là se font le plus tard que l'on peut ; & la curiosité de voir ce qui se passe *par delà*, n'a jamais tenté que peu de personnes. Quant à ce que vous ajoutez que vous auriez été fâché de partir avant de m'avoir légué, par un bon testament, tous les Livres d'Amour qui se trouvent chez vous, c'est là un badinage que je ne laisserai point tomber à terre.

Les Livres qui passent pour traiter de l'Amour, sont en général les Livres que je goute souvent le moins. Je trouve que ce qu'on y appelle Amour, n'est que *licences outrées* dans les uns, & *fadeurs assoupissantes* dans les autres. Le Poëme de l'ART D'AIMER, qui occupe maintenant une partie de mon loisir, n'est point une matière, qui, comme vous l'imaginez, demande que je travaille dans un cabinet entouré de Poëtes libres, & de Romans doucereux. L'Amour dont je traite, n'a aucun de ces deux caractères: le ton des uns & des autres n'est point le ton qui me convient.

Un homme qui composeroit un Poëme pour prescrire des leçons de coquetterie ou de débauche, auroit besoin de se former sur Martial, Catule, Ovide, &c. sur Strofa, Arioste, Bocace, Arerin, &c. il suivroit la trace des Ecrivains, qui, parmi nous, ont ou traduit ou imité les Anciens, comme sont les Auteurs du Roman de la Rose, du Champion des Dames, du Doctrinal des nouvelles Mariées, du Verger d'amour, de

Cupidon Papillon, &c.... De ce nombre sont encore Cretin, Charetier, Coquillard, la Reine de Navarre, Dévillon, Rabelais, Marot, Saint-Gelais, Buffy, La Fontaine, Vergier, Grécourt, Rousseau dans ses Epigrammes, &c.... tous Auteurs en qui l'on retrouve le sel & la licence des Anciens; mais qui, pour la plupart, ont été plus judicieux qu'Ovide, en ne donnant point leurs maximes de coquetterie & de débauche & les tours de Soudars & de Moines qu'ils racontent pour des exemples à suivre & pour des actions louables, & en ne les confondant point avec l'amour & le sentiment sous le titre imposteur d'ART D'AIMER.

Si un Ecrivain se proposoit d'enseigner l'Amour spirituel, l'Amour métaphisique, l'Amour idéal, il pourroit au risque de n'être lu de personne, prendre pour modèles le pompeux verbiage de Platon, Amadis, Astrée, Cirus, Cléopatre, Agathonphile, Clélie, l'ART D'AIMER de Barberin, les Oeuvres de la quiétiste Guion, les Femmes fortes de Frere Lemoine, Jésuite; la Prin-

ceſſe de Clèves, Zulie, les Oeuvres de Madame Lambert; ajoutez-y un Recueil des Maximes de l'Hôtel de Rambouillet, avec la Carte du Tendre, & pluſieurs ſaſtidieux Romans du ſiècle dernier, &c.... Enfin, toutes les rêveries pédanteſques, précieufes & monacales dont l'univers a été infatué. Voilà deux genres d'écrire à choiſir; il en reſte un troiſième.

Parmi les Anciens, Anacréon, Ariſtotele, Petrone dans pluſieurs morceaux de ſon Roman, Horace dans ſes petites Odes, Homère même dans beaucoup d'Epifodes charmans: parmi les Modernes, Racine, La ſuſe, Deſhoulières, Quinaut dans pluſieurs Scènes, & Rouſſeau dans quelques Cantates, ſont les maîtres que doit adopter quiconque prétend écrire de l'Amour en un genre poli, tendre, galant, reſervé, plein de décence & de ménagement: *Gratiæ decentes*. On pourroit y ajouter Virgile pour le charme & la paſſion qui ſe trouvent dans quelques-unes de ſes narrations; mais il eſt de ce côté-là inférieur à Homère, qui a ſu

au milieu du bruit & des horreurs d'une guerre atroce, peindre la ceinture de Vénus & la toilette d'Hélène avec le pinceau le plus flatteur; tant il est vrai que le grand Homère étoit un génie immense, qui, semblable à l'astre du jour, savoit tout embellir.

Vous voyez, Monsieur, que le nombre de ces derniers n'est pas considérable, aussi pensé-je que cette dernière façon d'écrire est la plus difficile & la plus épineuse, comme elle est la plus attrayante & la plus flatteuse. Quel charme dans certains endroits de Petrone & dans les Odes passionnées d'Horace! Avec quelle douceur, avec quelle délicatesse ne s'expriment-ils point? Est-il rien chez tous nos Modernes qui l'emporte sur l'aménité, la tendresse & l'élégance de ces deux morceaux-ci?

Le premier est le tableau d'une passion naissante & mutuelle.

*Licas mihi placere cupidus, quotidie nova  
excogitabat oblectamenta quæ Doris ejus for-  
mosa uxor certatim augebat, & tam concinnè*

*ut curas alienas è corde meo statim expulerit ;  
oculorum nictu meus innotuit amor Doridi, &  
mibi blanda oculorum petulantia Doris an-  
nuit, adeò ut hæc tacita loquela, linguam ante-  
cedens, quàm animorum propensionem eodem  
momento sentieramus, furtim exprefferit.*

Voici un second tableau peint par une  
main aussi habile ; c'est la jalousie exprimée  
trait pour trait. On sait que cette passion  
ne voit les objets qu'au travers d'un mi-  
croscope qui les lui grossit :

*Cum tu, Lydia, Telephi*

*Cervicem roseam & ceren Telephi*

*Laudas brachia ; va meum*

*Fervens difficili bile tumet jecur ?*

*Tunc nec mens, mihi nec color*

*Certa sede manent ; humor & in genas*

*Furtim labitur arguens*

*Quam lentis penitus macerer ignibus ;*

*Uror, seu tibi candidos*

*Tutparunt humeros immodicæ mero*

*Rixæ ; sive puer furens*

*Impressit memorem dente labris notam.*

*Non, si me satis audias,*

*Speres perpetuum dulcia barbare*

*Ludentem oscula quæ Venus*

*Quintâ parte sui nectaris imbuit.*

*Felices ter & amplius*

*Quos interrupta tenet copula, nec malis*

*Divulsus querimoniis*

*Supremâ citius solvet amor die!*

Voilà l'Amour, Monsieur, voilà la délicatesse; c'est là du sentiment : quel choix d'expressions ! quelles images passionnées !

Vous ne doutez plus à présent pour laquelle des trois façons d'écrire je me décide, puisque je traite de l'ART D'AIMER; non, Monsieur, ce n'est point par des pointes, par des saillies, par des *concetti* que le véritable Amour doit s'annoncer; un stile badin, folâtre, libre, emporté ne convient point à un sentiment réfléchi & délicat : un sérieux noble, une expression polie, une élégance aimable, caractérisent toujours son langage; puisque le cœur est touché, le discours doit être touchant; je vais plus loin, je prétens qu'un stile poli & châtié est de mise, prévient & se fait aimer même dans les endroits où l'on ne

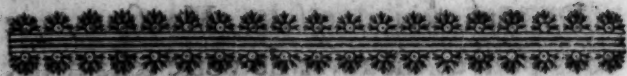
pourroit pas l'exiger à la rigueur. Lisez la *Matronne d'Ephèse* de *Petrone*, voyez ensuite la Traduction libre qu'en a fait l'illustre *La Fontaine*, vous sentirez combien un stile châtié, poli, délicatement sérieux, en un mot, un stile galant, l'emporte sur tout le badinage de *Catule* & de *Marot* dans un sujet de lui-même assez hardi, ce qui a fait dire au judicieux *Saint-Evremont*:  
*Que feroit-ce donc si Petrone eut écrit les aventures de quelques personnes moins licencieuses, & traité délicatement une belle passion?*

En un mot, un ART D'AIMER qui seroit écrit sur le ton de *Marot*, de *la Fontaine*, de *Vergier*, &c. ne réussiroit pas aujourd'hui, si l'Auteur, fidèle à son titre, envisageoit l'Amour comme les honnêtes gens l'ont toujours envisagé, & s'il se proposoit de donner des leçons en conséquence; cette matière veut être traitée avec noblesse & avec une certaine dignité, la décence doit conduire la plume de l'Ecrivain; les folâtreries ne sont plus de saison, dès que vous parlez aux hommes de quelque chose d'intéressant.

De tout ceci il résulte, Monsieur, que vous pouvez me rayer de votre testament, si en me léguant vos livres vous prétendez me laisser uniquement des modèles que je sois obligé de copier; je les ai la plupart en ma possession; je les ai tous lus & relus; ils font souvent les délices de mon loisir; mais mon estime pour eux est appréciée, & ne va point jusqu'à vouloir aujourd'hui les imiter dans leurs excès. Gardez donc ce précieux trésor pour quiconque s'est proposé de donner au Public des leçons de coquetterie, de désordre & de libertinage, en un mot, un *rudiment de luxure*; le stile folâtre, hardi, obscène, emporté de vos Auteurs lui conviendra fort, & ce sera là un ART D'AIMER fort propre auprès de ces femmes que l'on n'ose même mettre au rang de ses connoissances. Puissent le gout & la délicatesse qui regnent aujourd'hui en France, nous préserver long-tems de cette *immonde rapsodie*!

J'ai l'honneur d'être, &c....

*A Paris, ce.....*



## L E T T R E

A Z U L N I.

M<sup>A</sup>.....

Je me suis si bien trouvé de vous avoir consultée en plus d'une rencontre, que vous me permettrez d'avoir recours à vous dans l'occurrence présente. La prudence vous inspire, la vérité habite sur vos lèvres, & un certain tour d'esprit vif, aisé & délicat embellit tout ce que vous prononcez; daignez donc aujourd'hui résoudre une question qui m'embarrasse. Je sens que votre modestie souffre du ton que je viens de prendre: Des louanges! direz-vous; ce sont des vérités. Venons au fait.

Un ancien Auteur dont je vous ai souvent, dans nos conversations, traduit plusieurs endroits, prescrit à un Amant qui auroit sa Maîtresse dangereusement malade, de ne point

lui présenter soi-même une médecine, & de laisser plutôt ce fâcheux emploi à son Rival :

Sur-tout laissez offrir par la main d'un Rival  
Ces breuvages amers plus cruels que le mal.

Ce précepte a quelque chose d'ingénieux ; je l'avois adopté dans mon Poëme : & comme j'écris sur une matière fort éloignée de celle qu'a traité l'ancien Poëte, c'est à peu près la seule maxime que j'aie pu lui emprunter ; cependant elle n'a point, je crois, fait fortune. Hier, dans une assemblée où je récitai plusieurs morceaux de mon Ouvrage, je trouvai des personnes qui se revolterent à cet endroit-là, & qui furent d'avis qu'il falloit dire précisément le contraire :

Ne laissez point offrir par la main d'un Rival  
Ces breuvages amers plus cruels que le mal.

Il est vrai que je ne fus point condamné d'une voix unanime ; quelques-uns prirent mon parti, ou plutôt celui de l'Auteur que j'avois imité. La dispute s'échauffa, chacun fit valoir ses raisons : voici fidèlement ce que

les uns & les autres alleguerent, le pour & le contre : j'attens votre décision ; ce sera un arrêt.

Ceux qui tenoient pour le parti de l'ancien Poëte, exposèrent qu'il falloit dans le monde, autant qu'on le pouvoit, ne point se charger d'une mauvaise commission, & que l'emploi de présenter une médecine étoit de cette nature ; qu'une personne malade voyoit de mauvais œil, & la médecine offerte, & la main qui l'offre ; que dans bien des circonstances on préféreroit la mort à de certains breuvages, & que par conséquent, pour peu qu'on aimât & qu'on voulût être aimé, c'étoit jouer un rôle odieux que de tenter de causer des douleurs plus affreuses que la mort même : ils ajoutèrent qu'il y avoit au contraire beaucoup de discernement & de délicatesse à se décharger sur un Rival d'une fonction si desagréable ; que les dégouts, les douleurs, les plaintes, les soulevemens, &c.... excités par la vue d'une potion détestable ; que l'amertume qu'elle porte au gout, & qu'elle fait couler jusqu'au cœur ; que tout cela seroit mis sur le compte d'un Rival, & retomberoit assurément sur

sur lui; que c'étoit un secret pour le rendre infailliblement odieux; qu'en se rappelant les tranfes occasionnées par une mixtion insupportable, on se rappelleroit la main meurtrière qui l'a présentée; qu'enfin c'étoit le plus mauvais tour que l'on pouvoit jouer à un Rival; par conséquent que l'ancien Poëte avoit eu raison de dire :

Sur-tout laissez offrir par la main d'un Rival  
Ces breuvages amers plus cruels que le mal.

Les personnes qui étoient de l'autre sentiment, opposerent des raisons contraires : Sophismes ! s'écria l'un d'eux ; je sais que c'est souvent quelque chose de fort desagréable qu'une médecine ; mais je ne conviens point que ce soit une mauvaise commission que de se charger de la présenter à une Amante ; vous confondez le poison avec la médecine ; le dégoût que celle-ci cause , n'est que passager , le rétablissement de la santé en est le fruit ; eh ! doit-on craindre d'affliger pour un instant un objet aimé , lorsque la convalescence , la vie qui est le plus grand de tous les biens , doi-

vent suivre une amertume momentanée ? Dans les circonstances les plus critiques de la vie, lorsque , par exemple , il s'agit de prévenir une personne sur la mort d'un objet chéri, sur une mauvaise affaire qu'elle est sur le point de s'attirer , lorsqu'il faut l'avertir d'un travers qui pourroit lui faire tort dans le monde, est-ce l'entremise, est-ce la voix d'une personne odieuse que l'on emploie ? n'est-il point alors du devoir d'un ami de prendre sur soi de remonter à la personne qui lui est chère, quels sont les dangers qui l'entourent ? & quoique ce soit là ce qu'on appelle de mauvaises commissions , quoiqu'il faille souvent faire saigner le cœur qu'on veut guérir , jamais cependant un ami balance-t'il de s'en acquitter ? n'est-il point persuadé que le grand bien qui resultera de sa démarche, fera aisément oublier la peine rapide qu'elle a causée involontairement ? Je dis plus : quand on seroit sûr d'encourir la disgrâce d'une Amante, on n'en devroit pas être moins ardent à lui offrir tout ce que l'on prévoit lui être utile : c'est là la perfection de l'amour : préférer les avantages

de l'objet aimé à ses avantages propres ; oublier pour elle ses intérêts ; en un mot, se sacrifier, pourvu que le sacrifice tourne à son profit. Mais, non, pour peu que l'on ait affaire à une personne raisonnable, on ne court point de tels risques : bien loin de rejeter sur un Amant les dégouts & les peines occasionnés par une potion cruelle, mais salutaire, elle lui saura gré, au contraire, de son attention ; les sucs les plus amers, en passant par une main chérie, perdront toute leur amertume ; l'ame occupée de l'objet adoré, ne partagera point les tourmens du corps ; alors une Amante boira résolument le breuvage & la santé : au lieu qu'il pourroit arriver le contraire, si une médecine étoit offerte par une main odieuse ; la vue d'un tel objet réveillerait dans cette Belle mille aigreurs, irriteroit ses dégouts, rendroit ses tortures plus aiguës, & peut-être lui causeroit la mort.

Mon avis est donc de laisser à l'ancien Poëte toutes les finesses étudiées de son esprit, & de dire avec le cœur, la nature & l'amour :

Ne laissez point offrir par la main d'un Rival  
Ces breuvages amers plus cruels que le mal.

Voilà, charmante ZULNĪ, les raisons alléguées de part & d'autre; c'est à vous de prononcer. Au revoir. Je suis toujours avec les sentimens que vous savez, &c....

*A Paris, ce ....*

---

*Billet en Réponse de Zulnĭ.*

U Ne jeune Personne avoit deux Amans qui l'adoroient; du moins le disoient-ils: elle aimoit l'un, & haïssoit l'autre de tout son cœur. Celui qu'elle préféroit étoit informé des sentimens de cette Belle, & en avoit reçu des témoignages de tendresse qui n'étoient point équivoques. Un jour qu'ils se promenoient tous les trois sur le bord d'un fleuve rapide, la jeune Amante fit un faux pas, tomba dans l'eau, & alloit être noyée. Malgré ce péril éminent, l'Amant chéri resta assez tranquille,

REPONSE DE ZULNĪ. 261

ne se mit point en fraix de la secourir, & en  
laissa l'emploi à son Rival, de crainte, disoit-  
il, qu'en la retirant fortement par le bras, il  
ne lui fit mal, & par-là ne se rendit odieux.  
La sotte crainte ! l'impertinente délicatesse !  
un petit mal fit-il jamais oublier un grand bien ?

Venez nous voir, la saison est belle, toute  
à vous, ZULNĪ.

*A Passi, ce ....*

P. S. Les eaux qu'on prend ici n'ont point  
la vertu d'éteindre l'amour; un Médecin me  
l'a dit.

F I N.

*Acché d'imprimer à Londres le 31 Décembre  
1750.*

Rapports de l'année  
 ne se résument en fait de la science, et en  
 l'absence de l'emploi à son tour, de l'année, et  
 il, qu'en la science, et en la science, et en la science,  
 ne lui le fait, et par la science, et par la science,  
 la science, et la science, et la science, et la science,  
 et par la science, et par la science, et par la science,  
 Venez nous voir, la science, et la science, et la science,  
 à vous,



P. 2. Les sciences de la science, et la science, et la science,  
 la science, et la science, et la science, et la science,  
 la science, et la science, et la science, et la science,

F. I. N.

Adresse d'imprimerie à l'adresse de la science, et la science,  
 la science, et la science, et la science, et la science,

